



R.P.R.

BIBLIOTECA CENTRALA

A

UNIVERSITAȚII

DIN

BUCUREȘTI

No. Curent Format.....

No. Inventar Anul

Secția Raftul

0 5 31

POUR NE PAS L'ÊTRE?..

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

AUTOUR DU DIVORCE, 33 ^e édition.....	1 vol.
AUTOUR DU MARIAGE, 65 ^e édition.....	1 —
CE QUE FEMME VEUT...? 15 ^e édition.....	1 —
ELLES ET LUI, 13 ^e édition.....	1 —
UN HOMME DÉLICAT, 22 ^e édition.....	1 —
JOIES CONJUGALES, 17 ^e édition.....	1 —
LE MONDE A COTÉ, 21 ^e édition.....	1 —
PELIT BOB, 25 ^e édition.....	1 —
PLUME ET POIL, 17 ^e édition.....	1 —
LE PLUS HEUREUX DE TOUS, 14 ^e édition.....	1 —
SAC A PAPIER, 13 ^e édition.....	1 —
SANS VOILES, 17 ^e édition.....	1 —
LA VERTU DE LA BARONNE, 15 ^e édition.....	1 —

583571

In. A. 24.777

POUR
NE PAS L'ÊTRE?..

PAR

GYP

DEUXIÈME ÉDITION



Donația Th. Rosetti

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1887

Droits de reproduction et de traduction réservés.

84-4(082.1)

50303

CONTROL

Biblioteca Centrală Universitară
"Carol I" București
49479
Cota.....

PC 30/10

1956

B.C.U. "Carol I" - Bucuresti



C50303

A

MONSIEUR ALEXANDRE DUMAS

HOMMAGE DE

GYP

Juin 1887.

POUR NE PAS L'ÊTRE?...

EN RETARD

Un dîner chez les DE RÈCHE.

Presque tous les convives sont arrivés. Il est sept heures ving-cinq; on dine à sept heures et demie.

MONSIEUR ET MADAME D'ASSOUPY, MADAME D'ARMYDE, LE PETIT D'ÉBROUILLAR, LA BELLE MADAME DE GALBE, MONSIEUR D'ABÉLAR, MONSIEUR ET MADAME DE LA HAMPE.

On n'attend plus que D'ALVÉOL qui, à en juger par la conversation, est le convive sympathique entre tous. Seul, M. de Rèche ne semble pas partager l'enthousiasme général.

MADAME DE RÈCHE, à la belle madame de Galbe. — Vous êtes bien gentille d'être venue, votre petit mot m'avait fait craindre que...

LA BELLE MADAME DE GALBE. — Il faut que je vous avoue une chose; j'avais accepté un dîner... assommant du reste,.. chez les Recta... Vous voyez ça d'ici?...

CHŒUR. — Oh! oui!...

LA BELLE MADAME DE GALBE. — J'arrive au plus difficile à avouer... C'est quand j'ai su que vous aviez ce soir d'Alvéol que je me suis dit : J'irai... dussé-je y aller sur la tête...

LE PETIT D'ÉBROUILLAR. — Quel dommage que vous n'ayiez pas été réduite à cette extrémité!!!

LA BELLE MADAME DE GALBE, *continuant sans prendre garde à l'interruption.*
— Je ne connais personne de drôle comme d'Alvéol!... C'est à vrai dire le seul homme amusant de Paris!...

M. DE RÈCHE. — Merci pour les autres...

MADAME D'ARMYDE. — Vous prenez ça mal, vous avez tort!...

LE PETIT D'ÉBROUILLAR, *bas à M. d'Assoupy.* — C'est de Rèche qui réclame? c'est raide!

MADAME DE LA HAMPE. — Il est évident que M. d'Alvéol a un entrain!...

MADAME D'ASSOUPY. — Un charme!...

MADAME DE RÈCHE. — Une originalité!...

(Mouvement de M. de Rèche.)

M. DE LA HAMPE. — Avec ça profondément érudit...

LA BELLE MADAME DE GALBE, *avec conviction*. — C'est-à-dire qu'il est honteux de penser que ce garçon-là n'est pas encore de l'Académie...

M. DE RÈCHE, *pointu*. — Pardon, quels sont ses titres?

LA BELLE MADAME DE GALBE. — Comment, quels sont ses titres?... Eh bien!... Et ceux des autres, donc?...

M. DE RÈCHE. — !!!

MADAME DE RÈCHE, *riant*. — Vous voyez, vous ne répondez pas...

M. DE RÈCHE, *sérieux*. — Il est impossible de discuter sérieusement avec des femmes.

MADAME DE RÈCHE. — Ah! c'est que, hommes ou femmes, tout le monde ici aime d'Alvéol!...

M. DE RÈCHE. — Eh bien, tout le monde a un drôle de goût!...

M. D'ASSOUPY. — Ah çà! que vous a-t-il donc fait, ce pauvre d'Alvéol?...

M. DE RÈCHE. — Rien! (*A part.*) Rien encore, heureusement!... mais j'ai une de ces peurs!... Ma femme est en admiration devant lui!... (*Haut.*) Il me déplaît, voilà tout!...

MADAME DE LA HAMPE. — Oh! d'abord, vous, tout le monde vous déplaît!...

M. D'ASSOUPY. — C'est vrai! on ne peut pas dire que vous avez le caractère bienveillant...

MADAME DE RÈCHE. — Mais les gens les moins bienveillants sont obligés d'avouer que d'Alvéol est charmant!... Il est tellement amusant!... je serais enfermée avec lui dans une île déserte pendant très longtemps, que je suis convaincue que je ne m'ennuierais pas un instant!... (*A M. de Rêche.*) — Pourquoi haussez-vous les épaules?...

M. DE RÈCHE — ...

MADAME D'ASSOUPY. — M. d'Alvéol est l'homme le mieux doué qu'on puisse voir!... Musicien hors ligne...

M. DE RÈCHE. — Tiens!... Jene l'ai jamais entendu! de quel instrument joue-t-il donc?

MADAME D'ASSOUPY. — D'aucun... Mais il est musicien jusqu'au bout des ongles... on sent ça!...

M. DE RÈCHE, *ironique*. — Ah! si on sent ça, il n'y a rien à dire!...

M. DE LA HAMPE. — Il est incontestable que d'Alvéol n'est pas le premier venu!... il monte si bien à cheval!...

M. DE RÈCHE. — J'ai vu au cirque des gens qui montent encore mieux...

MADAME DE LA HAMPE. — Il se connaît merveilleusement en bibelots... jamais il nese trompe... il sait les dates des transformations artistiques sur le bout du doigt. — Lorsqu'on

a quelque chose à acheter, on peut hardiment le consulter... C'est, du reste, ce que je fais toujours...

LA BELLE MADAME DE GALBE. — Moi aussi!...

M. DE RÈCHE. — Moi, j'aime autant consulter le commissaire-priseur, c'est encore plus sûr!...

LE PETIT D'ÉBROUILLAR. — Eh bien, moi, je n'achète jamais un cheval sans prendre l'avis d'Alvéol... il a un flair étonnant!... Une seule fois, je n'ai pas suivi ses conseils, et je m'en suis rudement repenti!... Je l'emène avec moi chez Fox, voir un grand diable d'alezan qui me plaisait; il l'examine et il me dit : « N'achetez-pas ce carcan-là, au moins... C'est un veau!... il se fichera par terre au premier obstacle un peu sérieux . » Je m'en tête; alors il lui tâte les jambes et il ajoute : « Regardez-moi ça? je ne lui accorde pas deux

mois pour être boiteux, à votre rossard... Si vous lui donnez un galop sévère, ce tendon-là claquera... il a déjà chauffé. »

LA BELLE MADAME DE GALBE. — Eh bien?...

LE PETIT D'ÉBROULLAR. — Eh bien, au bout de quinze jours, mon cheval marchait sur trois pattes!

MADAME DE RÈCHE. — C'est merveilleux!

M. DE RÈCHE. — C'est à confondre les somnambules!

LE PETIT D'ÉBROULLAR. — Alors il m'a dit : « Je connais un excellent cheval de chasse à vendre... il est affreux, mais il saute de premier ordre et a des jambes en fil de fer, le voulez-vous? » J'ai dit oui, et depuis deux ans, j'ai un cheval... je ne vous dis que ça!...

M. DE RÈCHE, énervé. — C'est ça, ne nous en dites pas davantage!

M. D'ASSOUPY, *riant*. — Ce pauvre de Rèche!... il déteste d'Alvéol!...

M. DE RÈCHE. — Je n'aime pas les maquignons... pour en faire ma société, du moins...

MADAME DE RÈCHE, *indignée*. — Maquignon!... Un homme si fin, si prodigieusement instruit!... Je ne comprends pas qu'il ne s'amuse pas à écrire!... il a le style le plus imagé, le plus spirituellement mordant; il raconte d'une façon vive et neuve, qui donne à la moindre anecdote une étrange saveur... Ses petits billets sont des chefs-d'œuvre de grâce et de correction... Je lui écris quelquefois, sans avoir rien à lui demander, rien que pour recevoir un mot lestement troussé qui me change des banalités habituelles...

M. DE RÈCHE, *à part*. — J'ignorais ce détail!... J'y mettrai bon ordre!... Satané d'Alvéol!... si je pouvais le démolir?...

Mais pas moyen!... ils en sont tous fêrus!...

Il n'y a pas que ma femme!...

M. D'ABÉLAR. — Il peint aussi très joliment, ce diable de d'Alvéol!... il a le don de la couleur... J'ai vu dernièrement chez madame de Lyane un projet de costume qu'il avait trouvé pour elle pour le bal Recta; c'était, ma foi, très réussi!...

MADAME DE RÈCHE, *enthousiasmée*. — N'est-ce pas?... Il a une belle patte!... Oh! du reste, son talent est bien connu, et on raconte qu'une fois Meissonnier lui-même a daigné lui demander, en voyant qu'il admirait un de ses *liseurs*: — « Êtes-vous satisfait, Monsieur? » Ainsi jugez!... C'était presque une autorisation à donner son avis!!!

MADAME D'ASSOUPY. — Moi, c'est surtout comme causeur que j'apprécie M. d'Alvéol!... Près de lui, les heures glissent sans

qu'on s'en aperçoive... Sa conversation est parfois un véritable feu d'artifice...

M. DE RÈCHE. — Quand il parle?... Car souvent il ne dit pas un mot...

MADAME DE RÈCHE. — C'est vrai, et ses silences ont, eux aussi, un charme infini!... on se sent avec lui, sans même savoir à quoi il pense...

Cette fois, M. DE RÈCHE prend le parti de se promener de long en large dans le salon, sans répliquer.

MADAME DE RÈCHE. — M. d'Alvéol a aussi des qualités sérieuses... C'est un ami dévoué et sûr; il est de bon conseil, toujours prêt à rendre service...

LE PETIT D'ÉBROUILLAR. — Ça, c'est bien vrai!... il n'a que des amis...

M. D'ASSOUPY. — Il ne peut en être autrement; d'Alvéol est un brave garçon, d'une honorabilité parfaite, qui nous amuse sou-

vent et ne nous ennuie jamais !... Aussi, on lui passe tout, — son originalité, ses boutades...

M. DE RÈCHE. — Eh bien, c'est le tort qu'on a!...

MADAME DE RÈCHE. — Allons, vous êtes seul de votre avis... Nous attendons tous d'Alvéol avec impatience... Vous seul protestez?...

M. DE RÈCHE. — Du tout !... je l'attends avec une impatience non moins vive que la vôtre, par la raison qu'il est sept heures et demies et que je meurs littéralement de faim !... *(Il étouffe un bâillement.)*

LA BELLE MADAME DE GALBE, *souriant.*
— Oh ! on a le quart d'heure de grâce!...

M. DE RÈCHE. — Quand on dîne à sept heures et demie, le quart d'heure de grâce est de trop... Ah ! autrefois, lorsqu'on dînait à six heures, je ne dis pas !... d'abord, on

attendait sans souffrir autant... ensuite, il fallait plus d'indulgence pour les retards, parce qu'il était plus difficile d'être prêt exactement...

MADAME DE RÈCHE. — Pourquoi donc ça?... Ce n'est pas d'être prêt à telle ou telle heure qui est difficile, c'est d'être prêt à l'heure; l'heure fixée est toujours celle à laquelle on a autre chose à faire...

M. D'ABÉLAR. — Comme c'est vrai, ça!...

M. DE RÈCHE, *tirant sa montre*. — Sept heures quarante-cinq!!...

M. D'ASSOUPY, *tirant aussi la sienne*. — Croyez-vous?... Il me semble que je vais bien, et je dis sept heures quarante-trois...

M. DE RÈCHE. — Moi, je suis sûr de ce que je dis, j'ai pris l'heure tantôt... à la Bourse...

M. D'ASSOUPY. — Moi aussi!...

M. DE RÈCHE. — A la Bourse?...

M. D'ASSOUPY. — Non... à une pneumatique quelconque...

M. DE RÈCHE. — Une pneumatique ! Mais ça ne marche pas ! Comment voulez-vous qu'un outil pareil marche?... Imaginez-vous que le mécanisme...

LE PETIT D'ÉBROUILLAR, *bas à madame d'Armyde.* — Seigneur !... il va nous raconter le mécanisme des pneumatiques ! ! !

MADAME D'ARMYDE. — Laissez-le faire, pendant ce temps, au moins, il abandonnera d'Alvéol...

M. DE LA HAMPE. — Huit heures !... il est de fait qu'il se met joliment en retard, d'Alvéol !...

M. DE RÈCHE. — C'est moi qui me mettrais à table !...

MADAME DE RÈCHE, *scandalisée.* — Oh ! mais vous n'y pensez pas ?

M. DE RÈCHE, *avec âme.* — Je n'y pense pas? Ah! par exemple!... C'est-à-dire que je ne pense qu'à ça!...

M. D'ASSOUPY, *se levant et marchant aussi au milieu du petit cercle de fauteuils.*
— Il manque parfois d'éducation, cet excellent d'Alvéol!

MADAME D'ARMYDE. — C'est vrai, mais il faut le lui pardonner; c'est si largement compensé par sa drôlerie, son originalité... Tenez, je parie qu'il va inventer pour s'excuser quelque chose d'imprévu, d'insensé...

M. DE RÈCHE. — Oh! quant à ça! il ne restera pas court, c'est bien certain!... Et son prétexte ne sera pas celui que vous ou moi nous donnerions en pareil cas.....

MADAME DE RÈCHE. — N'est-ce pas?... Il ne fait rien comme tout le monde, lui!.....

M. DE RÈCHE. — C'est bien ce dont je me plains...

MADAME D'ASSOUPY. — Pourquoi?...
Ça nous sort de l'éternelle banalité.

M. D'ASSOUPY *qui a faim, un peu agacé.*
— Vraiment, il se fait trop attendre; un garçon
de cet âge ne devrait pas se permettre.....

M. DE RÈCHE. — De cet âge?... Quel âge?
Est-ce que vous savez l'âge de d'Alvéol,
vous?... Est-ce que vous savez d'où il sort,
seulement?...

LA BELLE MADAME DE GALBE. — Mais...

M. DE RÈCHE. — Je vous défie bien de
me renseigner sur son origine... oh ! je vous
en défie absolument?...

M. DE LA HAMPE. — Effectivement, je ne
sais trop.....

M. DE RÈCHE. — Vous voyez bien !... J'en
étais sûr... De quoi vit-il?... Où prend-il
l'argent qu'il dépense? Car il en dépense...
c'est un fait !...

LE PETIT D'ÉBROUILLAR. — Mais enfin,

ça ne regarde personne, ça !... Nul ne se plaint de d'Alvéol... il vit simplement, mais honorablement... il ne touche jamais une carte...

M. DE RÈCHE. — Précisément... Eh bien, je trouve tout ça louche, moi !... Il n'est pas naturel qu'on soit si raisonnable que ça ? En attendant, je vais faire diner... (*Il se lève pour sonner.*)

MADAME DE RÈCHE, *suppliante*. — Puisque nous avons attendu jusqu'à présent, donnons-lui encore quelques minutes... il va arriver !...

M. DE RÈCHE, *vexé*. — Mais, il est huit heures un quart !...

LA BELLE MADAME DE GALBE, *qui commence aussi à avoir faim*. — Il n'est vraiment pas bien élevé, d'Alvéol ! J'ai faim à m'évanouir, moi !...

LE PETIT D'ÉBROUILLAR. — Ça se voit...

50303

LA BELLE MADAME DE GALBE, *inquiète*. — Ça se voit!... A quoi ça se voit-il?...

LE PETIT D'ÉBROUILLAR. — Dame! je ne sais pas trop!... Vous avez l'air un peu fatigué!... vos traits se tirent... vos narines se pincent... vous avez autour des lèvres une petite teinte jaune...

LA BELLE MADAME DE GALBE, *consternée*. — Mais, c'est affreux d'avoir une faim comme celle-là! Je ne comprends pas qu'on attende ainsi un homme... qui n'est pas croulant...

M. DE RÈCHE. — Euh? euh?... il n'est évidemment pas croulant... Mais enfin, vous m'avouerez bien qu'il n'est plus de la première fraîcheur?...

LE PETIT D'ÉBROUILLAR, *commençant aussi à bâiller*. — Il est plissoté et jaunet...

LA BELLE MADAME DE GALBE, *à part*. —

Jaunet!... Comme moi!... Ce que je donnerais pour dîner!...

M. DE RÈCHE. — Il a des allures inquiétantes, ce garçon-là!... On ne sait jamais ni où il va, ni ce qu'il fait... Il ne raconte ses affaires à personne!... (*A part.*) C'est canaille, ce que je fais là!... Mais enfin.....

MADAME DE RÈCHE, *timidement*. — Ça, c'est son droit!...

M. DE LA HAMPE, *bâillant*. — C'est son droit, mais tout ça est néanmoins un peu louche!...

M. D'ABÉLAR, *bâillant aussi*. — Ça ne sent pas bon!...

M. D'ASSOUPY, *ébranlé*. — Le fait est que... peut-être... en réfléchissant bien...

M. DE RÈCHE, *amer*. — Je n'aurais pas cru qu'il fallût réfléchir tant que ça, pour se rendre à l'évidence...

M. D'ASSOUPY, *mollement*. — Mais cepen-

dant je ne vois rien..... dans la vie de d'Alvéol, qui puisse être mal interprété?...

M. DE RÈCHE. — D'abord, il n'est d'aucun cercle?...

M. D'ABÉLAR. — Mais moi non plus, je ne suis d'aucun cercle, et j'espère pourtant que...

LA BELLE MADAME DE GALBE, *qui sent qu'elle devient verte de faim.* — Vous, ça n'a aucun rapport!... Vous vous êtes présenté je ne sais combien de fois ; on vous refuse... à cause de votre caractère, mais enfin vous vous présentez... Vous ne redoutez pas le jugement de vos semblables, bien qu'il ne vous soit pas favorable?... Lui, au contraire, n'a jamais voulu se présenter nulle part...

LE PETIT D'ÉBROUILLAR. — Il dit qu'il se suffit à lui-même!...

LA BELLE MADAME DE GALBE. — Allons donc ! il a peur, voilà tout!...

M. DE LA HAMPE. — C'est évident...

M. DE RÈCHE. — Lui avez-vous jamais entendu parler de sa famille, à d'Alvéol? Vous a-t-il jamais répondu : « Impossible, je dîne chez ma tante, » ou bien : « Je conduis ma sœur au concours hippique. » Lui avez-vous jamais vu acheter des jouets pour ses petits cousins?... Avez-vous pu constater, à un indice quelconque, qu'il possédât un vieux parent connu?... Non, n'est-ce pas... Eh bien?...

MADAME D'ASSOUPY. — Jamais, en effet, je ne l'ai entendu parler de sa famille...

LE PETIT D'ÉBROUILLAR. — Mon Dieu, vous savez... ce n'est pas toujours un sujet de conversation très intéressant...

MADAME D'ARMYDE, *bâillant*. — M. d'Ébrouillar défend d'Alvéol... c'est par reconnaissance... à cause des services qu'il lui rend pour ses achats de chevaux...

M. DE RÈCHE, *avec un sourire satanique.*

— Ah! parlons-en, des achats de chevaux! c'est du propre!... Un joli métier qu'il fait là, M. d'Alvéol!... (*A part.*) Ma foi, tant pis, j'inventerai tout ce que je pourrai, il n'avait qu'à arriver à l'heure!...

M. D'ASSOUPY. — Comment, un joli métier?...

M. DE RÈCHE. — Dame!... Il reçoit une gratification du marchand, naturellement!...

LE PETIT D'ÉBROUILLAR, *saisi.* — Oh! vous croyez que...

M. DE RÈCHE. — Parbleu!... Non, voyons, là, entre nous, vous vous imaginez que d'Alvéol est assez bête pour courir à votre suite chez les marchands sans en tirer un profit?...

M. DE LA HAMPE. — Mais... j'ai souvent aussi donné des conseils à des amis... pour les empêcher d'être enrossés, et pourtant je ne...

M. DE RÈCHE. — C'est pas du tout la même chose!... Vous leur conseilliez de ne pas acheter un cheval qui vous paraissait mauvais, et puis tout était dit!... Lui, il fait mieux : non seulement il cherche à empêcher d'Ébrouillar d'acheter le cheval qui lui convient, — et sur lequel il n'aurait pas de gratification puisque d'Ébrouillar l'a déniché tout seul, — mais il va lui en chercher un autre... et quel autre, Seigneur! Un saucisson sans queue!... après que le premier est devenu boiteux... sans qu'on sache comment...

LE PETIT D'ÉBROUILLAR. — Oh! sans qu'on sache comment!!! Vous ne voulez pas dire que d'Alvéol est venu piquer mon cheval pour le rendre boiteux, je pense?...

M. DE RÈCHE, *d'un ton réservé.* — Sans faire ces besognes-là soi-même... on peut...

LA BELLE MADAME DE GALBE, *illuminée.*

— La suggestion!... Il aura hypnotisé le cocher!...

MADAME D'ASSOUPY, *attendrie*. — Ce pauvre cheval!...

M. DE LA HAMPE. — Positivement, nous sommes étourdis dans le choix de nos relations...

M. DE RÈCHE. — Non seulement étourdis, mais aveugles!... car enfin il faut être aveugle pour ne pas voir à quel point est trouble l'existence de ce monsieur-là!... Ah! il se connaît en bibelots!... Et madame de Galbe le consulte sur ses achats! et madame de la Hampe le prie de passer chez tel ou tel marchand, pour voir si un objet qu'elle lui désigne est vraiment authentique!... Il y court et s'entend avec l'industriel en question... « Combien pour trouver convenable votre sale rossignol? — Mais monsieur... — « Ah! vous savez, dépêchons-nous, sinon je dis qu'il

n'est pas du temps! » Le marchand ahuri s'exécute, d'Alvéol vient rendre compte de sa mission et on se confond en remerciements et en excuses; est-ce ça?...

LA BELLE MADAME DE GALBE. — C'est que c'est pourtant vrai!... je vais devenir excessivement « fraîche » avec lui, moi!... Je regretterai seulement ses lettres... elles étaient tout à fait hors ligne, ses lettres!... Il a un style chaud, coloré, lumineux...

M. DE RÈCHE. — Ses lettres? Vous croyez qu'elles sont de lui? Ah! ouiche!... Il vit avec une vieille femme qui a été un instant la maîtresse de Théophile Gautier!... Elle a des lettres de lui, et elle les prête à d'Alvéol qui les copie à votre intention! c'est pas plus malin que ça!...

LA BELLE MADAME DE GALBE. — Mais, permettez... les lettres que Théophile Gautier pouvait écrire à sa maîtresse n'ont aucun

rapport avec les billets que d'Alvéol m'écrit à moi...

M. DE RÈCHE. — Je ne vous dis pas qu'il n'arrange pas un peu...

LA BELLE MADAME DE GALBE. — C'est ça!... Et moi qui admirais!... il arrange!... Qu'on me parle encore de la fausseté des femmes!... On sera bien reçu!

M. DE RÈCHE. — Et sa peinture?... d'Abélar qui y croit!... Savez-vous ce que c'est que sa peinture?... De mauvaises petites toiles de quatre sous, qu'il achète sur le boulevard extérieur, ou près de la gare Montparnasse, et qu'il fait retoucher par des peintres de sa connaissance... qui n'osent pas refuser parce qu'ils ont peur de lui...

M. D'ASSOUPY. — Quelle singulière chose que la vie!... On passe des années — car il y a quinze ans que je connais d'Alvéol — près de gens qu'on croit savoir par cœur, et

sur lesquels on apprend tout à coup des singularités qui...

M. DE RÈCHE. — Si ce n'étaient que des singularités!... Mais non... il y a autre chose!... Il vous quitte brusquement, prétextant un rendez-vous... et, une heure après, on le rencontre rôdant d'un air affairé dans un quartier excentrique...

M. D'ASSOUPY, à *demi-voix*. — Il est peut-être de la police?...

CHŒUR GÉNÉRAL. — Oh!!! oh!!!

M. DE RÈCHE, à *demi-voix* aussi. — Ce doit être pire!... J'ai tout lieu de croire qu'il prend des... informations particulières... qu'il file les gens pour son propre compte... que...

La porte s'ouvre, et D'ALVÉOL est introduit. Il s'avance frais et souriant. Silence glacial. Il salue et serre la main aux maîtres de maison, puis tout à coup :

— Je parie que je suis en retard?...

MADAME DE RÈCHE, *riant jaune et lui montrant la pendule.* — Vous pariez à coup sûr!...

D'ALVÉOL. — Est-ce qu'elle va?... Ah! mon Dieu!... Mais alors, je suis bien plus en retard que je ne croyais?... Je vous demande mille pardons, mais ce n'est vraiment pas ma faute...

M. DE RÈCHE, *sévère.* — Ce n'est jamais la faute de ceux qui sont en retard... C'est probablement celle de ceux qui sont exacts?...

D'ALVÉOL, *distrain, en arrêt sur la belle madame de Galbe.* — Peut-être bien?...

M. DE RÈCHE. — ...

D'ALVÉOL, *à la belle madame de Galbe.*
— Qu'est-ce que vous avez donc? Vous paraissez souffrante?

M. DE RÈCHE, *furieux.* — Il y a de quoi!!! Attendre jusqu'à huit heures « plus qu'et

demies » pour dîner, quand on a bon appétit... C'est une véritable souffrance!...

D'ALVÉOL, regardant M. de Rèche qui est livide. — Vous avez bon appétit, vous?...

Eh bien, vous n'avez pas du tout une tête à ça!... Oh! mais là, pas du tout!... J'aurais au contraire juré que, — comme on dit en parlant des chevaux, — vous vous nourrissez mal!...

M. DE RÈCHE, exaspéré. — Monsieur, je ne comprends pas comment vous pouvez plaisanter d'une chose aussi sérieuse!... On a vu des gens qui ont attendu trop longtemps mourir de cancers, Monsieur...

D'ALVÉOL, riant. — C'est bien ce que je pensais!... Vous avez un mauvais estomac! Les grincheux ont toujours un mauvais estomac... Depuis que je vous connais, je me dis : « De Rèche doit avoir un mauvais estomac!... »

M. DE RÈCHE. — Mais, sac à papier!...

D'ALVÉOL. — Puisque vous insistez, je vais vous dire ce qui m'a retardé : d'abord, j'ai été arrêté place de la Concorde par un homme influent et quelque peu méconnu, qui m'a offert... devinez quoi?... J'aime autant vous le dire tout de suite... vous ne trouveriez pas!... Il m'a offert d'entrer dans une combinaison ministérielle!... J'ai demandé à réfléchir et je suis arrivé ici en courant; je monte l'escalier ventre à terre, je sonne, un valet de pied m'ouvre. « Est-ce qu'on est à table? — Oui, Monsieur. » Je m'élançai dans la salle à manger et je fais deux ou trois fois le tour de la table... en courant... à cheval sur mon parapluie!... Je voulais, par cette espièglerie de bon goût, faire pardonner mon retard. Les domestiques effarés me font place; j'entends un cri poussé par une dame, je

m'arrête, — pensant que les farces les plus spirituelles ne doivent pas trop durer, — donc je m'arrête, je regarde les convives... et je ne reconnais personne!... J'étais à l'étage au-dessus!... Ah ça! dites donc, ils donnent aussi un dîner là-haut, et ce qu'ils ont été stupéfaits!... Il y a même une dame qui a eu peur... celle qui a crié... parce que, vous comprenez, ne me connaissant pas du tout, ça les étonnait bien davantage... Je me suis excusé de mon mieux, je crois qu'il ne m'en veulent pas!... ils ont, ma foi, l'air très gentil, ces gens-là!... Seulement tout ça a pris du temps... de sorte que je suis réellement un peu en retard...

MADAME DE GALBE, *riant*. — Est-il amusant, ce d'Alvéol!...

MADAME DE RÈCHE. — Allons!... il n'y a pas moyen de vous en vouloir!... (*Elle lui tend la main, il la baise.*)

M. DE RÈCHE, *exaspéré, à part.* — Pata-tras!... tout est à recommencer!...

LE MAITRE D'HÔTEL, *annonçant.* — Madame la marquise est servie!...

FIN DE SAISON

JOURNAL DE MONSIEUR

Jeudi, 31 mars 83. — Ma femme m'inquiète... elle est toujours entourée d'une bande de désœuvrés qui lui font la cour... Z... surtout !... il est toujours fourré ici, à présent !... et j'ai peur qu'un de ces jours... Je ne veux pas penser à ça !... sans compter qu'elle dépense, ma femme !... C'est un gouffre !... Il faut absolument trouver moyen de changer son genre de vie, ses relations... et je crois que

je l'ai trouvé, le moyen... J'ai offert au prince de faire de notre salon un centre politique où il groupera ses amis... Ça changera tout de suite le ton et les allures de la maison et je serai tranquille!... Mais comment faire accepter cette combinaison à ma femme?... Elle sait que j'ai la politique en horreur et elle sera stupéfaite quand je lui dirai... Bast!... Je ne lui dirai rien!... Ça se fera insensiblement... elle s'apercevra de quelque chose ou elle ne s'apercevra de rien, ça m'est égal!... Je suis avant tout résolu à ne pas être... ce que tant d'autres sont... Je lui parlerai seulement au sujet de ses dépenses...

JOURNAL DE MADAME

Vendredi, 1^{er} avril. — Pris, à la suite d'une

longue conversation avec mon mari, la résolution de devenir sérieuse; plus de toilettes extraordinaires, plus de dépenses inutiles; j'ai mal commencé l'année; il faut absolument enrayer... Ce qui est bien certain, c'est que je suis irrévocablement décidée à ne plus vivre, et surtout à ne plus dépenser bêtement!... autrement... à la bonne heure!

Midi. — On m'apporte un grand filet de platine, porté par quatre négrillons d'onyx; il est rempli de gardénias, de tubéreuses et de poissons de vieux saxe... Il y a des saumons au ventre rose, des congres verts, des anguilles, des brochets, carpes, goujons, etc., de vraies merveilles!!! Au fond, la carte du prince... Ah çà, qu'est-ce qui lui prend, au prince?... Jamais il ne m'a envoyé un bouquet de violettes, ni un sac de bonbons! Et ce bibelot doit avoir une certaine valeur?... Mon mari et maman disent que nous devons

être très flattés, moi, je trouve que le prince manque absolument de tact...

Je lui écris toujours un mot pour le remercier; on ne peut pas lui renvoyer son filet et ses poissons, à cet homme! Il a beau être mal élevé, il n'en est pas moins Altesse Royale, après tout!...

Essayé ma toilette pour le Concours hippique; Caroline a fait un chef-d'œuvre; c'est sobre, tranquille, et ça va!... Tout était attaché avec des épingles, et c'était déjà délicieux!

En passant rue de la Paix, entrée chez Virot et rapporté un amour de chapeau..... Décidément, il n'y a qu'elle qui sache chiffonner!... C'est un chapeau simple, sérieux...

« Chapeau mousseline à pois

» nouée sur paille marron, tour-

» terelle posée de côté. 150 fr.

J'ai payé tout de suite... je veux avoir de

l'ordre, à présent !... Je dépenserai peut-être plus que je n'ai, mais au moins je me rendrai compte...

Ma tante est passée chez X... et a demandé négligemment un aquarium de telle et telle façon ; « elle en avait vu un, ... c'était pour un cadeau, etc.... » Je suis consternée ! le poisson d'avril du prince a coûté 8 000 francs.

Maman dit qu'il veut faire de notre maison un centre de réunion ; que jamais il ne faut repousser les amitiés de ce genre, que nous allons profiter de ça pour faire caser tous nos amis... Moi, je veux bien !... mais j'aimerais mieux rendre le poisson, tout en casant nos amis... si ça se pouvait ?...

Samedi 9. — Ma robe ne me va pas !... elle fait des plis dans le dos... Ah ! si Caroline faisait tout toute seule, ça serait parfait !... Quand elle essaie, c'est ravissant !... mais lorsque les ouvrières ont passé par là, rien

ne va plus!... Sapristi! je comprends qu'elle soit souvent de mauvaise humeur!...

Assommant, le concours! trop de militaires à la clef!... On croirait voir toujours le même!... le prince a été charmant, mais il a paru tout drôle lorsque je l'ai remercié... Il semblait même gêné, embarrassé... C'est égal, s'il se prépare beaucoup de salons politiques à ce prix-là?... Et on dit qu'il est avare!...

Il faisait un si horrible soleil au concours hippique que j'ai été obligée d'ouvrir mon ombrelle; on se croirait sous une cloche à melons... Ma tante dit que mon ombrelle est affreuse et que le prince a louché dessus plusieurs fois; moi, je la trouvais jolie, mon ombrelle... simple, mais jolie...

Lundi 11. — Une ombrelle en pékin hanneton doré, manche d'oranger, pomme de

Saxe. Sur une des branches,
une perruche qui tient dans
son bec une plaquette d'or à
mon chiffre, garniture vieux

Venise. 1280 fr. »

Elle est superbe, mais dame, aussi !...

Rencontré ce pauvre Z... Décidément, il
est très triste ! Pauvre garçon ! c'est bizarre...
ça lui fait de la peine pour de vrai ! Il a bien
tort de penser à tout ça !...

Mercredi 13. — Le prince ne m'a pas
quittée au Concours hippique ; c'est assom-
mant ! il est très ennuyeux et ça éloigne tout
le monde !... Ah ! si ma tante n'avait pas été
derrière moi, comme je me serais vite débar-
rassée de lui !... Mais elle est féroce, ma tante !
Elle prétend que c'est précieux d'avoir sur la
planche une amitié de prince... surtout
quand c'est un prince dans le mouvement,
sans en avoir l'air... Il paraît qu'elle a plu-

sieurs amis qui désirent être préfets, ma tante!... Elle veut que j'en parle... j'essaierai... Mais que je m'ennuie, mon Dieu!...

Vendredi saint. — Essayé mes petits jupons; j'en fais faire une série en soie garnis de dentelle; le blanchissage est tellement cher qu'il est préférable d'y renoncer... Et puis c'est gentil, ces jupons de nuances douces, avec des froufrous de dentelles mousseuses...

Le prince s'est invité à dîner pour le 21; décidément c'est un brave homme! Je lui ai parlé d'un des protégés de ma tante, il m'a répondu : « Certainement; » puis il m'a raconté un tas de petites choses sans grand intérêt!... Il n'aime, en fait de fleurs, que les tulipes et les rhododendrons; comme parfum, le ylang-ylang... Il couche volontiers sur des peaux d'animaux sauvages... Qu'est-ce que ça me fait, tout ça?... C'est étrange, tout le

temps de sa visite, il a regardé l'aquarium, j'ai cru un instant qu'il allait m'en parler, on dirait qu'il le regrette!.. En partant, il m'a baisé la main... très haut... Je n'aime pas qu'on me baise la main très haut... surtout quand c'est un vieux prince..... et le vendredi saint!

Samedi 16. — « 6 douzaines de gants Saxe (longueur 24 boutons sans boutons), parfumés ylang-ylang, à 18 fr. 75 la paire. . . . 1344 fr. »

Entrée chez Simone en sortant de l'église. Ils sont très gais, ses quatre heures!

On m'a plaisantée sur le prince!... M. de Fryleuse dit qu'on peut en parler sans crainte de potins; le prince n'a plus, paraît-il, que des passions... discrètes (c'est M. de Fryleuse qui parle), et il ajoute que ma belle voisine se plaint de cette discrétion...

Reçu mes jupons et la note que j'avais demandée :

Une douzaine de jupons de 1 mètre de long, en satin merveilleux, bleu mourant, vert céladon, hortensia, cuisse de nymphe et rose crevette, garnis d'imitation de malines et d'Angleterre, à 225 fr. la pièce. 2700 fr. »

6 idem dahlia et rouge cardinal, garnis blonde espagnole noire et Chantilly, pour la pluie. 1350 fr. »

Me voilà montée pour longtemps ! J'ai été obligée de faire faire une robe pour la Croix-de-Berny ; je n'avais rien qui pût aller, et une autre pour ce maudit dîner... Comptant très peu sortir, je n'avais rien commandé encore...

Mercredi 20. — Quelle journée hier à la

Croix-de-Berny!... une vraie tempête!... Toutes les femmes étaient laides!... même au travers de triples voiles, on voyait les nez rouges et les yeux clignotants!... Et puis, c'était vilain, inélégant, rien que des fiacres... C'est ce pauvre prince qui n'était pas en beauté!... il était violet, et il avait un grand diable de paletot blanc qui touchait terre... A chaque instant, je le prenais pour un cocher des *Urbaines*... Il faut avoir très grand air à présent, pour se permettre ces paletots-là, surtout avec les chapeaux gris... l'illusion est complète!...

Payé le chapeau que j'avais hier :

Un chapeau anglais, nuance
loutre, à longues soies, plume de
faisan doré. 175 fr.

Voile, gaze dona Maria marron. 17 fr.

Jeudi 22. — Je trouve que le diner a été
d'un long!... et cependant le service ne mar-

chait pas mal... Ce parti n'est décidément pas amusant! . je crois que les autres doivent être plus drôles que ça! Enfin!... ma toilette était très réussie... j'étais gentille... Je trouve que je suis encore un peu jeune pour m'occuper de politique... seulement!... je sais bien que je me contente de prêter mon salon à ceux qui s'en occupent, mais c'est déjà trop...

Mardi 26. — Payé mon abonnement de fleurs.

Un mois d'abonnement : bouquets pour le corsage, l'ombrelle, le manchon, les chapeaux; boutonnières pour monter à cheval. 475 fr.

C'est fantastique! A mesure que le beau temps arrive, les fleurs augmentent! je n'y comprends rien!...

Vendredi 29. — Je ne me suis pas du tout amusée hier au bal!.. Personne ne me fait la cour... activement... Il y a toujours le

même ordinaire, mais aucun extra... En revanche, les gens sérieux semblent se rapprocher de moi... Si ça continue, je ne sortirai plus... Est-ce que je deviens laide?... Il me semble que non, pourtant !...

Samedi 30. — Reçu la note de mes premières toilettes :

Costume de surah ombré et cachemire de l'Inde marron.

Trois jupes étagées, garnies de ruches découpées, la dernière jupe drapée à paniers par des nœuds de moire vieil or. . . . 690 fr.

Costume limousine; petits carreaux verts, rouges, jaunes et bleu marin; un grand jupon plissé, redingote droite, forme pardessus de cocher. . . . 400 »

Robe de dîner en voile blanc; corsage froncé, ouverture en

pointe, sur jupe cascade, en dentelle russe; nœuds de moire blanche et bottes de roses pompon. 830 »

Vêtement drap azur, forme hussarde; brandebourgs, olives et galons d'argent. 350 »

Total du mois. 9 750 »

C'est plus que je n'aurais voulu, certainement! Il me semble que 5 000 francs par mois devraient suffire...

MAI

Mardi 1^{er}. — Été au Salon hier... on disait qu'il n'y aurait personne, les entrées étant à cinq francs!... On s'étouffait!... Je ne m'y suis guère amusée, au Salon!... Le prince avait demandé à nous accompagner, et, natu-

rellement, sa manière d'accompagner c'est d'être suivi... Il s'arrête devant les nudités et les tableaux militaires... Quant au reste, il passe fièrement sans daigner y jeter le plus léger coup d'œil...

Il donnait le bras à maman; moi, je suivais sans dire un mot... Enfin, nous avons rencontré X... il est très amusant, X... ! J'aime à causer avec lui et je crois que je ne l'ennuie pas trop ! J'espérais qu'il allait continuer à se promener avec nous; ah bien oui!... Après un simple bonjour il m'a dit : « Je vous lâche, vous êtes avec le prince; non pas qu'il m'ait fait quelque chose, le pauvre bonhomme, mais parce que, vous comprenez, si j'avais l'air de l'escorter, ça serait ridicule, à cause du mien, de prince... » Et il est parti regarder les tableaux qui lui plaisent... Il a de la chance ! Dire que, depuis un mois, je n'ai pas fait « une seule

fois » ce que j'aurais voulu faire!...

Vendredi 6. — Hercule a la fièvre typhoïde... juste au moment où j'aime à monter le matin!.. J'irai au Bois demain dans la petite voiture... on a l'air bête à cette heure-là quand on ne conduit pas soi-même...

Samedi 7. — J'y suis allée, au Bois! on m'a prise pour une cocotte!... Je me suis arrêtée à l'allée du pré Catelan, et il y a un grand imbécile qui est venu me regarder sous le nez, en disant à l'ami avec lequel il était à cheval : « Tiens ! en voilà une que je ne connais pas ! » Il est de fait que, dans ces petites carrioles, on n'a pas très bon air!...

En déjeunant, j'ai parlé de ça, sans raconter ce qui m'était arrivé cependant!... j'ai parlé d'une façon générale! Mon mari m'a répondu qu'à présent toutes les femmes se

ressemblaient à pied, à cheval ou en voiture, « que les unes avaient gagné ce que les autres perdaient, et qu'il fallait en prendre son parti... » Je vois très bien qu'il ne me donnera pas une autre voiture...

Lundi 9. — Je me suis laissée aller à acheter un duc qui me plaît infiniment. Non seulement c'est plus comme il faut, mais c'est plus sûr. Il n'est pas du fournisseur de la maison, alors j'ai payé lorsqu'on l'a amené.

Un duc à huit ressorts avec grande capote. Noir. Doublure drap perle, lanternes cabochon. 5 800 fr.

Couverture drap perle, plaque d'argent au chiffre de madame la marquise. 350 »

C'est une dépense sérieuse! Il va falloir rattraper ça sur autre chose...

Le prince nous offre une fête champêtre lundi prochain; ce sera peut-être très amu-

sant, mais je ne sais pas pourquoi, je crains que non!.. Il ne sait pas choisir son entourage. Après ça choisir, ce n'est pas toujours aussi facile qu'on le pense!...

Mercredi 11. — Hier, à La Marche, temps épouvantable : du vent, un froid de loup, des hommes affreux, tout marbrés et grelotants; des femmes emmitouflées jusqu'aux yeux, avec les chapeaux avancés sur le front et les grands cols montants en ruches de dentelle ou en fourrure, on ne voit plus que le bout du nez... En revanche, on voyait des jambes à profusion!... Les jolies jambes sont bien plus rares que je ne l'aurais cru...

Jeudi 12. — Hercule est guéri; ce n'était pas la fièvre typhoïde... Je vais recommencer à monter, ça me donne de l'appétit et me réussit bien mieux que les promenades en voiture...

Paire de bottes à l'écuyère,
vache vernie, pour monter à che-
val. 110 fr.

2 paires souliers anglais, ta-
lons anglais, à 35 francs la paire. 70 fr.

6 paires souliers bébé, ver-
nis, talons Louis XV, fermés par
une barrette et un bouton, à
30 fr. la paire. 180 »

2 paires idem chevreau, à 35 fr.
la paire. 70 »

3 paires chevreau ivoire,
à 35 fr. 105 »

Une paire grosses bottines la-
cées, à talons anglais, double se-
melle. 55 »

Dimanche 15. — Été au Cirque hier soir.

Vraiment c'est ennuyeux, ce samedi!.. une
bousculade et une chaleur!

J'ai vu Z... qui semble se consoler... Il

riaît, il était d'une gaieté folle... tant mieux !
Moi, je continue à ne pas m'amuser !....

Mardi 17. — Pas réussie, la petite fête champêtre !.., Les femmes avaient toutes vingt-cinq ans, et les hommes *les plus jeunes*, cinquante !... et puis, ça manquait totalement de laisser aller, et je trouve le laisser aller nécessaire, surtout pour une fête champêtre... Je sais bien qu'il y a l'étiquette, mais, bast ! il est des cas où on devrait la mettre de côté... Le prince ne demande pas mieux, lui ! Ce sont les fidèles qui ne veulent pas....

Mardi 24. — C'était joli, ce bal de l'hôtel Continental !.. Pour la première fois depuis bien longtemps, je me suis amusée ! Quel drôle d'original que X... ! Grâce à lui, j'ai ri comme je ne riais plus ! Il est non seulement amusant, mais intelligent et artiste au possible. Nous irons ensemble au Salon vendredi !... Été à l'exposition des fleurs. C'est

vraiment beau ces boules de rhododendrons et d'azalées!.. et les roses, et les tulipes!.. je ne pouvais pas me décider à en sortir; j'ai acheté une masse de fleurs!

Samedi 28. — C'est charmant d'être dirigée au Salon par quelqu'un qui s'y connaît... Quelle différence avec la promenade de l'autre jour!... Décidément les gens amusants ont du bon!... X... prétend que je devrais retourner au *Monde où l'on s'ennuie*, il dit que ça me ferait réfléchir... que, si ça continue, mon salon va être une succursale de celui que dépeint Pailleron... Il est dans le vrai!

Lundi 30. — Les comptes, aujourd'hui! Je n'ai pas dépensé grand'chose pour ma toilette ce mois-ci... j'ai commandé quelques robes, mais toutes simples... ce sera pour le mois prochain.

Payé les fleurs achetées à l'exposition :

Roses « maréchal Niel » et	
« baronne de Rothschild. »	200 fr.
Azalées, rhododendrons et	
fleurs variées.	350 »
Total du mois.	7 290 »

C'est parfait ! je deviens très, très raisonnable... Si je pouvais me distraire un peu, ce serait tout à fait bien...

JUIN

Jeudi 2. — Ma tante me tourmente tout le temps pour lui caser ses amis ; c'est effrayant ce qu'elle en a !.. et ce sont des gens bien actifs, ou du moins bien désireux de l'être, car ils veulent tous devenir quelque chose — d'important autant que possible — et bien rétribué, et pas trop loin de Paris, et patati, et patata... Cet excellent prince m'écoute avec

un agacement contenu... Je crois qu'il est profondément énervé de ces demandes incessantes... Moi, d'un autre côté, je ne vois pas trop pourquoi il est là, s'il ne sert pas à quelque chose?...

Mardi 7. — Reçu mes toilettes :

Costume en foulard Pompadour, façon « déshabillé Trianon » flots de rubans verts, roses et paille, jupe garnie de plissés à la vieille, paniers drapés très haut et froncés tout autour. 530 fr.

Robe bébé en toile à voile, col marin, ceinture Directoire à gros nœud de côté. 455 »

Costume batiste bleu marin forme « blouse de roulier » garnie en dentelle torchon. 500 »

Robe de bal crépon « rose ému, » la forme dite « Diane de

Poitiers » corsage à longue
 pointe. Traîne en brocart rose
 et argent, hortensias à feuil-
 lage d'argent jetés partout dans
 la traîne. 2 100 »

Toilette « princesse de Lam-
 balle », en pékin blanc; jupe
 ronde couverte de petits volants
 de malines. Dessus retroussé en
 laitière par des bouquets d'hé-
 liotropes et de roses de mai;
 fichu « Marie-Antoinette » en
 point d'esprit garni de malines,
 noué derrière la taille. . . . 1 700 »

Robe de chambre soie de
 Chine molle, rouge cardinal,
 tissée d'argent en relief: grande
 redingote ouverte sur un jupon
 rose crevette, couvert de vieux
 Venise. 1 660 »

Je trouve tout ça d'un prix fou ! surtout cette robe Lamballe que j'ai fait faire pour la vente... Elle devait être de 8 à 900 au plus... Et la robe de bal aussi est exorbitante!..

Lundi 13. — Je ne sais pas si je me trompe, mais je crois que nous assomons le prince?.. D'un autre côté, il devient... trop aimable!... Avant-hier il s'est assis sur le pouf très, très près de moi, et m'a parlé « du vide de certaines existences, de l'isolement, du manque d'intimité qui résulte forcément des situations élevées, etc., etc. » Et, à demi-voix, en me regardant drôlement... et en se rapprochant de plus en plus. Ah ! mais non !.. tout ça me paraît bizarre !... Il y a quelque chose d'inexplicable... Hier, au Grand Prix, il me serrait le bras d'une force !... et je n'osais rien dire, j'étais précisément en train d'intriguer pour un des sous-préfets de ma tante... J'avais peur de

tout gâter... Mais, c'est égal, je ne suis pas rassurée sur la manière dont ça finira...

Samedi 18. — Note des chapeaux d'été :

Chapeau Charlotte Corday.	130 fr.
Chapeau Clarisse Harlowe.	125 »
Chapeau princesse de Galles.	200 »
Chapeau Théo.	170 »
Chapeau Théroigne de Méri-	
court.	140 »
Capote bébé.	120 »
Paillason pour le jardin.	75 »

Jeudi 23. — Longue visite du prince; il s'est encore attendri!.. Je vais abandonner mes deux heures, ça m'ennuie ! J'y gagnerai d'éviter ses visites, et je n'en perdrai pas d'autres agréables; personne ne vient plus!...

Amazone cheviot, culotte drap
chamois à côtes. 450 fr.
C'est aussi cher qu'en drap ordinaire; il y a un mois à peine que je la mets, et elle

FIN DE SAISON

est déjà râpée!... Jolie économie!

Payé deux mois abonnement **Donatja Th. Ros**

de fleurs. 600 fr.

Chapeau gris feutre, haute
forme, voile bleu marin roulé. 40 »

Chapeau de soie ordinaire,
voile bleu marin. 45 »

Chapeau de soie gris, les soies
exceptionnellement longues. . 50 »

C'est mon duc qui n'aura pas servi à grand
chose!

Mardi 28. — Ma tante sort d'ici pour me
recommander quelqu'un!... Je n'ai pas osé
le lui dire, mais je ne veux plus rien de-
mander au prince... Positivement il devient...
entreprenant... Qu'est-ce que Fryleuse di-
sait donc avec ses passions discrètes?... Il se
trompait du tout au tout; car, enfin, je ne
pense pas qu'il avance pour reculer ensuite,
le prince!...

Mercredi 29. — J'ai été bien sage pour mes dépenses ce mois ci. . . . 7. 590 fr.

C'est singulier, j'aurais cru qu'il devait y avoir moins?..

Avril. 9 750 fr.

Mai. 7 290 »

Juin. 7 590 »

Total. 24 630 »

Je me suis royalement ennuyée pour ce prix là!.. Je sais bien que dans ça, il y a une voiture... Ça reste, une voiture!... surtout quand ça ne sert pas plus que celle-là!

Jeudi 30. — Le prince est venu ce soir... Mon mari était au cercle... il a recommencé... J'ai été tellement saisie... tellement effarée que... Enfin, je l'avais bien dit, que tout ça finirait mal!...

.

Vendredi 1^{er} juillet. — Tout est expliqué !
L'aquarium n'était pas pour moi !..

Ce matin, en jouant avec le plus gros des poissons, un gros brochet gris, tout moucheté, j'ai vu sous ses nageoires de petites charnières d'argent ; c'était une boîte, et une boîte aux lettres ! car j'y ai trouvé un petit billet charmant, commençant ainsi :

« Ma petite Loute !

Ce n'est pas pour moi : « Ma petite Loute ! »

« Quand ces provisions arriveront rue
» Murillo, etc. etc. »

J'ai compris l'erreur ! C'était pour ma voisine !.. On s'est trompé de porte ! Pauvre prince ! Voyant que la boulette était faite, il lui est venu l'idée de l'utiliser... Hélas !..

Quel esprit d'ordre !..

Et moi, qu'on a assommée « du salon politique » et qui pendant ces trois mois ai travaillé sans relâche, pour arriver à faire nommer un facteur et un juge suppléant!!!

AVEC LUI!!!

Dans un petit coupé moelleux et parfumé.

ELLE. — L'air joyeux. Robe de cachemyre de l'Inde gris souris, drapée sur une jupe de peluche. Petit mantelet tout en chinchilla, dans lequel elle ressemble à un drôle de petit animal inconnu. Manchon et capote de chinchilla, ornés de jacinthes bleues naturelles.

— Quel bonheur!... IL va me faire visiter l'Exposition des Mirlitons !... Et même les autres!.. Si je le lui permets, a-t-il dit... Certainement, je le lui permets... C'est pour moi une fête !... Je n'en ai pas dormi !... Car... au fond... là... tout au fond, je crois que je ne suis pas loin de... et ça me fait peur... et plaisir aussi!... il est si charmant!... Si supérieur à tous les autres!... C'est, du moins, l'effet qu'il me fait !... Pourvu qu'il ne me trouve pas sotte et gauche?... Je peïnturlure un peu, j'adore la peïnture, mais je ne m'y connais pas comme lui!... A la façon dont il s'exprimait hier, j'ai bien vu qu'il doit être artiste... il juge avec une sévérité... Je frémis quand je pense que je pourrais être jugée par lui aussi durement... car enfin, il me fait bien un peu la cour... Oui... Mais il ne m'aime pas... Oh! mais pas du tout... et c'est ce qui me

chagrine. (*Elle regarde l'heure à l'horloge pneumatique de la Madeleine.*) Deux heures... déjà!... je serai en retard de dix minutes!... C'est désolant!...

Dans l'antichambre des Mirlitons; LUI, assis sur le canapé en face de l'entrée. Air grognon.

— Deux heures cinq!... Elle est en retard!... C'est charmant de donner rendez-vous à une femme pour la trimbaler à des expositions qu'on connaît par cœur!... Charmant!.. lorsqu'elle est inexacte, surtout!... Du diable si je sais aujourd'hui pourquoi j'ai eu la bêtise de lui parler de ça hier, par exemple!... Car elle est certainement gentille, mais enfin je n'en suis pas fou... et j'ai déjà montré ces expositions à plusieurs femmes... Ce ne serait rien si j'aimais la peinture... Mais je ne peux pas la

souffrir!... Deux heures dix!... J'attends jusqu'au quart et je file...

Elle paraît à la porte.

— Ah!... Enfin!... C'est pas malheureux!... (*Il se lève et s'avance au-devant d'elle.*)

ELLE. — Pardon, je suis en retard!...

LUI, *faisant en sorte qu'elle s'aperçoive qu'il ment par politesse.* — Mais du tout... du tout...

ELLE, *à part.* — Il est mécontent!... aussi...c'est ma faute!...J'aurais dû m'habiller avant le déjeuner... (*Haut, câline.*) Vous me pardonnez?...

LUI. — Vous plaît-il que nous commençons notre tournée?... Nous en avons encore deux autres à faire après celle-ci?... (*Il se dirige vers le salon.*)

ELLE. — Très volontiers... (*A part.*) Il ne m'offre pas le bras!...

LUI. — Voici d'abord une chose à voir...
(Il désigne un paysage horrible.)

ELLE, regardant. — Ah!... C'est à voir?...
(Très timidement.) C'est joli, ça?...

LUI. — C'est d'un homme du monde!...

ELLE. — Ah!... Parfaitement!... *(A part.)* Un de ses amis, probablement?.. *(Elle regarde le paysage d'un air aimable.)*

LUI, à part. — Ça ne l'épate pas!..
 Ordinairement les femmes que je mène aux
 expositions raffolent de la peinture d'homme
 du monde!... *(Haut.)* Maintenant, inclinez-
 vous, voici l'œuvre de Meissonier... admi-
 rez!...

ELLE. — Moi, je ne l'aime pas, Meisso-
 nier!...

LUI. — Cette année, il faut absolument
 l'aimer, absolument...

ELLE, étonnée. — Cette année?... Pour-
 quoi donc ça?...

LUI, *avec aplomb.* — Parce qu'il est mort...

ELLE, *saisie.* — Meissonier est mort !... Mais jamais de la vie !... Je l'ai rencontré il y a deux jours et il n'a pas plus l'air d'avoir envie de mourir que vous...

LUI. — Ah !... C'est possible !... Oui... je crois que je confonds... C'est Meissonier qui se présente à quelque chose... je ne sais plus à quoi !... C'est un autre qui est mort !... C'est Machin... Ah !... je ne connais que ça... Vous savez bien ce que je veux dire ?... l'Opéra ?...

ELLE. — Baudry ?...

LUI. — C'est ça même... Baudry !.. Vous voyez que nous ne connaissons que ça... J'ai confondu...

ELLE, *à part.* — Il confond Baudry et Meissonier !... Il est moins au courant du mouvement artistique que je ne le supposais...

LUI. — Regardez ce portrait de Cabanel...
Cette jeune fille en rose...

ELLE. — Oui...

LUI. — Eh bien ! elle a dix millions de dot!... Est-ce assez beau ! Hein?...

ELLE, *riant*. — Superbe!.. la robe est jolie... d'une nuance un peu trop vive, peut-être, mais ce cordon de roses en écharpe est charmant... le costume est digne de Nattier...

LUI. — Ce n'est pas de lui!.. On m'a dit que la toilette venait de chez Lheureux!...

ELLE, *stupéfaite*. — Oh!...

LUI. — Vous disiez?...

ELLE. — Rien... (*A part.*) C'est singulier!.. tout le monde sait ce que c'est que Nattier, pourtant!... (*Haut, apercevant le petit portrait de M. Péreire de Dagnan.*) Ça, par exemple, c'est tout simplement admirable!... Regardez?...

LUI, *sentencieux*. — Je ne regarde jamais

les portraits d'homme! C'est un principe!...

ELLE, *à part*. — C'est à croire qu'on l'a changé depuis hier soir!.. Il a parlé de la peinture en connaisseur... avec de grandes phrases nettes, précises, presque éloquentes... et aujourd'hui... Enfin !... Ça ne l'empêche pas d'être charmant... malheureusement!.. (*Elle regarde LUI, qui est effectivement superbe.*)

LUI, *à part*. — Si j'avais su qu'elle voudrait me faire admirer des portraits d'homme, sous prétexte qu'ils sont bien peints, je l'aurais joliment laissée admirer toute seule !... (*Haut.*) Voici, Jacquet, Madame...

ELLE. — Vous l'avez vu déjà?...

LUI, *amer*. — Une cinquantaine de fois...

ELLE. — Alors, passons...

LUI, *stupéfait*. — Comment, vous ne faites

pas une station devant le Jacquet?... une longue station?...

ELLE. — Mais non...

LUI. — Ah! c'est particulier! Toutes les femmes font de longues stations devant Jacquet; on regarde les étoffes, les nœuds, la façon dont les petits cheveux sont arrangés sur le front... Tiens! les vôtres sont bien arrangés!... ils sont légers, soyeux... On dirait de petites plumes...

ELLE. — Vraiment?... (*A part.*) Je suis contente que mes cheveux lui plaisent et pourtant... il me semble que, s'il m'avait dit ça hier soir, ça m'aurait fait plus de plaisir!...

LUI, *à part.* — Il est de fait qu'elle est à croquer, je ne l'avais jamais trouvée aussi... affriolante...

ELLE. — Un joli portrait de femme, d'Aublet... là, en dentelle noire!... Une rose jaune à l'épaule!...

LUI, *indifférent*. — Ça m'est égal!.. je n'aime que les portraits dont je connais les modèles; et comme ici je ne connais pas le modèle....

ELLE, *riant*. — Tant pis pour vous, car il est bien joli, le modèle, avec sa petite coiffure simplette!... C'est, jusqu'à présent, le seul portrait de femme vraiment élégant et comme il faut... et si joli de ton!...

LUI, *énervé, piétinant sur place*. — Est-ce qu'elle va rester longtemps en extase devant cette dame en noir?... Moi, je vais regarder le Meissonier qui est à côté... (*Il se penche vers le Meissonier.*)

ELLE, *se retournant*. — Qu'est-ce que vous regardez ?

LUI. — Le Meissonier!... (*Profond.*) On apprend toujours quelque chose en regardant Meissonier...

ELLE, *à part*. — Il a des phrases bêtes!...

et pourtant, il ne l'est pas... du moins... je le crois...

LUI. — Voulez-vous que nous filions à présent sur Volney?... Il est trois heures...

ELLE. — Tout à l'heure... Je veux voir encore...

LUI, *impatiemment*. — Quoi?...

ELLE. — Le bébé blond, décolleté, là contre la porte... il est ravissant!..

LUI. — Il est affreux !... comme tous les enfants, d'ailleurs!...

ELLE. — Pardon, celui-là est un amour et le portrait est très réussi... Où donc est la *Manon* du même peintre?...

LUI. — Je ne sais pas... (*À part.*) Jemegarerais bien de la lui montrer, ça nous retarderait encore!... (*Haut.*) Eh bien, partons-nous?...

ELLE, *avec regret*. — Si vous voulez?... Ah !... non... je voudrais revoir le petit enfant blanc d'Aublet...

LUI. — Si vous voulez tout revoir, nous n'en finirons jamais... il est trois heures dix!... (*A part.*) J'ai hâte d'être en voiture avec elle, moi!... d'abord, pour ne plus parler de tableaux,... et surtout pour parler d'autre chose... Positivement, je ne regrette pas ma journée!... Elle est capiteuse, cette petite femme-là!... (*Il offre son bras à ELLE, et passe fièrement sous l'œil des valets de pied.*)

En coupé.

LUI. — Que je suis heureux!... que vous êtes bonne de m'avoir accordé cette faveur!

ELLE, *distracte.* — Mais c'est moi au contraire qui vous remercie de... (*A part.*) C'est très drôle!... j'éprouve un désenchante-ment... un commencement de désenchante-ment... il a eu tort de m'offrir de visiter les expositions... tort de me l'offrir dans un lan-

gage aussi élevé, surtout!... Ça m'a monté la tête... et j'éprouve une de ces déceptions...
(Elle le regarde.) Enfin!... il est si beau!...

LUI, à part. — Jamais je ne l'avais aussi bien regardée!... elle est délicieuse, tout bonnement!... Ce n'est pas une femme... C'est une statuette de Sèvres... pâte tendre, j'espère?... tiens!... C'est pas mal!... je vais lui replacer ça immédiatement... car franchement, faire des mots pour soi tout seul... c'est pas la peine!... *(Haut.)* Savez-vous à quoi je pensais en vous regardant?...

ELLE. — Non... *(A part, un peu émue.)*
 Il va me dire quelque chose de... vif...

LUI. — Je pensais que vous avez l'air d'une statuette de Sèvres... et je souhaite qu'il soit pâte tendre, le Sèvres...

ELLE, *riant d'un rire forcé.* — Ah!... très joli!... Je crois que nous arrivons à Volney?...

LUI. — Déjà?...

Ils entrent. LUI offre son bras.

ELLE. — Merci... j'aime mieux vous suivre librement... (*A part.*) Je serais obligée de stationner devant les croûtes qu'il admire...

LUI, *désappointé.* — Ah!... (*A part.*) J'aurais aimé sentir son petit bras s'appuyer sur le mien... C'est bizarre, elle me semble moins portée aux... expansions qu'à ce bal, hier soir!... (*Haut.*) Voici d'abord le Bonnat, un superbe morceau de peinture...

ELLE, *à part.* — Aïe!... le *morceau de peinture* devait arriver...

LUI. — Vous ne trouvez pas ça beau?...

ELLE, *avec élan.* — Ah! non!... ce portrait est moins horrible que celui des Mirli-tons, c'est certain, mais il est affreux tout de même!... depuis l'immense succès qu'a eu le ventre de son *Job*, M. Bonnat répète sur toutes les figures des gens qu'il peint, le jeu de

veines extraordinaires et le stock de muscles invraisemblables qui ont valu à ce ventre inouï un succès plus inouï encore...

LUI. — Mais c'est précisément le mérite de cette peinture, c'est de faire, vrai, consciencieux...

ELLE. — C'est surtout de faire hideux!... Ah!... X!..., comme il est ressemblant!... à la bonne heure!... voilà un beau portrait agréable et vivant...

LUI, *indifférent*. — Oh! vous savez, moi, je ne m'enthousiasme pas tant que ça!...

ELLE, *riant*. — C'est vrai!... un portrait d'homme?... Vous ne les aimez pas!...

LUI. — Évidemment... Parlez-moi de belles épaules, hardiment décolletées, de cheveux bien coquettement relevés par une fleur, ou une petite touffe de plumes... il n'y a que ça!... C'est joli... agréable à l'œil...

ELLE. — Mais enfin, X... ne pouvait ni se

décolleter, ni mettre dans ses cheveux une fleur ou une petite plume...

LUI. — Regardez, voici la paysanne de Henner...

ELLE, étonnée. — Ça?... (*Elle passe.*)

LUI. — Je croyais que vous adoriez le talent de Henner?...

ELLE. — Ordinairement, oui... mais pas cette fois...

LUI. — Arrêtons-nous tout de même?... on ne peut vraiment pas passer devant un Henner sans s'arrêter...

ELLE. — Pourquoi?

LUI. — Parce qu'on a l'air de ne pas s'y connaître...

ELLE, saisie. — Ah!... il faut « avoir l'air » de s'y connaître? (*A part.*) Décidément, il n'est pas du tout ce que je croyais...

LUI. — Maintenant il faut admirer le Munkacsy... là-bas...

ELLE. — Est-ce nécessaire?

LUI. — Absolument...

ELLE. — Eh bien, allez donc l'admirer sans moi...

LUI. — Comment, c'est ainsi que vous visitez les expositions?

ELLE, *riant*. — Mon Dieu oui!... tenez, laissez-moi regarder le Nozal et le Cazin, deux vrais tableaux de deux vrais peintres, sincères et intelligents... pendant que vous irez... admirer Munkacsy...

LUI. — Voulez-vous au moins voir le Pasini?...

ELLE. — Merci, je l'ai vu l'année dernière!...

LUI. — Mais... C'en est un autre!...

ELLE, *riant*. — Croyez-vous?... pour moi, c'est toujours le même!...

LUI. — Alors, allons-nous en!...

ELLE. — Je veux bien!... (*A part*). Je

reviendrai toute seule... (*Ils descendent l'escalier.*)

LUI, *à part.* — Quelle joie de remonter en voiture!... Mais quel ennui que la rue de Sèze soit si près de la rue Volney! je n'aurai pas le temps de lui dire... tout ce que je pense... car je pense furieusement de choses... je suis emballé!... elle a une indépendance de goût que j'adore... chez les autres...

ELLE, *à part.* — S'il recommence en voiture à me dire des... gracieusetés, je le remets à sa place... il m'énerve!... c'est plus fort que moi... on n'est pas creux et nul à ce point-là!... Et c'est qu'il se prend au sérieux avec ça!.. Ce que je voudrais bien savoir, c'est comment il a pu trouver, dans un pareil cerveau, les choses qu'il m'a dites hier soir... Plus j'y songe, plus je me rappelle que c'était bien dit, bien pensé même... Enfin, heureu-

sement, les aquarellistes ne sont pas loin de Volney !... dans une heure au plus, je serai débarrassée de ce compagnon inutile...

Dans le coupé.

LUI, *empressé*. — Vous n'avez pas froid?...

ELLE. — Pas du tout...

LUI, *tâtant le petit manteau de chinchilla*. — Vous êtes sûre de n'avoir pas froid... dites?...

ELLE, *se rencognant dans l'angle*. — Parfaitement sûre...

LUI. — Songez !... Si vous alliez être souffrante... si je ne vous voyais pas demain... car je vous verrai demain, n'est-ce pas?...

ELLE. — Demain?... Où ça?...

LUI, *tendre*. — Mais chez vous, si vous le permettez?... (*A part.*) Je n'ose pas encore

parler de venir chez moi, c'est trop tôt!...

(Il veut lui prendre la main.)

ELLE, *enfonçant sa main au fond de son manchon.* — Laissez donc !

LUI, *regardant au dehors.* — Est-ce que quelqu'un nous voit ?

ELLE. — Comment, « est-ce que quelqu'un nous voit »?... Alors, sous prétexte qu'on ne nous voit pas, vous croyez que je vais me laisser tripoter les mains par vous?... Vous êtes superbe !

LUI, *à part.* — Positivement, elle n'est pas du tout comme hier!... Ah! mais du tout!... Après les Aquarellistes, je lui demanderai une tasse de thé... il fera nuit... et elle demeure à l'Étoile... *(Ils entrent aux Aquarellistes.)*

LUI. — Voyons, il faut d'abord regarder Vibert, Worms...

ELLE. — Permettez?... je désire ne voir

que ceux que j'aime... Duez, Heilbuth, Lewis Brown... (*Elle traverse et va se planter devant les fleurs de Duez.*)

LUI. — A vos ordres...

ELLE. — Que je voudrais avoir ces hortensias!... et les chrysanthèmes jaunes, donc!...

LUI. — Voilà une fleur que je déteste, le chrysanthème! c'est d'un triste!...

ELLE, *agacée*. — Voyons... sérieusement, aimez-vous la peinture?...

LUI. — Mais...

ELLE. — Jamais, il me semble, je ne vous rencontre au Salon...

LUI. — Je vais à la sculpture seulement... je préfère la sculpture...

ELLE, *contente*. — Ah!... vous préférez la sculpture?... (*Voulant lui fournir une occasion de se rattraper.*) Et pourquoi la préférez-vous?

LUI. — Parce qu'on peut fumer!...

ELLE, *saisie*. — Oh!!! c'est pour ça!...

LUI. — Dame!... pourquoi serait-ce?...

Où allez-vous?....

ELLE. — Je cherche Béraud...

LUI. — Il n'y est pas...

ELLE. — Ah!... tant pis!... Ce qu'il fait est si joli!... si vrai!... Et les belles fleurs de Madeleine Lemaire qui manquent aussi!...
(*Poussant une exclamation joyeuse.*) Ah!...

LUI. — Quoi donc?...

ELLE. — Boutet de Monvel?.. Ah!... je vais m'amuser!... Voyez cette ronde!... et cet enfant qui regarde un chat!... C'est ravissant!

LUI, *sans conviction*. — Ravissant!...
(*A part.*) Ce que je donnerais pour être chez elle... au coin du feu... ou seulement dans le coupé...

ELLE. — Allons, il faut rentrer... (*A part.*)

Comment me débarrasser de lui?... il me crispe!...

LUI, ravi. — Rentrons!... (*A part.*) Enfin!
(*Ils descendent. Elle s'arrête devant les dessins de Besnard.*)

LUI, impatient. — Qu'est-ce que vous regardez?

ELLE. — Les dessins pour *Jocelyn* et la *Dame aux Camélias*, c'est très beau!...

LUI, tendre. — Qu'est-ce que ça vous fait?...

ELLE, stupéfaite. — Ce que ça me fait?...
Mais j'aime les belles choses,... moi!...

LUI, comprenant qu'il a dit une bêtise. —
Certainement... je comprends que vous aimiez les belles choses... mais les vraies belles choses... Ah!... si c'était... la *Joconde*, par exemple, je ne dirais rien!...

ELLE, tout à fait ahurie. — La *Joconde*?...
du Louvre?...

LUI. — Oui... (*Lyrique.*) Léonard de Vinci

imprime à ses figures un tel cachet de supériorité, qu'on se sent troublé en leur présence ; les pénombres de leurs yeux profonds cachent les secrets interdits aux profanes, et les inflexions de leur lèvres moqueuses conviennent à des dieux qui savent tout et méprisent doucement les vulgarités humaines...

ELLE, *étonnée*. — Le voilà reparti comme hier soir !...

LUI, *reprenant*. — Oh ! la *Joconde* ? Quelle fixité inquiétante et quel sardonisme surhumain dans ces prunelles sombres, dans ces lèvres onduleuses comme l'arc de l'Amour après qu'il a décoché le trait...

ELLE, *illuminée, à part*. — Je sais ce que c'est !... C'est dans le « Louvre », de Théophile Gautier, qu'il a appris ça !... (*Elle le regarde d'un air de pitié.*)

LUI, *à part*. — Très certainement elle m'écoutait hier soir avec plus d'intérêt !...

(Elle marche rapidement vers la sortie, il la suit, la fait monter en voiture et veut monter aussi.)

ELLE, *gracieuse*. — Au revoir! (*Elle referme la portière.*) Et merci de m'avoir permis de profiter de vos lumières...

LUI, *planté sur le trottoir, ahuri, l'air sot.*) A demain, alors?... J'irai vous voir?...

ELLE. — Demain?... (*A part.*) Ah! mais non!...

LUI, *anxieux*. — Oui... Est-ce que vous aurez quelque chose qui...

ELLE, *distracte, cherchant*. — Oui, je crois... j'aurai... la migraine... (*Mouvement de LUI.*) Du moins, je le crains... je... Au revoir!... (*Le coupé file.*)

LUI, *toujours immobile sur le trottoir.*
— Qu'est-ce qu'elle a?..... Mais qu'est-ce qu'elle a?

Chez ELLE.

ELLE et SON MARI. (*Ils se mettent à table.*)

LE MARI. — Eh bien, êtes-vous satisfaite de votre tournée aux expositions?...

ELLE, *inquiète*. — Aux expositions?...

LE MARI. — N'avez-vous pas été aux expositions... Avec de Galbe?...

ELLE. — Si... Mais... comment le savez-vous?...

LE MARI. — Dame!... C'est moi qui lui ai conseillé de vous offrir de vous accompagner...

ELLE, *surprise*. — Ah!...

LE MARI. — Oui..., depuis quelque temps, vous parliez sans cesse « du sens artistique » de Galbe... de sa supériorité... que sais-je? Alors, j'ai pensé que cette promenade avec un... artiste... que vous appréciez vivement, serait pour vous agréable... et instructive...

ELLE. — !!!

CONSEILS MATERNELS

1

MADAME DE MARTINGAL, cinquante ans ; a été une des femmes les plus remarquées de l'Empire. Pose aujourd'hui pour la *dévo*tion éclairée. D'ailleurs, mauvaise comme la gale et poursuivie d'une idée fixe qui est : *rouler son gendre.*

M. DE BONTON, son gendre ; trente-quatre ans. Gentil, bon enfant. A une peur atroce

d'être ce qu'il croit que tous les maris sont. Est partagé entre l'inquiétude que lui cause le passé très accidenté de sa belle-mère, et la confiance que lui inspire sa haute dévotion du présent.

M. DE BONTON. — Vous m'avez écrit de venir vous voir tout de suite?... il ne vous est rien arrivé de fâcheux?...

MADAME DE MARTINGAL. — Non... rien... mais j'ai à vous parler... (*Un temps.*) C'est au sujet de Sibylle...

M. DE BONTON, *inquiet.* — De ma femme? qu'est-ce qu'il y a?...

— Rien pour le moment...

— Comment, pour le moment?... « Pour le moment » est plein de promesses?...

— Je veux dire que vous êtes avec elle très maladroit et que, si vous ne vous y prenez pas autrement...

— Comment faut-il m'y prendre?...

— Il faut, avant tout, la surveiller beaucoup moins...

— Plus du tout, alors?...

— Lui laisser une liberté plus grande...

— Dame!... A moins de lui laisser faire tout ce qu'elle veut, je ne vois pas trop...

— Vous ne comprenez rien aux femmes, vous?...

— Mais...

— Quand je dis vous, je veux dire « vous autres... » ! vous autres hommes!...

— Merci pour l'atténuation... Enfin, qu'ai-je fait?... Car au moins faut-il que je sache...

— D'abord, pourquoi ne voulez-vous pas laisser Sibylle se costumer en Mercure chez les Sulois?...

— Pourquoi?... mais sac à papier! mais parce que ce Mercure est absolument indécemment!...

— Pas le moins du monde... il est très joli et pas du tout indécent...

M. DE BONTON, *saisi*. — Pas indécent?... Un costume composé d'ailes au chapeau, aux épaules, aux poignets, aux talons et d'un caducée!... un point, c'est tout!... Ah bien! comment vous les faut-il donc?...

— Vous exagérez!... Il y a un maillot,... du crêpe de Chine blanc... enfin beaucoup de choses...

— Autant aller toute nue chez les Sulor!...

— Savez-vous l'idée qui vient parfois à une femme bien faite, lorsqu'on l'empêche de montrer sa beauté à une réunion de gens capables de l'apprécier?...

— Ma foi, non!... je ne m'en doute pas!...

— Eh bien, elle rêve de la faire admirer en détail à quelques-uns de ces... amateurs...

M. DE BONTON, *haussant les épaules*. — Allons donc!...

— Ne haussez pas les épaules!.. j'ai connu beaucoup de femmes que cette... privation a aidées à... sauter le pas...

— Elles allaient bien, les femmes de votre temps!... (*A part, réfléchissant.*) Si c'était vrai, pourtant?...

— A quoi pensez-vous?

— Je regrette que Sibylle ne soit pas cagneuse!...

— Alors, vous consentez au Mercure?...

— Jamais de la vie!...

— Vous avez tort!... (*Un temps.*) Le jour où il vous en cuira, vous vous souviendrez de mes conseils...

— Comment? comment, le jour où il m'en cuira?... Sapristi!... je ne suis pas plus bête qu'un autre et...

— Vous n'êtes pas plus intelligent non plus!...

M. DE BONTON, *vexé.* — Mais...

— Je ne dis pas ça pour vous être désagréable, mon cher enfant...

— Au contraire...

— Mais vous manquez de flair, c'est un fait!...

— Parce que?

— Parce que, il ne faut jamais, par exemple, avoir l'air de redouter l'effet que peut produire la beauté d'une femme... C'est affirmer d'une façon certaine la puissance de cette beauté... C'est d'une maladresse inouïe!...

M. DE BONTON, ébranlé, à part. — Elle a une telle expérience de ça!... (*Haut.*) Alors, que faut-il faire... selon vous?...

— Il faut céder sans contestation...
« Mais certainement... il est charmant, ce costume,... tu ne crains pas de montrer tes jambes jusqu'au genou, n'est-ce pas?... elles sont assez jolies pour être vues!... Tu as

plutôt le mollet Grévin que le mollet Grec, mais c'est gentil tout de même,... à condition pourtant de n'être pas entourée de mollets Grecs... parce qu'ils éclipsent les autres... Mais bast !... qu'est-ce que ça te fait?... tu ne vas pas chez les Sulor pour faire de l'effet, mais pour t'amuser?... »
— Voilà ce qu'il faut lui dire... comprenez-vous?...

— Pas du tout !

— Comment, vous ne comprenez pas que la perspective de voir d'autres jambes éclipser les siennes, suffiront pour lui donner des craintes... (*à part*) que je me charge de dissiper...

— Et vous pensez qu'elle renoncera à ce costume ?

— Je ne vous garantis pas qu'elle y renoncera précisément... mais elle l'allongera un peu...

— Du haut aussi ?...

— Ah !... vous critiquez aussi le haut ?...

— Parbleu !... le haut est aussi... sommaire que le bas !... pas de manches...

— Naturellement !...

— Ah ! vous trouvez ça naturel ?... Enfin, va pour l'absence de manches... Mais le reste ?... Un maillot couleur chair, ... une petite jupe collante... en étoffe de rien du tout, ... presque transparente et qui plaque comme une peau mouillée... avec ça, pas de corsage, ... une simple écharpe en travers, ... laissant à découvert un côté de la poitrine... C'est d'un nul...

— Mais non, puisqu'il y a le maillot !...

— Le maillot !... le maillot !... il est rose, le maillot !... à un pas, on peut croire qu'il n'y en a pas !...

— Affaire de préjugés, tout ça ! — Sous Louis XV, on n'en mettait pas du tout, de

maillot, et le décolletage était le même...

— Mais nous ne sommes plus sous Louis XV!...

— Je le regrette!...

— Ah! sacrebleu! pas moi!... (*A part.*)
C'est pour le coup que j'aurais été sûr de mon affaire!...

— Mais, sans remonter à Louis XV,.. j'ai, moi, porté il y a vingt-cinq ans des décolletages très... osés... et jamais, que je sache, on n'a dit...

M. DE BONTON, *à part.* — Non!... on s'est gêné!...

— Vous qui me reprochez sans cesse mon austérité, vous devez bien penser que je ne voudrais pas voir faire à ma fille des choses... répréhensibles?

— Sans doute... sans doute... (*A part.*)
On ne sait pas!... les femmes sont si rosses!...

— Puisque nous parlons de choses sérieuses...

— Ah ! nous parlons de choses sérieuses !..
Je ne savais pas !...

— Laissez-moi vous dire que vous avez eu le plus grand tort de fermer votre porte à M. de Galbe...

— Je ne lui ai pas fermé ma porte, mais celle de ma femme...

— Un de vos anciens amis !...

— Mais il peut venir me voir tous les jours si ça lui fait plaisir !... il peut même venir au jour de Sibylle, ... je ne l'en empêche pas !...

— Enfin, il est consigné le reste du temps ?...

— Absolument...

— Eh bien, c'est grotesque, mon pauvre ami !...

— Pas du tout !... Je lui ai expliqué à lui-même que je me rendais compte qu'il faisait

la cour à ma femme et que, ne m'étant pas marié pour mes amis, je le priais de vouloir bien rester tranquille... J'ai été très gentil... lui aussi!... Il a très bien pris ça,... il a ri...

— Il a ri de vous!... Comme tout le monde!

— Ah! mais! permettez?...

— Mon ami, vous êtes le plus tracassier, mais aussi le plus aveugle des maris!.. Jamais ce pauvre de Galbe n'a fait la cour à Sibylle, jamais, entendez-vous?... tandis que...

M. DE BONTON, *sursautant*. — Tandis que... quoi?...

MADAME DE MARTINGAL *ayant l'air de chercher à se rattraper*. — Rien... rien... Je ne sais plus ce que je voulais dire...

M. DE BONTON, *très ému*. — Ah! mais, pardon!... Je vous prie sérieusement de vouloir bien vous expliquer?...

— Mon Dieu, voici la chose; il n'y a d'ail-

leurs pas là de quoi fouetter un chat : tout le monde, excepté vous, s'aperçoit que le comte de Nonant-le-Pin est très, très occupé de Sibylle...

M. DE BONTON, *stupéfait*. — Comment ! ce vieux?... (*A part.*) C'est égal!... J'aime mieux que ce soit lui qu'un autre... C'est moins dangereux!...

— Vous comprenez à quel point on s'est diverti, en apprenant que vous aviez mis M. de Galbe à peu près à la porte, alors que vous l'ouvriez toute grande à M. de Nonant-le-Pin?...

— Qui se serait jamais imaginé?... Nonant-le-Pin!!! Mais il est croulant, l'animal ! Il a au moins cinquante ans!...

MADAME DE MARTINGAL, *vexée*. — Vous avez tort de croire qu'à cet âge on ne compte plus!...

— Pardon... (*A part.*) La vieille belle mon-

tre toujours le bout de l'oreille!... (*Haut.*)
Ce pauvre de Galbel!... Je suis désolé de lui
avoir dit ce que je lui ai dit, moi!... Il avait
l'air embarrassé,... contraint... J'avais cru
qu'il avouait... tacitement... Je vais lui faire
des excuses...

— A votre place, moi, je n'insisterais
pas?... J'éviterais une explication... difficile
et ridicule...

— Oh! avec un ami intime!...

— Même avec un ami intime!... Sibylle
peut lui dire de revenir comme par le passé...

— Oui,... ça vaudra peut-être mieux?...
Et cette brute de Nonant-le-Pin, qui est tou-
jours fourré à la maison!... Ce que je vais
le congédier,... et sans regret, celui-là!...

— Confiez donc aussi l'exécution à Sibylle...
ou à moi?... Les femmes ont, pour ces sortes
de choses, une finesse de main que vous
n'avez pas...

— Oui... (*Perplexe.*) Pourtant, quand je pense à tout ce qui s'est passé pendant ces derniers temps, je trouve la conduite de Galbe singulière... Il était toujours derrière Sibylle, au théâtre, au bal, au patinage, au Bois,... et il roulait des yeux furibonds à tous ceux qui s'approchaient d'elle!... tenez,... notamment à Nonant-le-Pin?...

— Naturellement!... M. de Galbe, qui est vraiment votre ami, était contrarié de voir afficher ainsi votre femme... Il s'interposait de son mieux... le plus souvent qu'il pouvait... Moi, j'aurais voulu vous parler plutôt de l'attitude de M. de Nonant-le-Pin; c'est Sibylle qui n'a pas voulu...

M. DE BONTON, *inquiet.* — Pourquoi ça?...

MADAME DE MARTINGAL, *bonne femme.*

— Eh! mon Dieu!... parce qu'une très jeune femme est toujours flattée, — si vertueuse qu'elle soit, — d'être l'objet d'un sentiment...

sérieux. J'ai, dans ma vie, inspiré quelques passions, et...

M. DE BONTON, *à part*. — Et fait quelques heureux!... Si elle croit me rassurer en se prenant pour exemple!...

— ... Et j'étais satisfaite de les inspirer... L'adoration de M. de Nonant-le-Pin a produit sur Sibylle...

— Mais il est complètement gaga, Nonant-le-Pin!...

— Tant que vous vous voudrez, mais il est correct, élégant, comme il faut... il a une grande fortune, un hôtel merveilleux et des chevaux superbes... En un mot, il a le prestige...

M. DE BONTON, *se levant*. — Eh bien, il le promènera ailleurs qu'autour de ma femme, son prestige!... Je vous remercie de...

— D'avoir fait mon devoir?... il n'y a pas de quoi, mon cher enfant... Moi, je me reproche

de ne l'avoir pas fait plus tôt!... A propos... est-il vrai que vous ayez défendu à Sibylle de visiter ses pauvres deux fois par semaine?...

— Je ne lui ai pas défendu de les visiter... Je lui ai demandé,... demandé humblement, de ne pas leur consacrer une journée entière... Elle part à 1 heure et rentre à 6 heures 1/2... et à pied!... Je voudrais au moins qu'elle prît le coupé... Elle rentre éreintée... avec une tête de l'autre monde... je suis sûr que la marche ne lui vaut rien!...

— Elle prendra un fiacre...

— Alors, pourquoi pas le coupé?... Ce serait plus convenable... (*A part.*) — Et je serais plus tranquille!... je saurais où elle va!

— Le coupé?... Oh! non... ça humilierait les pauvres!...

M. DE BONTON.

— Voilà tout ce que j'avais à vous dire, mon cher enfant...

M. DE BONTON, *à part.* — C'est déjà pas mal!...

MADAME DE MARTHINGAL, *maternelle.*
— Suivez mes conseils, vous vous en trouverez bien?... J'ai de l'expérience...

M. DE BONTON, *à part.* — Oh! quant à ça!...

— Ne tourmentez pas votre femme... Ne l'épiez pas... Ne la surveillez pas... Ayez confiance en elle... Croyez à elle...

M. DE BONTON, *à part.* — Oui,... mais je crois aussi à l'hérédité... et dame!... (*Il regarde sa belle-mère.*) Ça ne me donne pas confiance ...

MADAME DE MARTHINGAL, *à part.* — Il va autoriser le costume... qui est parfaitement convenable, rappeler de Galbe qui est charmant, et expulser ce vieux mannequin de Nonant-le-Pin que ça m'agace de rencontrer!... C'est vrai!... il n'a aucun tact!... il fait toujours allusion à... des choses qu'un

galant homme doit oublier dès qu'elles ne sont plus!... Quant aux deux jours de sortie à pied... Hum!... C'est peut-être beaucoup!... Bah! il faut toujours qu'une femme ait des heures de liberté! fût-ce même pour ne pas en abuser!... (*A monsieur de Bonton qui sort.*) — Envoyez-moi Sibylle... (*A part.*) Si elle n'était pas prévenue, elle serait capable de tout gâter!... Heureusement elle n'est pas bavarde!... Mais elle a un fond de candeur qui me stupéfie!... De qui diable peut-elle bien tenir ça?...

II

M. DE BONTON.

MADAME DE BONTON, vingt-cinq ans; très jolie, l'air un peu bête.

M. DE BONTON. — Me voilà!... je viens de

chez ta mère !... (*Regardant autour de lui.*)

M. de Nonant-le-Pin n'est pas ici?...

MADAME, *riant*. — Heureusement!... il est venu hier!... ça suffit!

MONSIEUR, *furieux, à part*. — Dieu!... que les femmes sont fausses!... (*Haut.*) Ah! elle m'en a appris de belles, ta mère!...

MADAME, *vaguement inquiète*. — Quoi donc?... (*A part.*) Je n'ai rien fait de mal; mais, chaque fois que maman se mêle de quelque chose,... j'ai peur tout de même!...

MONSIEUR. — D'abord, pour commencer, une autre fois, quand quelqu'un te fait la cour, tu me feras, toi, l'amitié de m'en avvertir directement?... tu m'entends?...

MADAME. — Mais personne ne me fait la cour... depuis que...

MONSIEUR, *brusquement*. — Que quoi?...

MADAME, *un peu rouge*. — Que M. de Galbe ne vient plus...

MONSIEUR. — A d'autres !... tu m'as laissé congédier ce pauvre de Galbe pour mieux cacher ton jeu...

MADAME, *ahurie*. — Mais j'ai cherché, au contraire, à vous empêcher de...

MONSIEUR. — Pour la frime !... Tu as adroitement fait tourner mes soupçons sur de Galbe pour les détourner de Nonant-le-Pin !...

MADAME, *complètement abrutie*. — De Nonant-le-Pin ?...

MONSIEUR. — Je te prie de ne pas l'appeler Nonant-le-Pin tout court ?.. (*Arpentant le salon.*) D'ailleurs, tu n'auras plus à l'appeler du tout !.. Je vais le prier de ne pas remettre les pieds ici !...

MADAME, *à part*. — Ah ! tant mieux !... il est si ennuyeux !... (*Regardant son mari.*) Mais qu'est-ce qui lui prend ?...

MONSIEUR. — Et tu vas me faire le plaisir

d'écrire un petit mot bien gentil à de Galbe, pour le prier d'oublier ma stupidité et de revenir ici comme par le passé...

MADAME, *rouge comme un coq.* — Comment?... vous voulez que moi... je...

MONSIEUR. — Oui,... ta es beaucoup plus en situation de le faire que moi !... tu ne veux pas ?

MADAME. — Si... Si... (*A part.*) C'est bien lui qui le veut... voilà une drôle d'idée ! Qu'est-ce que maman a bien pu manigancer, Seigneur !...

MONSIEUR. — Tu écriras tout à l'heure... (*D'un air indifférent.*) J'ai réfléchi au sujet de ton costume de Mercure...

MADAME. — Ah !

MONSIEUR. — Oui... Je cède !... à tout prendre, il est très gentil, ce costume... Tu n'as pas peur de montrer tes jambes jusqu'au genou, n'est-ce pas ?... elles sont d'ailleurs

très bonnes à montrer, ... tu as plutôt le mollet Grévin que le mollet Grec, mais qu'est-ce que ça fait ?... Rien du tout !... A condition cependant de ne pas être entourée de mollets Grecs... Ceux-là éclipsent les autres !... Bast ! tu ne vas pas chez les Sulois pour te faire admirer, et alors...

MADAME. — Évidemment !... (*A part.*) Je n'y vais pas *seulement* pour ça, mais enfin... Je les croyais irréprochables, mes jambes ?... Avant de rien décider, je demanderai à maman, ... elle s'y connaît !...

MONSIEUR. — Es-tu contente ?...

MADAME. — Enchantée ! (*A part.*) Je serais bien difficile si je ne l'étais pas !... J'ai mon costume, ... M. de Nonant-le-Pin s'en va... et M. de Galbe revient !... (*Un temps.*) Je crois que c'est encore ça qui me fait le plus de plaisir...

MONSIEUR. — Tu vois que je ne suis pas

féroce?... Aie confiance, vois-tu... la confiance, il n'y a que ça!... et, si tu m'avais dit que c'est pour ne pas humilier les pauvres que tu vas toujours les voir à pied... ou en fiacre,... je n'aurais pas insisté pour te faire prendre le coupé...

MADAME, *embarrassée*. — Mais... je...

MONSIEUR, *l'embrassant*. — Ne rougis pas, va!... il n'y a pas de quoi!... ta mère m'a tout dit...

MADAME. — Ah!... (*A part.*) Elle est joliment forte, maman!... (*Regardant monsieur.*) Pauvre papa!...

LAWN-TENNIS

Sur la plage. Se dirigeant vers le lawn-tennis.

Premier groupe.

M. DE CHARMEUSE. — Complet de serge blanche, bonnet de matelot. Chaussures de cuir jaune.

MADAME DE VIEYLGARDE: — Costume très court en madras à carreaux rouges et

jaunes. Grand chapeau couvert de coquelicots; bottines de peau de daim.

Deuxième groupe :

M. DE NAMUR. — Pantalon à petits carreaux; veston bleu marin boutonné jusqu'au cou; chapeau de paille à ruban bleu marin.

MADAME DE CHARMEUSE. — Costume breton en laine blanche. Large culotte qui forme jupe. Chaussures et jambières de grosse toile grise brodée de laines de toutes couleurs et fermées par des boutons bretons d'argent à fleurs de lys. Grande veste flottante également brodée et ornée de boutons placés les uns sur les autres. Chapeau « La Rochejaquelein » en feutre blanc, posé sur un foulard rouge noué à la bordelaise sur les cheveux ondulés.

M. DE NAMUR, à madame de Charmeuse. — Voulez-vous mon bras?...

MADAME DE CHARMEUSE. — Ah ! non !

M. DE NAMUR. — Très gracieuse, merci !

MADAME DE CHARMEUSE. — Mais, par cette chaleur atroce, on ne peut assez... s'isoler...

M. DE NAMUR, *d'un air profond*. — Ça dépend des goûts!...

MADAME DE CHARMEUSE. — Je comprends sans peine qu'il vous soit plus agréable de me donner le bras qu'à moi de le prendre, mais je n'ai aucune raison de vous faire ce petit plaisir...

M. DE NAMUR. — Hélas !

MADAME DE CHARMEUSE. — N'ayez donc pas toujours cet air lugubre; ce n'est pas amusant, je vous assure...

M. DE NAMUR. — C'est que je suis si malheureux!...

MADAME DE VIEYLGARDE, *à M. de Charmeuse qui examine sa femme et M. de Namur.*

— Qu'avez-vous donc, vous êtes distrait?...

M. DE CHARMEUSE. — Moi?... du tout!...

(*A part.*) Voilà encore cet animal de Namur qui cherche à flirter?... Comment le couler, celui-là?... J'ai organisé exprès, malgré la chaleur, cette partie de tennis, afin que ma femme puisse voir à quel point il est gauche et maladroit... Ça réussira-t-il, mon Dieu?... J'ai une peur!... C'est que je la crois au moment psychologique, ma femme!...

M. DE NAMUR, à *madame de Charmeuse*.

— Vous êtes en admiration devant votre mari!...

MADAME DE CHARMEUSE, *se récriant*. — Moi?... Jamais de la vie, par exemple!...

M. DE NAMUR. — Enfin, vous l'aimez?...

MADAME DE CHARMEUSE, *sans enthousiasme*. — Mais oui... je l'aime bien... il est gentil, il m'amuse...

M. DE NAMUR. — Il vous amuse!... (*Avec*

espoir.) Alors, ce n'est pas de l'amour?...
Écoutez-moi un instant ; je suis jeune...

MADAME DE CHARMEUSE. — C'est bien possible, mais vous n'en avez pas l'air !...

M. DE NAMUR. — J'ai quatre-vingt-dix-sept mille livres de rente en terre... dans la Beauce... deux maisons situées à Paris, boulevard Poissonnière, rapportant environ cent mille francs...

MADAME DE CHARMEUSE. — C'est très gentil, et je vous félicite de...

M. DE NAMUR. — Je n'ai jamais aimé...

MADAME DE CHARMEUSE. — Oh ! vous ne devriez pas vous vanter de ça !...

M. DE NAMUR. — Quand je dis jamais aimé, j'entends que jamais je n'ai ressenti un affection véritable, accompagnée de désirs aussi ardents... J'ai quelquefois éprouvé l'affection sans les désirs, ou les désirs sans l'affection, mais...

MADAME DE CHARMEUSE. — C'est bien, c'est bien, je...

M. DE NAMUR. — Ma famille est honorable sans être très ancienne; mon père...

MADAME DE CHARMEUSE. — Est-ce que vous allez me raconter longtemps votre histoire, et par une chaleur pareille, encore?

M. DE NAMUR. — Il faut cependant bien que vous sachiez à quoi vous en tenir...

MADAME DE CHARMEUSE. — Je ne comprends jamais très nettement ce que vous dites; mais, cette fois, je ne comprends pas un mot...

M. DE NAMUR. — Enfin, je voudrais que vous connussiez exactement ma situation avant de vous refuser formellement à... à...

MADAME DE CHARMEUSE, *brusquement*.
— A quoi?

M. DE NAMUR. — Mais... à... à m'écouter...

MADAME DE CHARMEUSE, *stupéfaite*. — Comment?... depuis un quart d'heure je ne fais que ça !...

M. DE NAMUR. — Enfin... je vous demande de me laisser vous aimer... là !...

MADAME DE CHARMEUSE, *riant*. — Ah bien ! par exemple ! Si je m'attendais à cette surprise !...

M. DE NAMUR. — Cependant, je suis un honnête homme, et j'ai des remords à l'idée de tromper Charmeuse, qui est mon ami...

MADAME DE CHARMEUSE. — Oh ! ne récitez donc pas ces phrases-là !...

M. DE NAMUR. — Je vous assure que...

MADAME DE CHARMEUSE, *narquoise*. — Alors, par affection pour mon mari, vous triompherez de cet amour ardent, etc., etc. Ah ! répétez-moi ça, je vous en prie ?...

M. DE NAMUR. — Mais pourtant...

MADAME DE CHARMEUSE. — Ne dites donc pas de bêtises!

M. DE NAMUR. — Des bêtises! Vous appelez ça des bêtises! Mais je vous adore, je donnerais ma vie pour sauver la vôtre...

MADAME DE CHARMEUSE, *tranquillement*. — On a si rarement l'occasion de donner sa vie pour sauver celle du voisin!... j'aimerais mieux autre chose...

M. DE NAMUR. — Mais quoi? Je suis à vos ordres, à vos pieds, disposez de moi, ordonnez...

MADAME DE CHARMEUSE. — Mais je n'ai rien du tout à vous ordonner!.. (*Elle presse le pas pour se rapprocher de madame de Vieylgarde et de M. de Charmeuse.*)

M. DE NAMUR, *la suivant*. — Puis-je espérer une... réponse?

MADAME DE CHARMEUSE. — Une réponse? (*Se souvenant.*) Ah! oui! c'est

vrai !... (*Riant*) Tout à l'heure... je vous dirai ça après la partie... Je vais réfléchir...

M. DE NAMUR. — En jouant ?

MADAME DE CHARMEUSE. — Pourquoi pas ? dans tous les cas je vous engage à jouer de votre mieux, à n'être pas trop maladroit ?.. Notez-bien que je ne dis pas « à être adroit », il ne faut pas demander l'impossible, n'est-il pas vrai ?...

M. DE NAMUR. — Vous êtes sévère...

MADAME DE CHARMEUSE. — Non ; seulement je vois les choses et les gens tels qu'ils sont !...

On rejoint madame de Vieylgarde et M. de Charmeuse. Le lawn-tennis est préparé. Très grand filet. Les lignes tracées en blanc. Grandes corbeilles de fer doré montées sur pieds élevés dans lesquelles sont les balles.

MADAME DE VIEYLGARDE. — Restons-nous ainsi, ou tirons-nous les places ?

MADAME DE CHARMEUSE, *vivement*. —
Tirons !... Ça vaut beaucoup mieux ! Nous ti-
rons toujours, pourquoi ne ferait-on pas de
même aujourd'hui?...

M. DE NAMUR. — Il me semble que nous
sommes très bien ainsi...

MADAME DE VIEYLGARDE, *avec empres-
sément*. — Mais oui...

M. DE NAMUR. — Ah ça, personne ne veut
donc être avec moi ? Madame de Vieylgarde
se trouve bien, madame de Charmeuse envie
sa place, je suis donc bien ennuyeux ?

M. DE CHARMEUSE. — Nullement ; mais ces
dames se méfient, non sans raison, je crois,
de ta manière de jouer...

M. DE NAMUR. — Pourquoi donc ? Je joue
comme tout le monde...

M. DE CHARMEUSE. — Je m'en doutais !
Eh bien, nous, nous jouons mieux que tout
le monde.... (*Tendant son béret.*) Voulez-vous

mettre vos gants dans l'urne, Mesdames ?
Namur va tirer sa partenaire... (*M. de Namur tire un grand gant de daim, long de 60 centimètres.*)

MADAME DE CHARMEUSE. — Allons, bon !
c'est le mien !... voilà une partie perdue !

M. DE NAMUR, *radioux*. — Il paraît, Madame, que nous sommes vraiment destinés à être réunis...

M. de Charmeuse et madame de Vieylgarde passent dans leur camp ; en s'éloignant, M. de Charmeuse enveloppe madame de Charmeuse d'un long regard de regret. M. de Namur surprend ce regard et s'approche de madame de Charmeuse qui semble agacée.

M. DE NAMUR. — Avez-vous remarqué la façon dont Charmeuse vous a regardée ?

MADAME DE CHARMEUSE. — Non...

M. DE NAMUR. — Il vous a regardée tel-

lement longuement... avec une telle insistance...

MADAME DE CHARMEUSE, *négligement*. — Dame! c'est son droit... et ça ne gêne personne!...

M. DE NAMUR, *amèrement*. — Ah! vous croyez? Si vous saviez combien je vous aime, à quel point je...

MADAME DE CHARMEUSE. — Je vous en prie, ne me répétez pas ça, je vous prendrais en grippe!...

M. DE NAMUR. — Parce que?

MADAME DE CHARMEUSE. — Parce que tous les gens qui ont dit m'aimer m'ont toujours profondément ennuyée!... Est-ce parce que quand on aime on devient ennuyeux, ou parce qu'il n'y a que les ennuyeux qui aiment?... je n'en sais rien, mais...

M. DE NAMUR. — Oh! vous blasphémez!...

M. DE CHARMEUSE, *criant*. — Quand vous y serez?...

M. DE NAMUR, *sautant vivement dans son carré*. — Voilà ! voilà ! (*Il lance violemment une balle qui va tomber à dix mètres plus loin que la ligne de clôture du camp opposé.*)

MADAME DE CHARMEUSE. — Mais ce n'était pas à vous à servir !...

M. DE NAMUR. — Il a crié : « Quand vous y serez ? » Alors, moi, j'ai envoyé tout de suite une balle, afin de ne pas les impatienter...

MADAME DE CHARMEUSE. — Ce n'est pas ainsi qu'on joue ! (*A M. de Charmeuse.*) Êtes-vous prêt?...

M. DE CHARMEUSE. — Oui!...

Elle sert et la partie s'engage entre eux ; la balle est relevée une dizaine de fois sans sortir du carré des joueurs, enfin ma-

dame de Charmeuse la renvoie à madame de Vieylgarde qui, à son tour, la lance à M. de Namur; celui-ci la laisse passer, sans faire le plus léger mouvement pour l'attraper.

MADAME DE VIEYLGARDE. — Est-ce que vous le faites exprès? Elle était pourtant bonne!...

M. DE NAMUR *qui semble sortir d'un rêve.*
— Ah! je l'ai manquée!... Pardon mille fois...

M. DE CHARMEUSE, *riant.* — Il n'y a pas de quoi demander pardon... Nous ne nous en plaignons pas, nous!..

M. DE NAMUR. — J'étais distrait... absolument distrait... je regardais... (*Bas, à madame de Charmeuse.*) C'est vous que je regardais...

MADAME DE CHARMEUSE. — Ce n'est pas ma faute!...

M. DE CHARMEUSE, *à madame de Charmeuse.* — Êtes-vous prête?

MADAME DE CHARMEUSE. — Oui!.. (*La partie recommence.*)

M. DE NAMUR, *sortant de son carré et se rapprochant de madame de Charmeuse.* — Si... c'est votre faute... Comment voulez-vous qu'on ne soit pas sous le charme lorsque vous êtes là, gracieuse, cambrée, bondissant comme une jeune panthère?... Car il n'y a pas à dire, on ne peut mieux vous comparer qu'à une jeune panthère... (*Il se rapproche de madame de Charmeuse au point de la toucher.*) Vous en avez la souplesse morbide... les jarrets d'acier... cela plie, cela se... (*Il gesticule et indique le mouvement en déployant son bras: madame de Charmeuse, qui saute de côté pour relever la balle, le heurte violemment.*)

MADAME DE CHARMEUSE, *sans interrompre le jeu.* — Je vous ai fait mal?

M. DE NAMUR, *se frottant l'épaule.* —
Oh ! très peu !...

MADAME DE CHARMEUSE, *jouant toujours et scandant ses phrases à chaque mouvement du jeu.* — Il m'est impossible de vous dire que j'en suis fâchée... je mentirais !.. Comment !.. non seulement vous ne pouvez pas jouer convenablement..., mais encore vous trouvez moyen... de gêner ceux qui jouent...

M. DE NAMUR. — Ça ne m'arrivera plus ; je vous jure que je vais si bien m'appliquer que...

MADAME DE CHARMEUSE. — Ne vous appliquez pas trop... allez !... croyez-moi... Ce serait peine perdue...

M. DE NAMUR. — Ce qui veut dire que je ne suis absolument bon à rien ?

MADAME DE CHARMEUSE, *jouant toujours.* — A rien ?... Je ne sais pas !... Mais

vous n'êtes pas très doué pour ce genre de choses... regardez Jean?... il joue bien, lui!... A la bonne heure!... il joue facilement... tranquillement... sans s'agiter... sans se presser...

M. DE NAMUR, *lui emboitant le pas.*
— Mais vous allez vous fatiguer... vous épuiser!... Je serais si malheureux de vous voir souffrante,... et pourtant je voudrais pouvoir vous arracher à un danger...

MADAME DE CHARMEUSE. — Vous êtes médecin?

M. DE NAMUR. — Mais non; pourquoi me demandez-vous ça?

MADAME DE CHARMEUSE, *jouant toujours.* — Dame!... vous parlez de me sauver... de m'arracher à...

M. DE NAMUR. — Je dis que je voudrais trouver l'occasion de vous prouver l'immen-

sité de mon amour, en donnant mon sang pour vous, en...

MADAME DE CHARMEUSE, *jouant toujours*. — Ah ! ne parlons donc pas de ces choses-là !... Vous manquez de simplicité... Soyez donc plus pratique... plus « vie privée » !... Où diable voyez-vous qu'on trouve à placer des dévouements comme ceux-là ?... (*Elle le regarde interrogativement*). Oh ! la bonne balle !

M. DE CHARMEUSE. — Ah ! pour une bonne balle, c'est une bonne balle !... Je dirai même que j'en ai rarement vu d'aussi bonne !..

M. DE NAMUR, *à madame de Charmeuse*. — Moquez-vous de moi tant qu'il vous plaira... c'est votre droit !... tout vous est permis... mais, quant à Charmeuse, c'est différent, et je vais...

MADAME DE CHARMEUSE, *bondissant de*

tous côtés pour relever la balle à laquelle M. de Namur ne daigne pas accorder la plus légère attention. — Il s'est moqué de vous?... Quand donc ça?...

M. DE NAMUR. — Mais... à l'instant!..

MADAME DE CHARMEUSE. — C'est singulier... je n'ai pas entendu...

M. DE NAMUR. — Je l'ai bien entendu, moi!...

MADAME DE CHARMEUSE. — C'est l'important...

M. DE NAMUR. — Vous avez dit : « Oh ! la bonne balle ! » Je vous répète que, venant de vous, rien ne peut me choquer ; mais Charmeuse a répondu : « Pour une bonne balle, c'est une bonne balle », et je...

MADAME DE CHARMEUSE, *interrompant*. — Eh bien, nous parlions de la balle du jeu!...

M. DE NAMUR, *étonné*. — Ah ! tiens !...

c'est vrai!... Ah bien! je n'y pensais plus du tout, au jeu! Si vous croyez que je pense à ça?... (*La balle lui arrive en plein nez; il recule avec effroi, la balle roule hors des carrés.*)

MADAME DE CHARMEUSE. — Mais ce n'est pas possible, vous le faites exprès!... Voyons, regardez Jean?...

M. DE NAMUR. — J'en serais bien fâché, sa vue m'agace!..

MADAME DE CHARMEUSE. — C'était cependant un coup bien simple, bien facile, celui que vous venez de manquer!... Du reste, c'est votre lot de manquer ce que tout le monde réussit; ah! s'il s'agissait d'une chose bizarre, immense... d'une de ces choses qui ne se présentent jamais... vous seriez probablement très habile...

M. DE CHARMEUSE. — A toi à servir, Namur?...

M. DE NAMUR. — A l'instant. (*Il se prépare à envoyer la balle.*)

MADAME DE CHARMEUSE. — Demandez avant si l'on est prêt?...

M. DE NAMUR, à *M. de Charmeuse*. — Es-tu prêt?

MADAME DE CHARMEUSE, *énervée*. — Pas à lui, donc! Comment? vous n'avez pas encore compris que le service se fait en biais?...

M. DE NAMUR, à *madame de Vieylgarde*. — Êtes-vous prête?...

MADAME DE VIEYLGARDE. — Oui!...

M. de Namur balance un instant la balle entre deux doigts, puis la présente à la raquette et d'un formidable coup l'envoie à perte de vue. Elle reste cinq minutes en l'air; tout le monde regarde si elle redescend.

M. DE CHARMEUSE. — La balle de service doit toucher terre avant d'être envoyée.....

M. DE NAMUR, *complètement ahuri*. — Parfaitement!... (*Il fait toucher terre à la balle et l'envoie en plein dans le filet.*)

MADAME DE CHARMEUSE, *de plus en plus énervée*. — Vous savez que, pour jouer la carotte, il faut être plus malin que vous n'êtes?

M. DE NAMUR — Je ne dis pas le contraire...

MADAME DE CHARMEUSE. — Alors, pourquoi le faites-vous?

M. DE NAMUR, *stupéfait*. — Moi, je joue la carotte?... Mais c'est impossible, je ne sais pas ce que c'est!...

M. DE CHARMEUSE. — C'est d'envoyer de mauvaises balles à l'adversaire, des balles rases, ou des balles courtes!... (*A madame de Charmeuse*). Êtes-vous prête?

MADAME DE CHARMEUSE. — Oui. (*La partie recommence entre eux.*)

M. DE NAMUR, *piteusement*, à madame de

Charmeuse qui joue attentivement. — Alors vous m'en voulez de mal jouer?

MADAME DE CHARMEUSE. — Je ne vous en veux pas de mal jouer, mais de jouer quand rien ne vous y forçait...

M. DE NAMUR. — Je croyais que vous n'aviez pas de quatrième...

MADAME DE CHARMEUSE, *jouant.* — Mais si... nous jouons toujours avec un petit Anglais très gentil...

M. DE NAMUR. — Très gentil?... l'Anglais?... Ah! par exemple, il ne dit pas un mot de français!...

MADAME DE CHARMEUSE, *jouant.* — Eh bien, qu'est-ce que ça me fait?... Est-ce que j'ai besoin de lui parler... moi?

M. DE NAMUR, *surpris.* — Ah! c'est différent!...

MADAME DE CHARMEUSE, *jouant.* — Vous croyez toujours qu'il est nécessaire

de parler, vous autres?... Mais la conversation... c'est une chose absolument inutile sur laquelle se rabattent ceux qui sont privés de tout le reste...

M. DE NAMUR. — Permettez...

MADAME DE CHARMEUSE, *sans l'écouter, jouant.* — Croyez-vous que si... tout à l'heure... au lieu de protester que vous alliez vous appliquer... faire attention, etc., etc., vous aviez tout simplement bien joué sans rien dire, ça n'eût pas mieux valu ?

M. DE NAMUR, *courageusement.* — Eh bien, c'est possible!... Pour le lawn-tennis, je ne dis pas, mais pour... le reste?...

MADAME DE CHARMEUSE, *volligeant au-devant de la balle.* — Pour le reste... ce doit être la même chose...

M. DE NAMUR. — Ah ! pardon !! je vous adore, je vous le répète depuis six mois sur tous les tons...

MADAME DE CHARMEUSE, *jouant*. —
Euh ! euh !... sur tous les tons ?... Êtes-vous
sûr ?... Moi, ça me fait l'effet d'être toujours
sur le même...

M. DE NAMUR, *résigné*. — Enfin, je vous
le répète depuis six mois, n'est-ce pas ?

MADAME DE CHARMEUSE. — Au moins !

M. DE NAMUR. — Eh bien, à partir d'au-
jourd'hui je m'engage à ne plus vous parler
une seule fois de mon amour...

MADAME DE CHARMEUSE, *respirant lar-
gement*. — Ouf ! quel soulagement !

M. DE NAMUR, *continuant*. — A condi-
tion que...

MADAME DE CHARMEUSE. — Comment !
il y a des conditions... à présent ?

M. DE NAMUR. — Il y en a une : je ne vous
parlerai plus jamais de mon amour, à con-
dition d'être autorisé à vous prouver son
existence...

MADAME DE CHARMEUSE, *négligemment*.
— Mon Dieu... si c'était une chose possible à accepter... croyez bien que je vous dirais oui tout de suite...

M. DE NAMUR, *enchanté*. — Est-il possible?

MADAME DE CHARMEUSE, *jouant*. —
Oui! vous m'inspirez... une confiance très grande... ou le contraire... Ça dépend comment vous l'entendez...

M. DE NAMUR, *vexé*. — Ah!

MADAME DE CHARMEUSE, *jouant*. —
Allons, ne vous fâchez pas... ce serait ridicule!.. Je suis de mauvaise humeur... c'est votre faute!... Il ne fallait pas m'agacer autant... et puis,.. pourquoi avez-vous la rage de parler tout le temps?... Regardez mon mari, il ne parle pas, lui!... il joue sérieusement...

M. DE NAMUR. — Parbleu! il est avec

madame de Vieylgarde !... Si vous croyez que ça l'inspire !... Je ne vois pas pourquoi vous me citez toujours Charmeuse, je ne lui trouve rien d'extraordinaire...

MADAME DE CHARMEUSE, *jouant toujours*. — Mais non... il n'a rien d'extraordinaire !... et c'est pour ça même qu'il me plaît !... Il est simple, élégant, fort, adroit, mais il ne fait pas parade de grands sentiments... de dévouement incompris !... Il est tout bêtement de son temps !.. Vous, vous seriez peut-être superbe sous une armure... vainqueur d'un tournoi en l'honneur de la dame de vos pensées... Mais dans la vie pratique, vous devez être horriblement gênant...

M. DE NAMUR. — Mais pourtant...

MADAME DE CHARMEUSE, *toujours faisant des bonds insensés et ne manquant pas la balle*. — Or, moi, je suis une femme très

pratique... pas du tout chevaleresque... J'ai le mauvais goût de trouver tout ça démodé... J'ai beau entendre autour de moi pleurer les siècles passés... je préfère le mien... et je suis convaincue que celui qui viendra sera préférable encore...

M. DE NAMUR. — Enfin, parce que je joue mal au lawn-tennis, ce c'est pas une raison suffisante pour...

MADAME DE CHARMEUSE, *jouant toujours.* — Mais c'est ainsi pour tout!.. Ce n'est pas d'hier que je vous connais!... Tenez... vous valsez horriblement mal... et au lieu d'aller doucement... tranquillement... de tâcher au moins d'adoucir les chocs que vous ne savez pas éviter... vous foncez sur tout le monde... poussant, bousculant... avec une maladresse inouïe... Vous tirez mal... et vous avez le plomb léger... L'an dernier il ne s'en est guère fallu...

M. DE NAMUR. — De grâce, ne rappelez pas ce terrible souvenir?... Quand je pense que j'ai failli vous envoyer du plomb, j'en frémis...

MADAME DE CHARMEUSE, *jouant toujours*. — Ne frémissez pas... et ne recommencez plus!... Et à cheval!... c'est pire encore!... Ah! tenez!... mieux vaut ne pas parler de votre manière de monter à cheval!... Je sens que je vous dirais des choses désagréables...

M. DE NAMUR, *tristement*. — Eh mais, vous ne faites pas autre chose...

MADAME DE CHARMEUSE, *jouant toujours*. — Et ce n'est pas fini!... Au patinage, vous culbutez les patineurs les plus solides... vous leur traînez les perches de velours dans les jambes... sous prétexte de vous en servir comme d'un balancier... Ici, vous n'êtes même pas capable de nager jusqu'au

radeau... et, quand vous essayez, vous vous agitez... vous soufflez... vous crachez... vous respirez bruyamment... c'est affreux à voir!...

M. DE NAMUR. — Enfin tout ça ne prouve pas que je ne puisse aimer aussi bien qu'un autre...

MADAME DE CHARMEUSE, *jouant toujours.* — Ah! je suis bien convaincue qu'il en est de ça comme du reste!... (*La balle tombe juste aux pieds de M. de Namur qui fait de vains efforts pour la relever.*)

M. DE CHARMEUSE. — Gagné!!!

DE NAMUR. — C'est nous qui avons gagné?

MADAME DE CHARMEUSE. Non, c'est vous qui avez perdu!

M. DE CHARMEUSE, *à part.* — Heureusement!...

L'HOSPITALITÉ ÉCOSSAISE

(*Vie Parisienne*, mai 1884)

I. — AVANT

LE DUC D'ADAGIO

A LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE D'ADAGIO

Villa des Ebéniers, Nice.

Ma vénérée mère,

J'ai suivi votre sage conseil et je suis parvenu j'espère, à changer au moins momentanément le cours des idées beaucoup trop

mondaines de Pia. Je lui ai suggéré la pensée d'organiser une exposition de tableaux anciens pour l'œuvre de l'*Hospitalité écossaise*. Donc, elle est pour l'instant uniquement occupée à écrire aux commissaires de cette petite fête et, de ce côté, je suis bien tranquille; Beylair, qui est le plus séduisant de tous, n'a rien de ce qu'il faut pour tourner la tête à Pia. A vous dire vrai, je redoutais un peu d'Estourdy qui lui fait la cour; mais il ne la suivra certainement pas aux assemblées du comité, ni à la galerie Georges Grand, et, pendant ce temps, il s'enflammera pour une autre. Je le connais!...

Merci encore de vos excellents conseils, ma très vénérée mère. Permettez à votre fils respectueux de vous embrasser très tendrement.

HENRY.

LA COMTESSE D'ADAGIO

A M. DE BEYLAIR

Ne vous agitez pas, mon cher Beylair!... Une exposition, voyez-vous, c'est bien plus pratique qu'une fête; d'abord, ça ne coûte rien; ensuite on n'a pas la même responsabilité.

On nous a déjà promis beaucoup de tableaux, il s'agit d'en trouver d'autres encore et d'appeler à notre aide toutes les mémoires amies pour nous aider à en découvrir.

Il est bien entendu que nous partons seulement de la Révolution, afin de ne pas retomber dans le xviii^e siècle; puis c'est aussi une époque plus amusante que les autres. Nous nous arrêterons à la Restauration, parce que plus tard c'est trop affreux.

Donc, je compte sur vous et vous serre la main.

PIA.

Votre tante de Laubardemont a, il me semble, plusieurs beaux portraits de l'époque?...

M. DE BEYLAIR

A LA DUCHESSE D'ADAGIO

Chère Madame,

Je suis à vos ordres comme toujours, mais une exposition n'est pas aussi facile à organiser que vous semblez le croire?... Vous verrez ça!

Ma tante de Laubardemont tient à votre disposition le portrait de *Madame de Montesson* par Boilly; robe de satin blanc à

crevés et turban à la mameluk : c'est d'un pur!... elle a aussi *Madame de Bawr*, par mademoiselle Mayer et le *Général Miranda*, par Gros ; elle sera très heureuse de les prêter à l'*Hospitalité écossaise*, mais elle veut qu'ils soient *garantis*. Cette bonne tante, vous le savez, n'attache pas ses chiens avec des saucisses, et elle tient à ses tableaux qu'elle considère comme des valeurs.

Permettez-moi, chère Madame, de déposer à vos pieds mes plus respectueux hommages.

BEYLAIR.

P.-S. — Le duc de Grenelle a un portrait de *Mademoiselle Raucourt* qui est une merveille, tâchez donc de l'avoir ? Faites-le lui demander par quelqu'un qui ait de l'influence sur lui, parce que, moi, il m'a envoyé promener ! je suppose que c'est un souvenir, et il y

aura du tirage pour obtenir qu'il s'en sépare momentanément.

C'est définitivement d'Alvéol, Cabour, Ponder et moi, qui nous occupons de l'organisation.

M. DE CABOUR A M. DE FRONTIGNAN

Est-ce toi, mon cher, qui possède un portrait de *Grimod de la Reynière*, écrivant l'*Almanach des gourmands*? Joyeuse croit se rappeler l'avoir vu chez toi. Si oui, nous comptons sur lui pour l'*Hospitalité écossaise*. Envoie-le directement à la galerie Georges Grand.

Merci et bien à toi.

CABOUR.

MADAME D'OUBLY

A LA DUCHESSE D'ADAGIO

Chère Madame,

M. de Lytoux, un vieux collectionneur ami de papa, offre plusieurs très beaux portraits : *Mademoiselle Clairon*, voilée de tulle, avec un décolletage en ruisseau vraiment idéal; *Madame Saqui*, ramassant, sans quitter la corde, les bouquets qu'on lui jette; *Garat*, secouant son jabot d'un geste charmant, et *Mademoiselle Dangerville*, faisant un pied de nez à quelqu'un qu'on ne voit pas, mais que M. de Lytoux suppose être Armand Seguin.

Je n'ai pas osé accepter ces portraits sans savoir si ce genre un peu léger convient au sérieux de notre œuvre, et je vous prie, chère

Madame, de me dire quelle réponse je dois faire.

Mille amitiés,

GISELLE.

MADAME DE GALBE AU DUC DE GRENELLE

Monsieur,

Je viens vous adresser au nom des malheureux une prière que vous ne repousserez pas, j'espère?.. Voulez-vous prêter pour l'exposition de l'*Hospitalité écossaise* le beau portrait que vous possédez de *Mademoiselle Raucourt*?

Soyez certain, Monsieur, qu'il n'arrivera aucun mal à ce portrait; c'est, dit-on, un souvenir, et le comité le traitera comme une relique.

Recevez, Monsieur, tous mes remerciements et l'expression de mes sentiments très sympathiques.

O UTRANS GALBE.

LE DUC DE GRENELLE A MADAME DE GALBE

Belle dame,

Mademoiselle Raucourt est morte en 1815, et, tout vieux que je sois, je ne ne puis l'avoir connue aussi intimement que vous semblez le croire.

Je suis néanmoins très heureux de déposer à vos pieds un portrait « qu'elle ne m'a nullement donné », mais qui n'en a pas moins une réelle valeur pour moi, étant de Gérard.

Il est daté de 1810, c'est-à-dire de quinze ans avant ma naissance.

Permettez-moi, belle dame, de baiser vos jolies mains.

GRENELLE.

LE COMTE D'ALVÉOL

A LA COMTESSE D'ALVÉOL

Château des Charmilles

Ma chère Henriette,

Voulez-vous faire emballer tout de suite le portrait de *Madame de Staël*, celui de *Barras* et les deux dont nous ne savons pas les noms. J'ai dit que c'était *Madame de Souza* et *Fontanes*; n'oubliez pas les noms que je leur ai donnés.

C'est pour l'*Hospitalité écossaise*; il y a de

quoi devenir fou!.. Cette galerie est immense; on est effrayé de ce qu'il s'y engouffre de choses et ça a toujours l'air vide!

Avec ça, votre amie d'Ancoche monte la tête à Pondor, qui refuse d'admettre ce qui n'est pas absolument chaste, on ne viendra jamais à bout de remplir la salle.

A bientôt, n'est-ce pas ?

RICHARD.

N'oubliez pas que les portraits deviennent
Madame de Souza et Fontanes!

LA DUCHESSE D'ADAGIO A M. DE BEYLAIR

Mon cher Beylair,

Jane d'Égide a une idée sublime! Elle offre
— puisque nous exposons des meubles —

une bibliothèque ancienne ravissante, contenant des ouvrages rares et des éditions introuvables.

Le Catéchisme universel, de Saint-Lambert;

L'idée sommaire d'un grand travail sur la nécessité, l'objet et les avantages de l'instruction, par Lacretelle aîné;

L'histoire philosophique de la Révolution française, par Faustin Désodoards;

L'Histoire des Cétacés, de Cuvier.

Puis des collections de journaux du temps :

Le Grondeur; le Papillon; le Promeneur sentimental; la Clef du Cabinet; la Gazette, etc., etc.

En payant un supplément, on pourra regarder les livres.

Qu'est-ce que vous dites de ça?

Amitiés.

M. DE BEYLAIR A LA DUCHESSE D'ADAGIO

Chère Madame,

L'idée est excellente, mais les livres assom-
mants; personne ne payera le supplément!...
Nerferey, qui a une collection de romans
cocasses, consent à nous les prêter; rien que
les titres sont des perles :

Brasmann, ou le Père inexorable;

La Pauvre Rentière;

Alberty, ou l'Erreur de la nature;

*Adelphine de Rostanges, ou la Mère qui
ne fut point épouse;*

*Pauline, ou le moyen de rendre les
femmes heureuses;*

*Le nègre comme il y a peu de blancs, etc.,
et comme ça pendant deux cents volumes,*

sans parler des auteurs connus : madame Cottin, madame de Souza, madame de Genlis, Pigault-Lebrun, Restif de la Bretonne, madame de Staël.

Cela vous va-t-il ?

Je suis, chère Madame, votre tout respectueusement dévoué,

BEYLAIR.

M. DE CABOUR AU BARON RAAB.

Seriez-vous assez aimable, mon cher baron, pour prêter à l'*Hospitalité écossaise* un superbe portrait que vous avez, nous dit-on, de *Madame Tallien* ? Vous ferez une bonne œuvre en prêtant cette pièce unique, qui seule, suffirait à assurer le succès de notre exposition.

Recevez, mon cher baron, les très vifs

remerciements du comité, et l'expression de mes meilleurs sentiments.

CABOUR.

LE BARON RAAB A M. DE CABOUR

Cher monsieur,

Je n'ai pas *Madame Tallien*, mais *Madame Campan*. Si elle peut faire l'affaire, elle est tout à votre service. Je suis fâché de n'avoir pas mieux à vous offrir.

Regrets et compliments,

Baron RAAB.

M. DE PONDOR A LA MARQUISE D'YDALIE

Madame,

Les quatre tableaux : *le Pont d'amour*, *le Dessous du Chandelier*, *le Baiser à la Cupucine* et *Sauve qui peut!* attribués aux peintres Tousez et Legros, que vous avez bien voulu mettre à la disposition du comité, sont considérés comme appartenant à un genre qui ne saurait convenir aux visiteurs de l'exposition de *l'Hospitalité écossaise*. Notre clientèle, un peu spéciale, pourrait s'effaroucher des sujets évidemment grivois de ces charmants tableautins.

Recevez, Madame, l'expression de tout mon respect.

PONDOR.

LE PETIT DE JALON A M. DE BEYLAIR

Dites donc, mon cher oncle, il y a, à Boislandry, une grande urne funéraire en acajou, surmontée d'une lampe étrusque et portant écrit sur toutes ses faces en grandes lettres de cuivre : *Somno*.

C'était la table de nuit de bonne maman de Beylair ; elle est depuis cinquante ans reléguée dans les combles. C'est pas du plaqué et elle renferme au moins vingt-cinq kilos de marbre d'un blanc immaculé ! C'est vraiment un meuble massif qui ferait honneur à l'*Hospitalité écossaise*, et j'aimerais assez être exposant, pour ne pas être obligé de payer. Je passe ma vie à ces expositions, — non pour l'art en lui-même, mais pour les jolies femmes qu'il attire, — et c'est ruineux!..

Dites oui, n'est-ce pas, mon bon petit oncle, et j'envoie le colis?...

Tout à vous,

PIERRE.

M. DE BEYLAIR AU PETIT DE JALON

Ah ça ! tu es fou avec ton meuble massif ? Comment veux-tu qu'on accepte ça ? N'empêche que tu es un rude serin de laisser des bibelots pareils s'abîmer dans les greniers de Boislandry ; mais je te reconnais bien là ! Tu aimerais mieux une table de nuit en sapin habillé de peluche ?... Nigaud ! Tiens, je ne veux pas penser à cela, ça m'exaspère !

Ton oncle furieux,

HENRY.

LA DUCHESSE D'ADAGIO A M. DE BEYLAIR

Mon cher Beylair,

Je viens d'aller jeter un coup d'œil aux tableaux posés à terre chez Grand et je veux, avant que vous les fassiez accrocher, vous prévenir d'une chose qui me frappe : il y a au moins cinq ou six portraits de *madame de Bawr*, et le meilleur de ceux que j'ai vus ne vaut rien; je dis « de ceux que j'ai vus », parce qu'il est possible qu'il y en ait encore d'autres parmi ceux qui ont le nez tourné au mur.

Que dites-vous de cette inondation de madames de Bawr?... Je crois qu'il faudrait en supprimer beaucoup?...

Souvenirs affectueux,

PIA.

M. DE BEYLAIR A MADAME D'IMBU

Madame,

Vous avez eu l'extrême bonté de nous offrir, pour l'exposition de l'*Hospitalité écossaise*, un très beau portrait de madame de Bawr. Malheureusement, il y en avait déjà un qui est plus beau encore.

Recevez, Madame, l'expression de mes regrets et de mon très profond respect,

BEYLAIR.

M. DE CABOUR

A LA DOUAIRIÈRE DE LAUBARDEMONT

Madame la marquise,

Cet étourdi de Beylair s'est trompé en vous demandant de vouloir bien nous confier le portrait de madame de Bawr; nous l'avons déjà; c'est celui du général Miranda que nous voudrions exposer.

Pardonnez cette erreur et recevez, Madame la marquise, l'hommage de mon plus profond respect,

CABOUR.

M. DE PONDOR A M. DE GALVANOPLASTY

Mon cher ami,

Je te renvoie madame de Bawr bien soigneusement dans un fiacre; examine-la à l'arrivée, la casse est garantie par l'expéditeur; nous en avons d'autres plus jolies que celle-là.

A toi,

PONDOR.

II. — PENDANT

Dans la galerie Georges Grand. Tohu-bohu indescriptible; on accroche les tableaux; on place les meubles; on apporte des fleurs.

M. de Beylair, la duchesse d'Adagio, M. de Cabour, M. de Pondor et toutes les dames patronnesses et commissaires de l'œuvre vont et viennent affairés et généralement grincheux.

LA DUCHESSE. — Jamais nous ne parviendrons à ouvrir demain!... Il n'y a rien de fait!..

PONDOR, *ahuri*. — Comment, rien de fait?... voilà dix jours que nous accrochons!... et aujourd'hui, Beylair et moi, nous n'avons pas déjeuné...

CABOUR. — Vous avez eu tort!... ça vous rend mous!... vous avez l'air de ne pas tenir debout...

PONDOR, *vexé*. — Parbleu!... je suis éreinté et je crève de faim!...

M. DE BEYLAIR, *reculant pour juger de l'effet d'un tableau qu'on accroche*. — Là!...

c'est mieux!... appuyez à droite... à droite... encore un peu... Bon!... ça y est... n'y touchons plus!... Prenez ce portrait... mettez-le ici... dessous...

MADAME DE GALBE, *s'approchant et lorgnant le travail.* — Mon cher Beylair, vous avez tort d'accrocher *Benjamin Constant* à cette place!...

M. DE BEYLAIR. — Pourquoi donc? il est bien à son jour et le cadre tient juste entre *madame de Staël* et la cimaise...

MADAME DE GALBE. — Précisément!... ce rapprochement de madame de Staël semble volontaire! on fera des potins... vous verrez ça!...

M. DE BEYLAIR, *agacé.* — Enlevez le tableau! (*On décroche Benjamin Constant.*)

M. de Beylair se promène parmi les cadres appuyés les uns contre les autres, cherchant un tableau de la même dimension.

L'OUVRIER, *qui tient toujours Benjamin Constant en équilibre sur son genou.* — Où faut-il le mettre?... Il est d'un lourd!...

M. DE BEYLAIR, *de plus en plus agacé.* — Eh! collez-le par terre!...

LA DUCHESSE D'ADAGIO, *à M. de Beylair.* — Il manque un meuble dans ce coin-là... il faudrait un petit meuble... quelque chose de gentil...

M. DE BEYLAIR, *bourru.* — Mon neveu avait bien votre affaire...

LA DUCHESSE. — Quoi?...

M. DE BEYLAIR, *continuant à chercher un grand homme de la taille de Benjamin Constant.* — Somno!... urne funéraire!... acajou massif!... tu!... tu!... tu tu tu!... tu!...

Il s'éloigne distrait en chantonnant.

LA DUCHESSE D'ADAGIO. — Qu'est-ce qu'il a?... Où donc est d'Alvéol?... je ne le vois pas?...

PONDOR. — Il arrive... lentement, parce qu'il vient à pied, à côté de la voiture à bras qui amène *Mademoiselle Lange* et le *Cardinal Maury*; il n'a jamais voulu les quitter de peur des accidents...

M. DE NERFEREY. — Bigre !... de l'avenue de l'Impératrice ici, il y a une trotte!... (*Il se dirige vers M. de Beylair toujours plongé dans ses recherches.*) Eh bien, ça va-t-il?...

M. DE BEYLAIR, *absolument crispé*. — Non!... (*Il passe brusquement et s'éloigne en rognonnant.*) Il est insupportable, cet animal de Nerferrey!... On l'a tout le temps dans les jambes!... Pour quelques sales bouquins qu'il expose!... voilà-t-il pas une affaire!...

UN GROUPE, *s'approchant de M. de Beylair*. — Tiens!... Pourquoi n'avez-vous pas placé *Benjamin Constant* là-bas?

M. DE BEYLAIR. — C'est madame de

Galbe qui l'a fait ôter... Elle prétend que ça ferait du potin !...

MADAME DE GALBE. — Moi?... pas du tout!... j'ai dit ça... comme ça, en l'air... mettez-le donc ou vous voudrez !...

M. DE BEYLAIR, *consterné*. — En l'air!... et on l'a décroché... et, depuis dix minutes, je cherche un autre portrait pareil à lui!...

Chacun donne son avis.

— Mettez *Talleyrand* ?

M. DE BEYLAIR. — Il est trop petit !...

— *Cambacérès* alors ?

M. DE BEYLAIR. — Il est trop grand !...

— Oh ! croyez-vous ?

M. DE BEYLAIR. — Mais, sac à papier ! vous voyez bien que *Cambacérès* ne peut pas tenir entre *Madame de Staël* et la cimaise !...

— Eh bien, mettez *Eugène de Beauharnais* ?...

— Ou *Junot* ?...

— Il y a là-bas une vue de *l'hôtel de Joseph Bonaparte, rue du Rocher...* qui aurait juste la dimension voulue...

— Comment, Joseph Bonaparte demeurait rue du Rocher?...

— Mon Dieu oui, chère Madame...

M. de Beylair, navré, ne prend même plus part à la conversation.

D'ALVÉOL paraît, suivant les porteurs qui amènent les tableaux. Tout le monde s'élance au-devant de lui.

LA DUCHESSE. — Ah! enfin!...

D'ALVÉOL. — Je viens d'avoir une de ces peurs!... deux chiens se sont battus sur le trottoir au moment où *Mademoiselle Lange* traversait!... je l'ai crue touchée!...

D'ÉPIÇAY, qui arrive en riant. — Ah! c'était d'un drôle!... d'Alvéol s'est élancé, protégeant *Mademoiselle Lange*... lui faisant un rempart de son corps!... (Il regarde le

portrait qu'on vient de poser debout.) Je comprends du reste ça... elle est diablement appétissante!...

PONDOR. — Trop!... Je ne sais pas s'il est convenable d'exposer un portrait aussi nu...

D'ÉPIÇAY. — Allons donc!

Rien n'est beau que le nu; le nu seul est aimable...

MADAME D'ANCOCHE. — M. de Pondor a raison, ce tableau est révoltant!...

M. DE CABOUR, à M. de Frontignan.
— Est-elle rasante, hein?...

D'ALVÉOL. — Vous croyez que je me serai donné la peine de venir du Bois ici par cette chaleur, pour que vous trouviez mon portrait trop décolleté?... ah! non!... si on ne l'accroche pas à l'instant, je le remporte et je laisse à sa place ma démission!...

M. DE BEYLAIR. — Voilà!... on va le mettre ici, en face de l'entrée!...

D'ALVÉOL. — Vous êtes sûr que la lumière Edison ne peut pas l'atteindre quand elle explosionne, eh?...

M. GEORGES GRAND. — C'est absolument impossible...

D'ALVÉOL. — Et la bouche du calorifère?...
— Elle est à l'autre bout.....

M. DE BEYLAIR, *sur le pied duquel on vient de poser la colonne de marbre destinée à supporter le buste de mademoiselle Mars.*
— Sacrrr!... Faites donc attention, que diable!...

L'OUVRIER. — On fait toujours attention, mais ça n'sert à rien! Ça, c'est une affaire d'veine!...

LA DOUAIRIÈRE DE LAUBARDEMONT, *se promenant majestueusement drapée dans un châle pisseux.* — Pourvu qu'il n'arrive rien

au *Général Miranda!*... Vous m'en répondez?...

M. DE CABOUR. — Sur nos têtes, Madame!...

M. DE BEYLAIR, *se frottant toujours le pied.* — Et sur nos bourses!... (*A part.*) Elle aime mieux ça!...

A dix heures du soir, tous travaillent encore, afin que l'ouverture ait lieu le lendemain.

Extrait de différents articles des grands journaux, pendant la semaine qui suit l'ouverture.

Le Druide :

« Ces nobles cœurs, qui ont consenti à vivre dans une continuelle angoisse, loin des objets aimés, afin d'apporter un plus grand soulagement aux malheureux, — car tout Paris va défilér devant ces œuvres immor-

telles de Gérard, David, Prud'hon, Ingres, madame Vigée-Lebrun, le baron Gros, Drolling, Karle Vernet, j'en passe et des meilleurs, — prêtés par l'élite des collectionneurs français et de la société parisienne !

» Ces grands gentilshommes de vieille race, ces duchesses aux blanches mains, ces princes de la finance, etc., etc. »

Article payé pour lancer l'exposition ; coût : vingt-cinq louis.

Articles spontanés.

La Chandelle :

« Ce besoin excessif de se remuer, de se mettre en avant, de faire parler de soi qui tourmente le « riche » et particulièrement le « parvenu », a décidé MM. X. Y. Z, mesdames A. B. C., etc., à offrir à nos yeux émerveillés les richesses qui s'entassent dans leurs salons. »

Le Pauvre Père :

« Aux armes, citoyens!

» Si le peuple avait fait son devoir, les chefs-d'œuvre qui s'entassent rue de Sèze seraient aujourd'hui sa légitime propriété; il n'aurait pas besoin de donner, pour les admirer, son pauvre argent qui ira engraisser ces sauvages qui nous saignent...

Aux armes, citoyens!... »

L'Indomptable :

« Car, pas bêtes, ces messieurs et ces dames! Exposer des objets, c'est leur assurer une valeur réelle! C'est donner au portrait décoloré, couvert d'inconvenances de mouches, une notoriété qui centuplera sa valeur! C'est un moyen comme un autre de se débarrasser avantageusement des vieux rossignols de famille, en s'entourant de la divine auréole de la charité, etc., etc... »

III. — APRÈS

La veille de la fermeture.

C'est le dernier jour à cinq francs. Les principaux organisateurs sont rassemblés dans le couloir d'entrée. Ils semblent plongés dans le marasme.

LA DUCHESSE D'ADAGIO. — Avez-vous demandé la recette, Beylair?

M. DE BEYLAIR. — Pas la peine! il n'y a certainement pas un louis...

— Oh!...

M. DE BEYLAIR. — Il n'y a pas de « oh! » C'est le jour à cinq francs, et vous savez bien que, les jours à cinq francs, il n'est jamais venu que les exposants... parce qu'ils ne paient pas...

MADAME DE GALBE. — Mais c'est affreux!... il aurait mieux valu ne pas mettre de jours à cinq francs...

M. DE CABOUR. — C'est ce que j'avais dit!...

— Oh! ne récriminons pas!...

— Enfin, de combien est la recette les jours ordinaires?...

M. DE BEYLAIR. — Ça varie entre quarante-cinq et cent... Ça paie à peu près le calorifère et l'éclairage...

— Mais alors, nous faisons nos frais?...

M. DE BEYLAIR, *amer.* — Pas précisément... Il reste la location de la salle, les annonces, les employés, les réclames, l'entretien, les transports, les faux-frais, les fleurs, les réparations aux cadres, etc., etc.

— Il est incroyable qu'on ne soit pas venu!..

— Ah! le fait est que le public n'a pas mordu!...

M. DE NERFEREY. — Quand ce n'eût été que pour la bibliothèque.....

D'ALVÉOL. — Et pour *Mademoiselle Lange!*...

LE DUC DE GRENELLE, *pointu*. — Et pour *Mademoiselle Raucourt*, qui a bien aussi sa valeur!...

LA DOUAIRIÈRE DE LAUBARDEMONT. — Il me semble que le *Général Miranda*...

Le tourniquet crie; tous les exposants se retournent en poussant un hurlement de stupéfaction.

— Oh! un payant!...

— C'est madame d'Égyde!

Tous s'empressent.

— Comment, vous?...

— En payant?.. un jour à cinq francs! vous êtes la bienfaitrice de l'œuvre!...

MADAME D'ÉGYPTE, *aigrette*. — C'est très drôle! mais il faut bien que je paie,

puisque ce que je voulais exposer n'a pas été accepté...

MADAME DE GALBE. — Quoi donc ?

MADAME D'ÉGYDE. — Des livres... des livres qu'on a trouvés trop sérieux... *Le catéchisme universel* de Saint-Lambert, le...

M. DE BEYLAIR, *vivement*. — Je me souviens... Je me souviens parfaitement...

Coût définitif :

Location de la salle.	10 000
Chauffage du calorifère.	3 760 75
Éclairage Edison.	5 000
Location de fleurs.	2 600 60
Transports.	3 850 70
Employés.	2 300

A reporter

27 512 05

Report	27 512 05
--------	-----------

A payer à madame la marquise douairière de Laubardemont le *Général Miranda*

qui a un œil crevé, on ne sait pas comment.

12 000

Réparations, dégâts divers.	2 700 45
-----------------------------	----------

Faux frais.	4 600
---------------------	-------

Article du <i>Druide</i>	500
------------------------------------	-----

Réclames et annonces diverses.

5 000

52 312 50

Entrées.	8 000
------------------	-------

Reste dû.	44 312 50
-------------------	-----------

à partager entre messieurs : le comte d'Alvéol, de Beylair, de Cabour, et baron de Pondor.

Plus :

La haine de madame d'Égyde, dont on n'a pas pris les livres ennuyeux ;

De la marquise d'Ydalie, dont on a refusé les tableaux, trouvés trop légers par madame d'Ancoche;

Du duc de Grenelle, soupçonné d'avoir été l'amant de mademoiselle Raucourt, morte en 1815;

Du petit de Jalon, qui voulait exposer la table de nuit de bonne maman de Beylair, à seule fin d'entrer à l'œil;

Et enfin de :

La douairière de Laubardemont, de madame d'Imbu, de M. de Galvanoplasty, auxquels en a renvoyé trois *madames de Bawr!!!*

Tout ça pour absorber momentanément la duchesse d'Adagio et changer le cours de ses idées!...

LA GOUTTIÈRE

I

Si le général comte de Belpogne n'est pas le plus intelligent des officiers généraux, il est à coup sûr, le plus jaloux. Marié à cinquante ans, à une adorable petite femme, qui a vingt-huit ans de moins que lui, il croit, à force de surveillance et de précautions, parer les dangers que peut faire naître cette disproportion d'âge.

Le général de Belpogne a été magnifique et est encore très beau, mais sa haute taille commence à s'alourdir; le ventre se dessine un peu plus qu'il ne faudrait, et la démarche est moins aisée qu'autrefois. Les cheveux, toujours noirs (grâce aux bienfaits de l'industrie moderne), deviennent rares aux tempes et le sommet de la tête n'est couvert que par des emprunts mal dissimulés. A quelques pas, le général fait toujours un effet superbe; de près, il mérite assez le sobriquet donné par ses inférieurs irrespectueux, qui l'appellent volontiers : « La vieille Pano-
plie! »

Au demeurant, le meilleur homme du monde; ne comprenant pas un mot au métier, mais faisant, pour l'apprendre, de louables efforts, couronnés du plus complet insuccès; criant toujours et sévissant rarement; ne prenant jamais de congés, mais en accordant

volontiers aux autres, le général de Belpogne assez populaire dans l'armée, arrive à faire illusion aux masses qui le prennent pour « un officier sérieux ».

C'est que le général a un talent réel, un immense talent; il sait choisir ses aides de camp avec un tact exquis. Il exige qu'ils aient, au suprême degré, toutes les qualités qui lui manquent, et il se complète ainsi de telle façon que les plus malins n'y voient que du feu.

Il a depuis six mois pour aide de camp le petit vicomte de Jalon, un garçon charmant, fort bien de sa personne et instruit comme un bénédictin; le général est ravi de se montrer partout suivi de cet officier très « ornant » qui répare ensuite à huis-clos les boulettes de son chef, sans jamais chercher à se poser en « bienfaiteur ». Il ne peut se passer un instant de son cher Jalon, lequel

se dédommage de cette intimité un peu trop prolongée, en faisant à madame de Belpogne une cour silencieusement éloquente.

Elle est bien jolie, la petite Henriette ! Grasse, rose, rebondie, elle a des yeux de velours saphir et des cheveux si noirs, qu'ils font pâlir ceux du général. Le nez est insolemment mutin, la bouche rieuse se termine dans deux fossettes et les petites dents courtes, d'un blanc éblouissant, donnent au sourire un éclat singulier. La comtesse est un perpétuel éclat de rire ; fermement convaincue que la vie est faite pour s'amuser, elle voit avec stupeur son mari lui refuser les plus innocentes distractions : bals, courses, théâtre, lui sont formellement interdits. Le général prétexte qu'il n'a pas le temps de l'accompagner et lui défend de faire un pas sans lui. Il ne veut pas non plus qu'elle suive les rallye paper à cheval ; elle suit, avec lui, en

voiture, et il fait une telle mine à ceux qui cherchent à s'approcher de sa femme, que presque toujours, il réussit à les éloigner.

La pauvre petite Henriette s'ennuie mortellement! elle ne sait que faire, et, pendant les longues journées, elle erre comme une ombre dans les immenses salons de la Subdivision.

Il est navrant, cet hôtel de la Subdivision!

Ancien palais des pages des ducs de Bourgogne, il est hérissé de tourelles menaçantes et sillonné de longs corridors qui sentent le moisi. Partout, des murs énormes, des meurtrières, des fenêtres grillées, des girouettes grinçantes. Le jardin a l'air d'un cimetière.

La comtesse a commencé par rire de l'aspect lugubre de ce qu'on nomme à X...

« l'Hôtel de la Subdivision ». Elle, elle l'appelait « Mazas », et trouvait très drôle pendant les premiers jours d'habiter là-dedans. Mais, bientôt, elle se sentit prise d'ennui et, à défaut des plaisirs permis dont la privè impitoyablement le général, elle se mit à rêver des plaisirs défendus qui se présentaient à ses yeux sous la séduisante physionomie du vicomte de Jalon, l'aide de camp de son mari.

Elle avait, au début, accordé une très légère attention au petit officier; elle le regardait comme un inférieur et le plaignait comme une victime; dame! il y avait de quoi! Un homme qui passait presque autant d'heures qu'elle avec son mari!!! Il est vrai que c'était des heures moins pénibles, mais c'est égal, elle le plaignait! Peu après, à force d'entendre le général vanter continuellement les précieuses qualités de son aide de

camp, elle l'avait regardé, examiné avec soin, et s'était fait la réflexion que, pour la première fois de sa vie peut-être, le général voyait juste.

Jamais d'ailleurs, depuis son mariage, M. de Belpogne n'avait accaparé de la sorte aucun de ses aides de camp. Il ne pouvait se passer du jeune homme qui, presque chaque jour, était forcé de déjeuner ou de dîner entre sa femme et lui. Au commencement, cette façon d'empiéter sur sa vie irrita fort le petit lieutenant, mais la vue d'Henriette modifia totalement ses appréciations, et il éprouva au contraire une vive contrariété lorsque, par hasard, le général n'ayant pas absolument besoin de lui, lui rendait « sa liberté ». La comtesse s'aperçut vite de l'impression qu'elle produisait; de son côté, elle reconnut que M. de Jalon était très beau, très amusant et infiniment élégant. Et puis, il avait de

grands yeux marrons si tendres et si joliment voilés sous des cils frisés ! Ce que disaient ces yeux là, c'était inimaginable ! Le général ne comprenait pas leur langage, heureusement ! car c'était la seule façon de se parler devant lui, et jamais il ne laissait en tête-à-tête sa femme et son aide de camp. Aussi les deux jeunes gens, las de parler ce langage muet, cherchèrent-ils bientôt les occasions de se rencontrer autrement qu'aux repas.

Un jour, le petit de Jalon, laborieusement penché sur son travail, aperçut de la fenêtre du bureau, la robe rose d'Henriette qui se glissait sous les arbres noirs et pleins de toiles d'araignées du jardin. Il se leva brusquement et, oubliant totalement la présence de son chef, se dirigea vers la porte.

— Notre travail est fini ? — demanda le général.

— Non, mon général, pas tout à fait, seu-

lement je vous demanderai la permission d'aller fumer une cigarette dans le jardin, j'ai un peu mal à la tête, et je...

— Tiens ! c'est une idée, ça ! J'y vais avec vous!...

— Mon général, vous êtes trop bon?... Vous n'oubliez pas qu'on vous demande au grand bureau?...

— Ah! c'est vrai!... Vous faites bien de me le rappeler!... Nous allons passer par le grand bureau!

Voyant qu'il était impossible de se rencontrer, la comtesse se décida à aller quelquefois au bureau sous un prétexte quelconque; un renseignement, une permission à demander. Alors, elle flânait, passant et repassant devant l'officier en extase et lui lançant des œillades dont l'intensité l'affolait.

Mais le général se mettait à gronder.

— Tu n'as qu'à me demander tout ça aux

heures où je ne suis pas à mon service ; ici je n'ai pas le temps !... Les manœuvres vont arriver et il n'y aura rien de fait... Nous disions... Jalon ? Où en étions-nous?...

— Au « soutien des pièces », mon général...

— Allons, va-t'en, Henriette, ça ne te regarde pas, ça!..

— Fichtre non ! — pensait le vicomte, dévorant des yeux la taille ferme et souple de la jeune femme, qui, continuant à aller et venir à travers la pièce, se penchait câline-ment vers la table chargée de paperasses, en disant :

— Oh ! mon ami ! vous me renvoyez ?

— Oui !... Je ne veux pas qu'on me dérange au bureau.....

II

Le bureau, où le général de Belpogne croyait sincèrement qu'il travaillait, était une grande pièce carrée, située au rez-de-chaussée de l'hôtel, et reliée par un vaste salon non meublé aux bureaux militaires.

M. de Jalon avait aussi un petit bureau à lui, mais il n'y était jamais, le général ayant pour « travailler » un impérieux besoin de son aide de camp.

Le vicomte n'avait un instant de repos que lorsqu'on demandait le général aux grands bureaux, mais il ne pouvait en profiter pour circuler dans l'hôtel; pour sortir, il fallait traverser les bureaux, et son chef l'eût certainement arrêté au passage.

Un jour où il rêvait en l'absence du général, assis le dos tourné à la fenêtre ouverte, il s'entendit appeler d'une voix basse et comme étouffée.

— Monsieur de Jalon ! monsieur de Jalon !
— disait la voix.

Le vicomte, s'approchant de la fenêtre, regarda dans la cour et ne vit personne.

— Je suis là... ici... dans le gros mur...
— reprit la voix.

Cette fois le jeune homme comprit. Henriette était tout près de lui, derrière une sorte de meurtrière à demi bouchée, placée dans l'angle du mur, en biais, un peu au-dessus de la fenêtre du bureau.

— Comment ? — dit-il surpris, — il y a un passage par là ?

— Ah ! une pièce immense, où les hommes d'écurie et les jardiniers serrent un tas d'ustensiles extraordinaires... J'ai découvert ça

tout à l'heure en me promenant... Si vous voulez, je viendrai quelquefois ici... nous causerons...

— Mais le général?...

— Eh bien, je vous appellerai tout doucement, comme aujourd'hui, pour m'assurer qu'il n'est pas là...

— Mais, s'il eût été là, il aurait entendu...

— Croyez-vous?

— J'en suis sûr!...

— Eh bien, je trouverai une autre manière de vous avertir de ma présence. D'abord, je vois un peu par ce petit trou, parce que je suis plus haut que vous... Je vois très bien si le général est assis à son bureau, ou si au contraire il n'y a personne... Tenez, voyez, je passe deux doigts!...

Et en effet, deux doigts rosés sortirent par la fente de la meurtrière, à la profonde ter-

reur de M. de Jalon, qui n'eut que le temps de dire à la comtesse :

— Le voilà!!! le voilà!!!

Le général rentrait et regardant son aide de camp lui demandait :

— Est-ce que vous êtes malade?

— Mais non, mon général...

— Ah! c'est que vous êtes rouge comme un coq... et vos yeux sont luisants... Vous êtes sûr que vous n'avez pas la fièvre?

— Mais oui, mon général...

Le lendemain, tandis que M. de Belpogne absent donnait aux bureaux le coup d'œil du maître, M. de Jalon à son travail, reçut tout à coup sur la nuque un jet d'eau vigoureusement envoyé.

Il courut à la fenêtre, où il fut reçu par un éclat de rire.

Henriette lui expliqua qu'elle avait trouvé dans cette espèce de hangar une seringue

énorme, faisant partie de l'infirmerie des chevaux, sans doute; c'était un excellent moyen de prévenir... ça ne faisait pas de bruit...

— Non, mais ça mouille! — dit l'officier s'essuyant le cou et les oreilles en riant.

— Une autre fois fermez la fenêtre, ça ne mouillera que les carreaux... Aussi bien voici le froid, vous n'ouvrirez pas souvent, à présent!

Ils causèrent un grand quart d'heure ce jour-là; le vicomte dit à Henriette qu'il l'adorait et elle ne lui répondit pas qu'elle ne l'adorait pas, ce qui équivalait à un aveu.

Lorsque le général rentra, son aide de camp était au travail et semblait n'avoir pas bougé. M. de Belpogne vint derrière lui, pour jeter un coup d'œil au plan des manœuvres d'attaque.

Sa brigade, réunie à celle du général de

Cambouis, devait attaquer les brigades du Hauban et de Rechampy et, depuis huit jours, la pensée de recevoir une raclée le faisait frissonner.

— Ça marche, n'est-ce pas? ça marche?

— demanda-t-il à l'officier, absorbé par son travail...

Puis tout à coup :

— Tiens!... c'est tout mouillé, là!... à terre... au pied de la fenêtre... d'où diable peut venir cette eau?...

M. de Jalon ne répondit pas.

— Mais regardez donc? — reprit le général. — Vous êtes dans un bain, Jalon!... Comment, vous ne vous en apercevez pas?...

Il fallait prendre un parti :

— Mon général, c'est la gouttière ! — dit-il résolument.

— La gouttière? Quelle gouttière?

— Mon général, je ne sais pas... mais je

me suis déjà aperçu plusieurs fois qu'elle existe...

— Parbleu ! je le crois !... c'est inondé !... Mais sacrédié !... il n'a pas plu !... C'est inimaginable !...

— Mon général, il a plu... cette nuit... Vous n'aurez pas fait attention...

— Sale baraque !... Ah ! le génie militaire entretient soigneusement ses bâtiments ! c'est du joli !... Un hôtel tout neuf !...

— Oh ! mon général, c'est Philippe le Bon qui l'a fait bâtir !...

— Est-ce qu'il y a très longtemps ?... ça ne me dit rien du tout, Philippe le Bon !...

— Le père de Charles le Téméraire, mon général...

— A la bonne heure !... j'aime mieux ça !... ça fixe tout de suite, Charles le Téméraire !... Quand j'étais en garnison à Nancy, en 55, j'habitais à côté de la maison où on l'a trans-

porté; la date était écrite, en pavés, sur le trottoir... Je ne me la rappelle plus, du reste!... quand je dis que cet hôtel est neuf, je veux dire qu'il est nouvellement restauré et que c'est dégoûtant d'y rencontrer une gouttière de cette importance!... Vous avez dû être éclaboussé?...

— Oh!... mon général... à peine!...

— Il faut qu'on répare ça à l'instant...

— Je vais faire écrire au génie...

— Faire écrire?... Pas du tout! J'écrirai moi-même... et il va recevoir une épître soignée, le commandant de Rapor, je ne vous dis que ça!... Non, mais songez un peu à ce que doit être cette gouttière, pour arriver au rez-de-chaussée avec cette intensité... et quand il ne pleut pas, encore!... Jugez, s'il pleuvait! c'est effrayant!

— Quel potin! — pensait le pauvre aide de camp, — quel potin ça va faire, mon

Dieu !!!... Je n'aurais pas dû dire que c'est une gouttière... Eh bien ! oui, mais qu'est-ce que j'aurais dit, alors ?

Le général écrivit séance tenante au commandant de Rapor, puis il voulut à toute force garder à dîner son aide de camp ; à peine à table, il raconta à sa femme l'événement du jour.

— Croirais-tu ?... Une gouttière effrayante ! Jalon était dans une mare ! Pourquoi ris-tu ?... Ma foi, je ne trouve pas ça drôle, moi !...

La comtesse riait de tout son cœur et le petit aide de camp faisait de violents efforts pour rester sérieux.

Le lendemain, dès l'aube, l'architecte et les aides du génie exploraient en tous sens le toit de l'hôtel de la Subdivision, sans parvenir à découvrir la moindre trace de gouttière ; il n'y avait rien, absolument rien.

A midi, une grosse averse tomba et, vers trois heures, au moment où le général qui venait de quitter son fauteuil de bureau, allumait une pipe devant la fenêtre ouverte du côté du jardin, un torrent d'eau s'aplatit en grondant contre les carreaux de la fenêtre de la cour.

— Aïe !... — pensa le petit de Jalon, — elle l'a cru sorti !

Le général avait sauté en l'air.

— Sacrrrr !... Voilà que ça recommence !... Et ces brutes-là prétendent qu'il n'y a pas de gouttière !... Non, mais la voyez-vous ?...

Et il vint ouvrir la fenêtre, se penchant au dehors.

— Ça vient de là !... C'est clair comme le jour !... — affirma-t-il en indiquant un point quelconque du toit. — Allons, terminons !... j'écrirai après au commandant de Rapor... Je disais que... « Le cavalier qui depuis

» longtemps a le sabre à la main perd sa
 » fraîcheur... sa fraîcheur... » Ah!... j'y
 suis! — « Sa fraîcheur de respect et d'en-
 » thousiasme pour son arme... Les attaques
 » les plus promptes sont toujours les plus
 » sûres et les moins dangereuses pour ceux
 » qui les exécutent... »

— C'est bien ça, n'est-ce pas?..

— Oui, mon général...

— Bon... attendez; maintenant j'écris à
 cette brute de Rapor...

« Commandant, l'architecte du génie ayant
 » déclaré qu'il n'y a pas de gouttières à la
 » Subdivision, invitez-le de ma part à venir
 » mettre son nez dessous, environ trois
 » heures après une pluie comme celle de ce
 » matin; il m'en dira des nouvelles!

» Le général, commandant la Subdivision,

» BELPOGNE. »

Le lendemain, nouvelle descente du Génie consterné; la petite comtesse était radieuse, elle avait trouvé un jeu ! Elle s'amusa à voir grimper aux échelles et causa gravement gouttières et tuyaux de plomb avec le commandant de Rapor, venu lui-même présider aux recherches. Cette fois encore, on n'avait rien trouvé. Le général souriait d'un air sardonique et dans ce sourire, les « gens du génie » lisaient leur condamnation; ils étaient toisés !

III

Chaque jour, le petit de Jalon devenait plus amoureux; chaque jour aussi, la jeune femme perdait patience. Dans cette atmo-

sphère chargée d'ennui, elle respirait un besoin d'amour et de plaisir qui la poussait à brusquer le dénouement.

— Jamais, — disait l'officier navré, à la comtesse blottie dans sa cachette — jamais nous ne parviendrons à nous voir seuls...

— Mais nous nous voyons!...

— Ici?... Avec un mur de 95 centimètres d'épaisseur entre nous, c'est délicieux!... Venez chez moi?...

— Y pensez-vous?... Non!... Non!... c'est impossible!... Nous trouverons autre chose... Où est-il?...

— Au bureau, avec le capitaine d'habillement du 15^e... Il est furieux pour la gouttière!... il ne décolère pas contre le génie... Il a dit que si ça recommençait...

— Ça recommencera!...

— Eh bien! il montera lui-même sur le

toit... pour leur prouver qu'ils sont tous idiots...

— Vous dites?...

— Je dis qu'il montera lui-même sur...

— J'ai bien entendu... Eh bien! nous l'y ferons monter... et alors... Combien faut-il de temps pour monter sur le toit?

— Dame!... je ne sais pas trop!... Il doit falloir assez longtemps... à lui surtout... le manque d'habitude... et le poids...

— Alors! à bientôt!

Et le vicomte entendit le bruit d'un baiser; il cria :

— Attendez une pluie!... que ce soit vraisemblable!...

Comme si la pluie eût été d'accord avec eux, elle tomba toute la soirée sans cesser une seconde et dura jusqu'au lendemain matin. Vers huit heures, le temps se mit au beau et le général ne quitta plus le bureau; il guettait!

Comme les fois précédentes, la décharge d'eau vint frapper bruyamment la fenêtre. Le général bondit.

— La voilà !!! Je le savais parbleu bien !... Ça vient de biais ! elle doit être à l'angle de la toiture de la vieille tourelle dont les fenêtres sont murées... Je leur disais bien que c'était là... Bigre ! ça ne va pas être facile d'aller se promener là-dessus... Enfin !... j'y monterai et je découvrirai la fuite, dussé-je y passer la nuit !...

Se penchant dans la cour, il appela :

— Planton !...

— Mon général !

— Montez à cheval ! Vous allez me porter une lettre au commandant de Rapor, et lestement !...

Le général triomphait.

— Je les convoque pour deux heures... et nous verrons bien...

A déjeuner, il ne fut question que de l'ascension qu'on allait entreprendre ; la petite comtesse souriante et peu pâle baissait le nez et osait à peine regarder l'aide de camp.

— Ce pauvre Jalon, — dit tout à coup le général, — il est navré!... il ne va pas être de la fête... Figure-toi qu'il a le vertige!...

— Vraiment ? — murmura Henriette.

Le vicomte répondit en basouillant.

— Un vertige atroce, Madame!... je ne peux pas me mettre à une fenêtre... plus haut que le premier... C'est une maladie...

A deux heures, les officiers convoqués firent leur entrée. Le commandant de Rapor avait amené le capitaine Taon et le lieutenant Sabouley, on allait chercher en cœur cette gouttière et, si elle existait vraiment...

Le général haussa les épaules.

— Si elle existe?... mais c'est-à-dire qu'elle doit crever les yeux...

Tout le personnel de l'hôtel était réuni dans le grenier qui donnait accès au toit.

Les sergents du bureau, les cochers, plantons, palfreniers, femmes de chambre, etc., voulaient assister à l'ascension du général. Chacun faisait ses petits préparatifs avant de mettre le pied à l'échelle.

Le commandant de Rapor ôta ses lunettes; il ne se souciait pas de se casser le cou. Il porte des lunettes, parce que tout bon officier du génie doit, passé le grade de capitaine, porter des lunettes, afin d'indiquer qu'il a les yeux « brûlés par le travail »; c'est une façon de s'acheminer vers la croix; mais aujourd'hui le commandant de Rapor tenait avant tout à y voir clair. Il grimpa sans entrain, obligé de monter le premier, pour faire au général les honneurs de la toiture du génie militaire.

— Rentre chez toi, ma chérie, — dit le gé-

néral à sa femme. — J'irai te donner des nouvelles quand nous descendrons.

La comtesse se sauva dans sa chambre.

Le petit de Jalon courut la rejoindre dès qu'il eut entendu grincer le premier échelon sous le poids de son chef.

Mais Henriette était inquiète.

S'il allait redescendre? s'il n'avait pas pu passer à travers la lucarne, il est si gros!...

— Mais non... mais non... — murmurait le vicomte, mangeant de baisers les jolies petites mains couvertes de fossettes de la jeune femme.

— Je suis sûre que si... il va revenir!... Ça ne peut pas être si long que ça de trouver une gouttière...

— Une gouttière qui existe, mais une gouttière qui n'existe pas, c'est bien plus long!...

— Ah! c'est vrai!

— D'ailleurs, je file par le cabinet de toilette et le petit escalier, ... ou par l'antichambre et le salon, selon le côté duquel nous l'entendrons débûcher...

— Oh!... débûcher est dur!...

Le lendemain, les Archives du ministère de la guerre s'enrichissaient du document suivant :

RAPPORT ADRESSÉ AU MINISTÈRE DE LA GUERRE
PAR LE COMMANDANT DU GÉNIE CHARGÉ DE LA
SURVEILLANCE DES BATIMENTS.

« L'examen de la toiture de la Subdivision militaire de X... a eu lieu selon les ordres reçus. M. le général, commandant la Subdivision, a lui-même présidé à la visite des

chenaux et des plombs. Le tout est « en parfait état »; il n'y a pas à faire la plus légère réparation et il est impossible de découvrir aucune trace de gouttière. Messieurs les ingénieurs et architectes et le commandant chargé de la surveillance, accompagnés du capitaine Taon et du lieutenant Sabouley, ont vérifié sur place avec les ouvriers et constaté qu'il n'y a lieu de rien changer à la toiture. La cause du déversement d'eau qui se produit de temps à autre contre la fenêtre nord du bureau reste inconnue, mais il est avéré : QU'IL N'EXISTE PAS DE GOUTTIÈRE.

» Fait à X..., le 5 septembre 1886 et certifié :

» Général de BELPOGNE

» HÉQUER, architecte;

» H Y X, ingénieur;

» Capitaine T A O N,

» Lieutenant S A B O U L E Y;

» Le commandant chargé de la surveillance :

» R A P O R. »

· OH VERTU!

A Trouville; dix heures du soir; deux messieurs se heurtent, l'un sort du Casimo, l'autre y entrait.

LE PREMIER MONSIEUR est grand, mince, blond et jeune.

LE SECOND MONSIEUR un peu replet, de nuance incertaine et entre deux âges.

PREMIER MONSIEUR. — Tiens!

SECOND MONSIEUR. — Tiens! tu es ici, toi?

PREMIER MONSIEUR. — Probablement.

SECOND MONSIEUR. — Et depuis quand?

PREMIER MONSIEUR. — Je suis arrivé tout à l'heure.

SECOND MONSIEUR. — Et tu es déjà allé au concert du Casino sans y être obligé? Ah ça! tu as donc le diable au corps?

PREMIER MONSIEUR. — Tu y entrais bien, toi?

SECOND MONSIEUR. — Moi, c'est différent; j'y suis obligé, moi! je vais chercher ma femme!

PREMIER MONSIEUR, *ahuri*. — Ta femme! tu es marié?... toi?

SECOND MONSIEUR. — Oui, mon ami.

PREMIER MONSIEUR. — Je te remercie bien de me l'avoir appris; tu es gentil pour tes amis!

SECOND MONSIEUR. — Dame ! tu voyages dans l'Afrique centrale ou je ne sais où... il n'est pas étonnant...

PREMIER MONSIEUR. — Du reste, on apprend toujours assez tôt ces catastrophes-là!... Es-tu heureux, au moins?

SECOND MONSIEUR. — Oh ! je ne suis marié que depuis six mois... alors, tu comprends...

PREMIER MONSIEUR. — Oui, tu n'as pas eu le temps encore d'être... ce que tu seras plus tard...

SECOND MONSIEUR, *vexé*. — Ah ! mais permets...

PREMIER MONSIEUR, *haussant les épaules*. — Allons donc ! Est-ce que tu as la prétention d'échapper à... cette nécessité ?

SECOND MONSIEUR. — Mais certainement.

PREMIER MONSIEUR. — Tu as tort!... Tu

n'est plus jeune.... tu n'as jamais été beau....

SECOND MONSIEUR. — Ah ! tu m'em-bêtes!...

PREMIER MONSIEUR. — Je suis curieux de connaître ta femme... Tu me présenteras?...

SECOND MONSIEUR. — Oui, tout à l'heure.... Respirons l'air encore un instant; tu sortais?

PREMIER MONSIEUR. — Je sortais pour avoir un renseignement, il n'y a personne de connaissance là dedans!...

SECOND MONSIEUR. — Ah ! le fait est qu'il faut être enragé pour...

PREMIER MONSIEUR. — Et je veux savoir qui est une femme que j'ai remarquée....

SECOND MONSIEUR. — Ça m'aurait surpris si tu n'avais pas déjà « levé » une femme quelconque, toi?

PREMIER MONSIEUR. — Si je l'avais levée,

je ne m'en préoccuperais pas!... Non, il n'y a encore rien de fait....

SECOND MONSIEUR. — Ça m'étonne!

PREMIER MONSIEUR. — Mais il doit y avoir à faire....

SECOND MONSIEUR. — Parbleu! il y a toujours à faire!...

PREMIER MONSIEUR. — Tu vas me dire qui elle est?...

SECOND MONSIEUR. — Mais je ne connais pas toutes les femmes qui sont ici, moi! Je ne suis pas comme toi! Et puis, je suis marié!...

PREMIER MONSIEUR. — Raison de plus!... d'ailleurs tout le monde doit connaître celle-là!...

SECOND MONSIEUR. — Comment est-elle?

PREMIER MONSIEUR. — Adorable! vingt à vingt-cinq ans!... grande, svelte, brune!...

SECOND MONSIEUR. — C'est pas ça !
Cocotte ou femme du monde?...

PREMIER MONSIEUR. — Euh, euh ! Elle a
l'air assez comme il faut, mais elle est outra-
geusement peinte;... et jolie malgré ça!... un
rève !... Elle est accompagnée d'une femme
insignifiante et de deux ou trois gommeux qui
ont poussé pendant mon absence, car je ne
connais pas ces têtes-là...

SECOND MONSIEUR. — Elle a une robe
« cœur de laitue » ornée de bottes de chève-
vrefeuille, n'est-ce pas ?

PREMIER MONSIEUR. — Précisément !...
Tu la connais ?

SECOND MONSIEUR. — Beaucoup !...

PREMIER MONSIEUR. — Eh bien, y a-
t-il une chance quelconque ?

SECOND MONSIEUR. — J'espère que non,
c'est ma femme !

PREMIER MONSIEUR, *stupéfait*. — Ta

femme!... Ah! tous mes compliments, mon ami! Fichtre! Tu n'es pas à plaindre! (*Le second monsieur se rengorge.*) Mais dis-moi, puis-je t'adresser une question?

SECOND MONSIEUR. — Toutes les questions que tu voudras....

PREMIER MONSIEUR. — Eh bien! pourquoi, ayant le bonheur de posséder une femme jeune, éblouissante et radicalement belle, lui permets-tu de se peindre ainsi?... sans parler de la peau que ça abîme et que ça fane, cette peinture à l'inconvénient de donner un aspect...

SECOND MONSIEUR. — Douteux?... Je le sais bien!... mais que veux-tu, ma femme a ce petit travers, et je t'avouerai que loin de chercher à l'en corriger, je l'encourage le plus que je peux...

PREMIER MONSIEUR. — Toi? son mari?...

SECOND MONSIEUR. — Moi, son mari....

PREMIER MONSIEUR. — Et dans quel but?

SECOND MONSIEUR. — J'ai le malheur d'être affreusement jaloux, et ça me rassure...

PREMIER MONSIEUR. — Mais...

SECOND MONSIEUR. — Eh oui! c'est un vrai pastel... ma femme!... impossible d'y toucher sans l'endommager!... alors, tu comprends, ça fait réfléchir; elle d'abord (bien que j'espère que ce frein soit superflu), ensuite ceux qui pourraient avoir quelques vellétés de... contact... Ah! mon ami! les fards comme les épingles rendent de sers services aux maris, va!

PREMIER MONSIEUR. — Tu exagères!...

SECOND MONSIEUR. — D'utout!.. Comment veux-tu qu'une femme qui a sur la figure du blanc pompadour onctueux, du rose en poudre, du réseau d'azur; du crayon mysté-

rieux et du *kohl* aux yeux, et du *vinaigre incarnadin* aux lèvres, se laisse embrasser avec plaisir, sans appréhension?

PREMIER MONSIEUR. — Tout ça s'enlève....

SECOND MONSIEUR. — Oui, mais on s'en aperçoit!...

PREMIER MONSIEUR. — Ça se remet!...

SECOND MONSIEUR. — Je ne dis pas le contraire, mais sais-tu combien il faut de temps pour ça?... deux heures, mon ami!... quand on pousse cet art au degré auquel le pousse ma femme!... sans compter que la toilette ne prend guère moins de temps... Il me semble difficile d'accorder des rendez-vous dans ces conditions-là et, quant au baiser dit « *furtif* », il ne peut être donné sans courir grand risque d'être mal reçu par celle dont il détériore le travail.

PREMIER MONSIEUR. — Que non ! Je

ne crois pas beaucoup à ton préservatif....

SECOND MONSIEUR. — Penses-tu qu'une femme se décide à enlever un à un tous les embellissements, — ou du moins tout ce qu'elle croit être les embellissements de sa personne, — depuis les faux cheveux jusqu'à la tournure et à les replacer de même, aux yeux ébahis de l'objet aimé qui la regarde faire?... non, jamais!... La femme aussi soigneusement « bichonnée » résiste et se défend toujours!... La femme affolée de toilette est plus rassurante que la femme affamée de vertu; celle-ci peut sombrer dans un moment d'entraînement ou de passion; celle-là réfléchira qu'en se livrant elle à tout à perdre et rien à gagner.....

PREMIER MONSIEUR. — Mais alors, toi?... si tu ne peux pas non plus toucher?

SECOND MONSIEUR. — Moi!... moi, je suis le mari, c'est tout différent!... Je lui ai bien

persuadé que ce qui fane les actrices, c'est que souvent elles se couchent sans prendre le temps de défaire leur figure, de sorte que tous les soirs la peinture disparaît; du soir au matin, je ne suis pas inquiet; la surveillance est facile à exercer et je m'en charge; dès qu'elle m'échappe, elle a sa peinture qui me remplace.

PREMIER MONSIEUR. — Quelle idée bizarre de se maquiller quand on est jolie comme ça!...

SECOND MONSIEUR. — Ah! que veux-tu? il est à la mode de ne pas utiliser ses avantages!... Elle a des cheveux superbes, eh bien, elle les cache sous un faux front par devant et sous un faux chignon par derrière. Très rassurant aussi, le faux front!... il se déplace au moindre frottement!... et les veines?... et l'épaississement des cils?... et le noircissement des sourcils?... et le

rose des narines et des oreilles?... tout ça se dérange, s'enlève ou s'étend avec une facilité désolante!... Et puis il y a le corset effroyablement serré qui marbre la peau et y incruste les plis de la chemise!... et la tournure dont il faut lacer les cordons qui servent à la faire *chasser*!... Puis commence l'office des épingles : épingles anglaises, épingles à tête d'or, épingles à têtes de perle, à têtes de lapis!... on en fourre partout!... sous les jupons pour les tenir réunis et les forcer à jouer ensemble, en suivant les mouvements!... aux épaulettes de la chemise, aux sachets du corset!... à la manche, pour tenir le gant au-dessus du coude!... au cou et sur la poitrine, pour draper et fixer l'écharpe de blonde!... à la taille pour empêcher la ceinture de remonter!... aux brides du chapeau pour empêcher que le nœud se desserre!... sans compter les épingles à têtes représentant des insectes, qu'on

pique partout à tort et à travers; mouches, sauterelles, scarabées, guêpes, etc!... Allez donc toucher à une femme attifée de la sorte!... Rien n'est décourageant comme la rencontre d'une épingle!... Crois-moi, mon ami, quand tu te marieras, fais comme moi?... grâce au maquillage et aux épingles, un mari peut dormir tranquille!...

INVOCATION

I

Dans la rue Bonaparte, un coupé très élégant. — Dans le coupé :

UN MONSIEUR.

LE MONSIEUR, *absorbé, lisant une lettre.*
— « Tu prieras ta femme de passer chez le
» grand marchand d'ornements d'église et de
» statues de la rue Bonaparte et de choisir

» un Saint-Joseph de grande dimension.
» C'est pour l'église des Futaies. Nous en
» avons un, mais il est si affreux, que j'en ai
» honte pour le mois de Marie !... Dis à Jac-
» queline d'en choisir un très joli, qui ait de
» belles draperies et une belle allure, et
» fais-le déposer chez Clapiou, mon embal-
» leur, n^o..., rue du Bac; il est prévenu... »
(Repliant la lettre.) Bien entendu, Jacque-
line a envoyé promener la commission de la
tante !... elle a déclaré que la tante est mu-
tante à moi, et non sa tante à elle, — ce qui
est parfaitement exact, — et qu'elle aimait
mieux aller au concours hippique que cher-
cher saint Joseph, — ce qui, somme toute,
est naturel ! Alors, ... c'est moi qui viens le
chercher, saint Joseph ! et du diable si je
sais où je vais le trouver !... *(Il déchire la let-
tre en tout petits morceaux qu'il lance par la
portière.)* Ah ça !... nous n'arriverons donc

jamais!! (*Baissant la glace.*) Jean!... est-ce que nous n'avons pas passé le grand marchand d'ornements d'église ?...

— Je ne sais pas si nous avons passé le grand, monsieur le comte, il n'y a que d'ça!...

LE MONSIEUR. — Mais sapristi!... (*Regardant les boutiques d'ornements qui se succèdent presque sans interruption.*) Tiens!... C'est ma foi vrai!... Le grand?... Lequel est le plus grand?... Elle aurait bien pu me donner le nom, ma tante!... ça eût simplifié; car, enfin, il n'est pas très commode de mesurer comme ça,... à l'œil!... Je vais interroger ce sergent de ville!... (*Il fait arrêter, descend de voiture et va causer avec un sergent de ville.*)

LE MONSIEUR, remontant en voiture. — Vous arrêterez au coin de la place Saint-Sulpice...

Arrivé place Saint-Sulpice, LE MONSIEUR

entre dans une immense boutique remplie de statues peintes, habillées de couleurs tendres, chamarrées de dorures, ou toutes blanches, en plâtre ou en stuc, ou entièrement dorées, argentées ou bronzées; de reliquaires, de crucifix, de couronnes et de colliers de pierreries; de cœurs enflammés, de chapelets, de calices, d'ostensoirs, etc... Au comptoir est assise une dame grassouillette, sanglée dans une robe sérieuse et correctement coiffée. Dans le magasin vont et viennent les commis. En apercevant « un client de distinction », tous s'avancent comme un seul homme au-devant de lui et la dame du comptoir sourit aimablement.

LE MONSIEUR. — Je voudrais un Saint-Joseph... un beau Saint-Joseph?...

LE COMMIS, *très vite, sans séparer les mots.* — Peint doré naturel ou argenté?...

LE MONSIEUR, *abasourdi*. — Qu'est-ce que vous dites?...

— Je demande à Monsieur s'il désire une statue peinte ou dorée, naturelle ou...

LE MONSIEUR. — Ah! bon!.. Peinte!... il faut qu'elle soit peinte!...

— Quelle taille?...

LE MONSIEUR. — De grande dimension...

— Monsieur ne sait pas le numéro?...

LE MONSIEUR. — Ma foi, non!... On m'a dit : « Un Saint-Joseph peint, joli, et de grande dimension... » Ce n'est pas pour moi!... C'est une commission!...

— Nous avons depuis vingt-deux centimètres jusqu'à deux mètres dix...

LE MONSIEUR. — Fichtre!... Deux mètres dix!...

— Si Monsieur veut choisir approximativement?...

LE MONSIEUR, *embarrassé*. — Approximativement?... C'est facile à dire,... mais je ne sais vraiment pas... Voyons!... Il me semble que grand comme... (*Il cherche*.) Comme moi,... ce sera suffisant?...

LE COMMIS, *le toisant*. — Peuh!... Enfin, c'est comme Monsieur voudra!...

On apporte un Saint-Joseph de un mètre soixante-quinze. Saint-Joseph est frais et blond; il a une robe bleu ciel, légèrement décolletée, entourée au cou d'un galon d'or, et un manteau rose, relevé d'un côté et également bordé d'un galon d'or. De la main droite il tient une immense branche de lys.

LE MONSIEUR, *l'examinant*. — Est-ce que, habituellement, Saint-Joseph n'est pas accompagné de l'enfant Jésus?... Je trouve ce saint, tout seul avec sa fleur... un peu... sérieux...

LE COMMIS, *pointu*. — Si Monsieur avait

dit qu'il désirait le *Saint-Joseph à l'enfant*, nous l'aurions fait voir tout de suite... Mais comme Monsieur n'a rien dit...

LE MONSIEUR. — Eh bien, montrez-moi le *Saint-Joseph à l'enfant*?...

On apporte un autre *Saint-Joseph*. Celui-ci est brun et pâle; il a une robe violette, un manteau jaune et tient sur son bras gauche l'enfant Jésus.

LE MONSIEUR. — Hum!... Je préfère ce modèle à cause de l'enfant... Mais, d'un autre côté, j'aime mieux le physique du premier... Il est plus gai, plus sympathique... Quel dommage qu'il n'ait pas d'enfant! Et puis ce *Saint-Joseph* tout drapé de jaune!... Vous n'en auriez pas un blond qui ait un enfant?

LE COMMIS, *agacé*. — Non, Monsieur!...

LE MONSIEUR, *perplexe*. — Et vous ne pourriez pas faire ajouter un enfant à celui-ci?

LE COMMIS. — Je ne pense pas, Monsieur.... (*A la dame du comptoir.*) Madame! monsieur demande...

LE MONSIEUR, *s'approchant du comptoir.*
— S'il ne serait pas possible de faire faire un enfant à saint Joseph?...

LA DAME, *grincheuse.* — Je ne sais pas si c'est possible, Monsieur, mais je ne m'en charge pas!

LE MONSIEUR. — Ah! c'est fâcheux!... (*Revenant près des statues.*) En ce cas, je vais prendre celui qui tient une fleur... Combien vous dois-je?

LE COMMIS. — Quatre cent soixante-quinze francs, Monsieur...

LE MONSIEUR. — Fichtre! c'est pas pour rien!... Enfin!... (*Il s'approche du comptoir et paie.*) Voulez-vous avoir l'obligeance de faire porter cette statue chez M. Clapiou, emballeur, rue du Bac, numéro...

Attendez... je vais vous dire le numéro... (*Il cherche dans sa poche.*) La lettre, à présent!... Qu'est-ce que j'ai fait de la lettre? (*Se souvenant.*) Allons! bon!... je l'ai déchirée!... (*A la dame.*) Clapiou... un em-balleur... très connu... rue du Bac...

LA DAME, *aigre.* — Vous comprenez, Monsieur, qu'on ne peut pas aller de porte en porte avec une statue fragile?... Il faut l'adresse exacte...

LE MONSIEUR. — Comment faire?... (*A lui-même.*) Ai-je été assez bête d'aller déchirer cette lettre?... (*Prenant un parti.*) Mettez cette statue dans ma voiture, je vais l'emporter...

On entortille saint Joseph dans des espèces de grosses cordes de papier de soie pour l'isoler du contact de la voiture, et on parvient à grand'peine à l'introduire dans le coupé. Il est placé de biais; la tête touche au

plafond du côté gauche et les pieds sont arc-boutés contre la portière de droite.

I

LE MONSIEUR, *au cocher.* — Rue du Bac... Chez Clapiou, emballeur... Je vous arrêterai...

Il monte en voiture et s'insinue péniblement entre le corps de Saint-Joseph et la banquette.

LE MONSIEUR. — Cristi! c'est pas commode!... Sont-ils assez désagréables, dans ce magasin!... Si jamais j'ai besoin d'un autre Saint-Joseph, c'est pas là que j'irai le chercher... (*Il regarde par la portière.*) Voyons, le tout est de découvrir l'emballeur, à présent!... Si encore je pouvais descendre... Je deman-

derais... je verrais... Mais pas moyen de bouger!... je suis littéralement aplati!... (*Il veut tirer sa montre.*) Je ne peux même pas tirer ma montre!... Il doit être tard!... Ma femme est toute seule au concours hippique et je n'aime pas bien ça!... Je suis sûr que mes amis l'entourent... beaucoup plus que si j'étais là!... Je ne croyais pas être retenu aussi longtemps par saint Joseph... C'est absurde!... Elle est coquette, ma femme, coquette à faire frémir!... Je ne crois pas que... mais enfin...

Un choc violent fait osciller la statue. Le monsieur la retient dans ses bras.

LE MONSIEUR, *très ému.* — Le nez de saint Joseph a été à un centimètre de la glace!... J'ai eu une peur!... et le lys est cassé!... (*Il le regarde.*) Heureusement il y a un fil de fer dans la tige, sans ça!... (*Faisant des efforts inouïs et parvenant à baisser*

la glace.) Jean!... nous rentrons!... (*Il relève la glace.*) Impossible de chercher l'emballeur dans ces conditions-là!... Je vais emmener Saint-Joseph à la maison et j'enverrai une dépêche à ma tante pour avoir l'adresse. (*Apercevant une pendule à la porte d'un horloger.*) Cinq heures! La belle heure du concours! L'heure élégante ou soi-disant... Car, à présent, je ne vois pas qu'il y ait une heure élégante! Enfin, c'est l'heure du monde!... C'est déjà trop!... Ma femme est là-bas!... libre.... pouvant papoter et même flirter à son aise!... et je le parierais, qu'elle flirte!... Ce que je suis tourmenté, angoissé même!... Et tout ça à cause de ce Saint-Joseph de malheur!... (*Il regarde la statue.*) Pauvre saint Joseph!... il a tout de même une bonne figure!... calme, reposée, honnête, tranquille!... On voit qu'il prend les choses de haut, lui!... Sa physionomie exprime la quié-

tude ! La quiétude?... Voilà une chose que j'ignore!... Si vous saviez, saint Joseph, combien c'est affreux d'être toujours préoccupé, bouleversé?... de prévoir toujours l'accident parce qu'on le redoute, ou de le redouter parce qu'on le prévoit?... Et pourtant, Dieu sait — et vous aussi, saint Joseph, vous devez le savoir, — si je prends des précautions pour éviter un malheur?...

SAINT - JOSEPH. —...

LE MONSIEUR. — Eh bien !... ces précautions elles-mêmes tournent contre moi!... Oui!... C'est désespérant !... Ainsi, quand je me suis marié, ma femme, qui a été élevée loin du monde, — c'est pour ça que je l'ai épousée, — ma femme voulait absolument apprendre à monter à cheval, pour m'accompagner, disait-elle; je m'y suis formellement opposé... et voici pourquoi... Vous connaissez l'allée des Poteaux?

SAINT - JOSEPH. —...

LE MONSIEUR. — Elle n'est pas large, et dès qu'il y a du monde, on ne peut pas y marcher plus de deux de front... Or, qu'est-ce qui arrive? La femme va devant avec un ami empressé, flirteur... Mon Dieu oui, saint Joseph, flirteur !... les meilleurs le sont !... quelque fois même sans arrière-pensée... pour passer le temps plus agréablement, ... pour ne pas perdre la main, ... pour taquiner un tantinet le mari jaloux !... Le mari, lui, suit à dix pas, n'entend pas un mot de ce qu'on dit à sa femme, ni de ce qu'elle répond ; ne peut même pas observer le jeu de sa physionomie... enfin, le mari est au supplice !... A la chasse, c'est pis encore !... le mari, — lorsque comme moi il est maître d'équipage, — est obligé de s'occuper des piqueux, des chiens, de surveiller et de mener la chasse... et la femme, pendant ce temps-là,

reste la proie des invités!... Je ne pouvais me faire à cette idée!... J'ai donc continué à monter à cheval tout seul... Alors, ç'a été des scènes!... Elle pleurait!... Elle se roulait!... les femmes qui se roulent, saint Joseph, vous ne connaissez pas ça, vous?...

SAINT - JOSEPH. — ...

LE MONSIEUR. — Elle prétendait que si je tenais à monter à cheval sans elle, c'est que j'allais chaque matin au Bois retrouver des maîtresses!!!... et elle savait parfaitement que ça n'était pas vrai!... Bref, elle m'a fait enrager de telle sorte, que j'ai préféré lâcher les promenades, l'équipage, la chasse, enfin tout ce qui m'amusait!... Et si vous saviez, saint Joseph, quand on a monté à cheval depuis l'âge de trois ans et que tout à coup, subitement, on est à trente-cinq ans sevré de cet exercice, c'est un véritable bouleversement dans la vie!... une perturbation...

Non!... je suis sûr que vous ne vous doutez pas de ce que c'est ?

SAINT - JOSEPH. — ...

LE MONSIEUR. — Et le plus joli, c'est que ma femme, ayant toujours considéré l'équitation comme le premier art du monde, le seul qui élève l'homme au-dessus du niveau, et n'ayant pu, grâce à ma précaution, savoir par elle-même à quoi s'en tenir sur cet art, s' imagine de bonne foi que les gens qui montent bien à cheval sont des êtres privilégiés, très supérieurs au reste du genre humain. Le monsieur qui, vêtu d'un habit rouge cette année, d'un uniforme les années précédentes, franchit sans tomber, ou même en tombant, les obstacles du concours hippique, prend, à ses yeux éblouis, les proportions d'un héros!... Il peut être vilain, mal appris, idiot, ignorant, chanter faux, valser à contre-mesure, etc..., etc..., tout lui est pardonné! Il

monte à cheval!... il fait la seule chose que je ne fais pas!... Et notez, saint Joseph, que ma femme n'admet pas un seul instant que ce soit pour elle que j'ai renoncé au cheval?... pour elle?... Ah! bien ouiche!... J'ai abandonné la chasse, les steeple chases, le concours hippique et le reste, parce que je devenais trop gros!... Parfaitement!... A l'entendre, je coupais en deux mes chevaux!... Comprenez-vous, mon bon saint Joseph, à quel point cette accusation est fausse?... Enfin, voyons?... il n'y a qu'à me regarder!... je ne suis pas gros du tout, n'est-il pas vrai?...

SAINT - JOSEPH. — ...

LE MONSIEUR. — Je ne suis pas gros!... Mais il y a évidemment des gens plus minces que moi?... Cet animal de Boitytré par exemple!... Il est très bien à cheval, Boitytré!... et il monte aujourd'hui au con-

cours !... il y monte tous les jours, d'ailleurs !... Tant qu'il sera à cheval, ma femme le dévorera des yeux; s'il passe brillamment les obstacles, elle l'applaudira avec fracas;... s'il tombe, elle poussera des cris de paon;... s'il remporte le prix, elle lui serrera la main avec effusion !... Je le vois d'ici s'avancer bêtement, les jambes en compas, pincé dans son habit rouge qui le serre trop, flottant dans sa culotte qui ne le serre pas assez et descend en vis sur les cuisses... le grand chic enfin !... Satané Boitytré, va !... C'est que, figurez-vous, saint-Joseph, il est fichu de décrocher un flot de rubans, et ce que ça me vexe !...

SAINT-JOSEPH. — ...

LE MONSIEUR. — A cause de ma femme, ça me vexe ! car sans ça, je ne lui veux aucun mal, à Boitytré !... Mon Dieu !... il me semble que nous n'avançons pas... le temps me paraît

d'un long!... sans compter que vous êtes abominablement lourd, saint Joseph!... Je vous ennuie, n'est-ce pas?...

SAINT-JOSEPH. — ...

LE MONSIEUR. — Si... si... vous devez me trouver ridicule?... Vous êtes au-dessus de tout ça, vous!... Vous avez de la chance!... A ma place, vous feriez paisiblement vos copeaux dans un petit coin, sans vous occuper du concours hippique, ni du reste... Oui... je sais bien... C'est ainsi qu'on doit faire, mais moi je ne peux pas! Si je pouvais, parbleu!... je serais là,... habillé de rose et de bleu, un lys à la main... et vous seriez dessous!... et vous verriez comme on y est mal, dessous?... (*Il fait une grimace.*) Comme on a la crampe!... Si, au moins, pour me récompenser de vous avoir si soigneusement porté, vous daigniez m'inspirer une bonne idée? M'indiquer un moyen pour... pour ne

pas l'être?... Voyons, saint Joseph, un bon mouvement?... Conseillez-moi, dites?

LE COCHER, *d'une voix retentissante.* —
Porte!!!...

Le coupé s'engouffre sous la voûte d'un hôtel du parc Monceau.

TROP DE DIPLOMATIE!

I

CE QUE MONSIEUR SE DIT

—Dieu ! qu'elle est donc jolie, ma femme !... trop jolie même ! Il est peut-être plus prudent d'épouser une femme qui puisse passer inaperçue... On a certainement moins de satisfactions, mais on est plus tranquille,... et si c'était à refaire !... Enfin !... en la tenant,

comme je le fais, d'une main ferme, ... en la surveillant toujours, sans avoir l'air, j'arriverai à ne pas être... Seigneur! Cette idée me fait trembler! (*Il prend sa tête dans ses mains. Un temps.*) Je la dirige avec méthode.... la méthode, il n'y a que ça!... La question des lectures m'a, à elle seule, donné une peine infinie!... Quels journaux recevoir?... Quels livres permettre?... *Le Figaro*? Je le lui ai supprimé!... elle me questionnait sans cesse sur la petite correspondance... Ça l'intriguait... Ça l'occupait plus que je ne l'eusse voulu... J'ai pris les *Débats*.... Mais depuis que Maupassant y a été et que Jules Lemaitre y est, c'est bien gai!!... Je vais m'abonner au *Français*... Et les revues, donc? C'est encore une autre affaire!!! *La Vie Parisienne*? Horreur! Je la reçois en cachette comme *le Figaro*,... elle ne s'en doute pas... *La Nouvelle Revue*?... trop vert... et

trop rouge.... La *Revue des Deux Mondes*?... trop... saumoné... J'ai cru pouvoir permettre *l'Art et la Mode* et la *Revue bleue*... et je me demande si je n'ai pas été imprudent?... et puis, beaucoup de journaux de voyages!... On ne sait pas assez la géographie, c'est un tort!... Pour les romans, éviter soigneusement les dissolvants, les amoureux, les passionnés : Dumas, Octave Feuillet, Maupassant, etc., etc. Permettre, — à la rigueur — Bourget,... il l'intéressera sans qu'elle le comprenne... Et puis, des romans anciens,... très anciens... Les passions les plus vives, sont à ces époques reculées, présentées sous une telle forme qu'on ne peut pas facilement se les assimiler... Il y a aussi les productions littéraires un peu surannées, quoique plus rapprochées de nous,... les romans de madame de Souza, par exemple!... Le sentiment en manches à gigot est moins

dangereux que l'autre... Je vais lui donner *Adèle de Sénanges* et *Eugène de Rothelin*.... Avec ça et les œuvres complètes du comte Agénor de Gasparin, elle en a pour quelque temps!... Je permets aussi les Parnassiens et même les déliquescents... Oh! je ne suis pas sévère!...

» Pour les relations, le choix est encore plus difficile que pour les lectures,... les relations masculines surtout me préoccupent!... Il faut, en principe, écarter tout individu qui pourrait être l'occasion d'une comparaison désavantageuse pour moi! Donc, personne de supérieur,... ni même d'équivalent... c'est plus sûr!... Être difficile pour les présentations!... Il y a des maris qui ont la rage de présenter Dieu et le diable à leurs femmes... Quant à moi, je suis et serai toujours intraitable!... pas d'officier présenté au-dessous du grade de colonel!... pas un magistrat qui

ne soit au moins procureur général,... et encore!... A présent, on ne sait plus à quoi s'entendre avec le nouveau système.... Autrefois, il leur restait à peine des yeux... Aujourd'hui, ils ont des dents!... plus de croulants!... tous compétiteurs!.. Et puis, j'élimine peu à peu mes amis trop gais, trop grouillants ou trop spirituels!... Je tâche de ne conserver que les corrects, les ordinaires et les ennuyeux. Je préfère qu'elle n'ait aucun plaisir à les recevoir!... Quelques-uns des redoutables persistent, cependant!... Ils continuent à venir à son jour... Ça m'horripile!... Mais j'y ai attiré cet excellent X..., au jour de ma femme!... je l'ai mis à l'aise,... je l'ai encouragé à rester longtemps!... Ça a marché comme sur des roulettes... Tous les lundis il arrive à deux heures, au moment où je sors,... et quand je rentre, je le retrouve, piqué sur le pouf où il s'est posé en entrant,... avec lui

je suis bien tranquille il n'a jamais pu dire deux mots à une femme sans bégayer, ... et sa présence gêne les jolis messieurs qui voudraient se ménager des tête-à-tête.

» Pour les autres jours, j'ai recommandé aux domestiques d'entrer au salon quand il y a des visites, ... de remonter les lampes, d'apporter une bûche, de remettre une lettre... Je garde, à cet effet, toutes les lettres-prospectus que je reçois, ... et on les espace habilement, quand il n'y a pas d'autre prétexte! ... Je suis bien convaincu que mes domestiques se moquent de moi, mais enfin ils exécutent mes ordres, ... je trouve toujours la cheminée bourrée à éclater et les lettres sur la table! ... Et les sorties à pied?... C'est là qu'il faut déployer toute l'astuce dont je suis susceptible... il n'y en a d'ailleurs pas un comme moi pour couper l'ami fringant, qui s'avance frais comme l'œil, la bouche en cœur et les jambes

en compas, alors que moi je me sens le front en sueur, le nez violet ou les jambes cotonneuses!... Dans ce cas là, je fais admirer à ma femme les vitrines des magasins; le jeune seigneur en est pour son salut et elle n'y voit que du feu...

» Pour les relations féminines, j'ai trié aussi sur le volet... Je lui ai donné des amies pas trop élégantes, de ces femmes qui savent se parer d'un rien et être parfaitement correctes,... pas trop belles non plus,... je l'ai, en un mot, entourée de repoussoirs inoffensifs... Je lui fais manger une cuisine saine et honorable; beaucoup de viandes blanches et un petit bordeaux tiédi. Le potage à la bisque et les truffes sont aux entrailles ce que Zola et Maupassant sont à l'âme!...

» Quand je la conduis dans le monde, — car je l'y conduis, il ne faut pas séquestrer les femmes, — je choisis de préférence les

maisons où on entend de bonne musique (plutôt instrumentale que vocale).

» C'est parfait; toutes les femmes sont assises dans un salon, tous les hommes sont debout dans l'autre... Rien à craindre!... J'aime aussi à la mener dans le monde officiel! Là, pas de femmes!... Sa beauté fait sensation; elle est ravie et moi aussi, parce que je suis tranquille,... je ne redoute rien!... C'est assommant, c'est vrai, le monde officiel!... C'est un bain de vapeur, la mort de la toilette, l'écrasement des pieds et le jeûne quand même, sans compter qu'on risque d'être tapé de quelques louis par des politiques dans l'embarras, mais aucun danger d'ailleurs, au point de vue spécial auquel je me place, s'entend!...

» Pas de monde où on s'amuse; les requins des salons sont là, guettant leur proie, et la lutte est trop difficile à soutenir!... défendues aussi, les réunions au cirque d'amateurs;

défendus, les assauts d'armes!... Trop de plastique!... A remplacer par le tour du bassin du Luxembourg... ou une visite sagement dirigée à la galerie des Antiques!... Ça, au moins, ça n'est pas du rabougri!... Pas de rôles actifs aux ventes de charité! Je ne sais pas si les pauvres ont leur compte, mais, dans tous les cas, ils ont bon dos!... Pour eux, on peut tout faire!...

» Si elle veut absolument aller une fois à la cour d'assises, je la conduirai voir un crime honnête... genre Tropmann, par exemple; mais, malheureusement, il n'y en a plus guère de ceux-là!... Le crime psychologique est celui qui donne le plus aujourd'hui.

» Je surveille aussi tant que je peux ma conversation!... Je m'efforce de ne jamais ouvrir d'horizons, de limiter l'aperçu quand par hasard il naît, d'être enfin une sorte de corset de l'âme!...

II

CE QUE PENSE MADAME

— Vraiment, je croyais que c'était plus agréable d'être mariée! J'espérais m'amuser davantage, être plus libre surtout... Je croyais tout voir, tout entendre, tout lire!... Ah! bien oui!... Pas de journaux!... pas de livres!... La bibliothèque est fermée à clef, et mon mari ne laisse dehors que Walter Scott et Corneille... que je connais déjà!...

» Je mourais d'envie de voir *Francillon*, les *Femmes collantes*, le *Conseil judiciaire* et *Joséphine vendue par ses sœurs*, et je n'ai vu que *le Crocodile* et *la Comtesse Sarah*!... Mon mari trouve que ce sont des pièces mo-

rales!!... Que c'est bizarre!... J'aurais, moi, cru le contraire!... (*Pensive.*) Enfin, il paraît qu'un voleur a une plus grande puissance de séduction que les honnêtes gens... car non seulement le Hollandais du *Crocodile* est aimé de la plus jolie femme de la pièce, mais encore il est élu chef presque sans contestation... Ceci explique bien des popularités qui nous étonnent aujourd'hui... Quant à la *Comtesse Sarah*, j'analyserai difficilement l'impression que la pièce m'a laissée... C'est vague... excessivement vague... Si encore, à défaut de théâtre et de lecture, j'avais d'agréables relations!... Mais pas du tout!...

» De vieux militaires... de vieux magistrats... de vieux littérateurs démodés, ou des petits jeunes gens incolores, qui ne rient pas, ne causent pas, ne fument même pas!... Et les femmes, donc?... des poupées, en-

nuyeuses, sottes, fagotées, qui ne disent pas deux mots !...

» Je pensais que les amis gais de mon mari, ceux que je voyais avec lui avant son mariage, viendraient chez moi quelquefois... Ils n'y ont pas mis le pied, sauf deux ou trois !... En revanche, il a de vieux amis insupportables... qui m'accablent de politesses et de visites... M. X..., par exemple !... le jour où je reçois, il arrive le premier et part le dernier... De deux à sept heures, il joue les cariatides dans mon salon en buvant quinze tasses de thé !... Et il est si, si ennuyeux, ce pauvre homme !... Il fera fuir tout le monde ! Sans compter que quand par hasard nous sommes seuls pendant cinq minutes, il se traîne à genoux sur le tapis en me criant qu'il m'adore... Ça m'agace !... D'autres jours, quand j'ai des visites, les domestiques entrent continuellement dans le salon, sous un prétexte ou sous

un autre, pour remonter une lampe, refaire le feu, allumer des bougies, apporter une lettre... Évidemment, ils obéissent à une consigne; dernièrement j'ai demandé à Jean pourquoi il avait apporté cinq bûches en moins d'une heure, il m'a répondu, en souriant d'un air embarrassé : « C'est que Monsieur m'a bien recommandé de ne jamais laisser Madame manquer de bois quand il y a des visites ! »

» Quand nous sortons à pied, mon mari s'arrête à toutes les boutiques les plus banales et les plus insignifiantes... Il se précipite le nez sur n'importe quelle glace, en s'écriant : « Ah! c'est charmant!... Est-ce assez joli?... » Le plus souvent, ce qui excite ainsi son admiration, c'est la photographie de M. Grévy, une porcelaine à treize sous ou un rasoir mécanique! Naturellement je me retourne, moi, et j'aperçois un ami, — un

des rares amis chics, — qui s'éloigne furtivement, après nous avoir salués, se cachant presque en voyant qu'on l'évite avec affectation.

» Le monde?... Je n'y vais pas!... C'est à peine si j'assiste à trois ou quatre cohues officielles... Ça ne m'amuse pas du tout, et au dernier bal de l'Élysée on m'a pincée tout le temps... Je n'ai pas osé le dire...

» Les expositions des cercles, des aquarellistes, me distrairaient. Nous n'y allons jamais!... Mon mari me mène au Luxembourg ou au Louvre, et m'explique avec insistance que, les races étant dégénérées, les formes modernes ne sont plus aussi vigoureuses que celles reproduites par les statuaires anciens... Qu'est-ce que ça me fait, tout ça ???...

.

III

CE QUI ADVIENT

Au retour d'un bal. Monsieur et Madame rentrent en coupé.

MONSIEUR. — Ce petit serin de prince de Granton, qui voulait absolument vous être présenté... Je l'ai envoyé promener, naturellement...

MADAME. — Pourquoi?...

MONSIEUR. — Pourquoi? Mais parce que cette présentation était inutile... (*à part*) et dangereuse! Il est joli comme un cœur, cet animal-là!...

MADAME. — Il eût été plus simple... et plus poli, de me le présenter vous-même...

MONSIEUR, *inquiet*. — Comment, *moi-même*?... Est-ce qu'il s'est fait présenter par un autre?

MADAME. — Dame!... (*A part.*) Il y tenait!...

MONSIEUR, *vexé*. — Et, que vous a-t-il dit, ce jeune serin? si toutefois ma question n'est pas indiscrete?...

MADAME. — Pas du tout... Nous avons parlé de la pluie et du beau temps... (*A part.*) Du beau temps surtout... Il m'a demandé — sans avoir l'air de se renseigner — si j'allais aux Acacias?... à quelle heure?... Si je me promenais à pied? si je me promenais seule?... si je comptais y aller demain?... etc. J'ai répondu à toutes les questions et je serais bien étonnée si demain... Ce n'est peut-être pas très correct, cette façon de procéder; ça a un peu l'air d'un rendez-vous... Aussi, c'est la faute de mon mari!... Il

m'épie, il me guette, il me surveille, il refuse à ses amis de les présenter à moi... Tant pis!... J'étouffe, à la fin!... Ce soir, je n'ai même pas osé valser avec le petit prince!... et pourtant, j'en avais joliment envie... Il est gentil comme tout!...

MONSIEUR. — Je parie qu'il vous a demandé quel jour vous recevez?...

MADAME, *distracte*. — Qui ça?...

MONSIEUR. — Ce jeune idiot!...

MADAME, *sèchement*. — Non!...

MONSIEUR. — Ça m'étonne!... Je vous avertis, ma chère amie, que M. de Granton a la spécialité de compromettre les femmes...

MADAME, *indifférente*. — Ah!...

MONSIEUR. — Oui,... de plus, il est irrésistible, dit-on...

MADAME, *intéressée*. — Ah!...

MONSIEUR. — C'est pour lui que madame de Frontignan s'est empoisonnée...

MADAME, *de plus en plus intéressée.* —
Ah! vraiment?...

MONSIEUR. — Mais c'est assez parler de
ce gommeux insignifiant...

MADAME, *à part.* — Insignifiant!... un
monsieur pour lequel madame de Frontignan
s'est empoisonnée!...

MONSIEUR. — Dites-moi plutôt comment
vous trouvez mon ami Rapiou?...

MADAME. — Je le trouve affreux!...

MONSIEUR. — C'est que vous l'aurez mal
vu!... Quand vous serez faite à sa tête,
vous...

MADAME. — Je devrais y être faite, à sa
tête!... Vous me l'avez présenté cinq fois ce
soir!... Il a dû croire que vous étiez gris...

MONSIEUR. — Vous exagérez! (*A part.*)
C'est vrai... Chaque fois que quelqu'un
causait un peu trop longtemps avec ma
femme, je lui présentais Rapiou,... histoire

t-il raconté, ce pauvre Rapiou?...

MADAME. — Nous avons causé lecture...

MONSIEUR. — Il a une bibliothèque superbe...

MADAME, *d'un air indifférent.* — C'est ce qu'il m'a dit!... (*A part.*) Il va me prêter des livres... en cachette, bien entendu!... J'en ai assez de Walter Scott... et même de Corneille!... Il m'a promis *Bel-Ami*, *Sapho*, et *la Maison Tellier* pour commencer... et puis un vieux roman,... *les Liaisons dangereuses*, je crois?... Enfin je lirai donc quelque chose de... corsé!... C'est peut-être mal, ce que je vais faire là?... Mais si on me donnait des livres, je n'emploierais pas ces expédients... douteux...

MONSIEUR, *la regardant tendrement.* —
A quoi penses-tu?...

MADAME. — Je pense que je vais bien dormir!...

MONSIEUR. — Dormir?... (*Il lui embrasse la nuque.*) Dormir déjà?

MADAME, *inquiète, reculant.* — Mais il est deux heures du matin!

MONSIEUR, *à part.* — Elle est froide!... C'est une nature froide! Au fait, tant mieux!... J'ai au moins une chance de ne pas l'être.

LE CHŒUR MODERNE

Il le sera!!!

UN VIEIL AMI

(Vie Parisienne, février 1882)

i

Dans la chambre de madame de Nymbe.

MADAME DE NYMBE. Robe extra collante en satin rosé, d'un rose qui joue la chair à s'y méprendre. N'était la traîne, - on croirait qu'il n'y a pas de robe. Une grosse botte de pavots rosés et lilas jetée dans la traîne. Petit collet à capuchon, entouré d'une guirlande de pavots nichés dans un fouillis

de dentelle. Ce collet très court (dépassant à peine les épaules), fermé sous le menton, puis ouvert en lucarne, laissant voir la peau, et re-fermé ensuite par une touffe de pavots.

M. DE NYMBE. En habit noir et cravate blanche.

M. DE NYMBE. — Ce costume est beaucoup trop voyant !... je vous avais priée d'avoir un domino simple... ample... sombre...

MADAME DE NYMBE, *gouailleuse*. — Un domino du temps de Balzac?...

M. DE NYMBE, *sans voir qu'elle se moque*. — Oui... enfin un domino !... Jamais cette robe n'a ressemblé à un domino !... Relevez bien le capuchon, au moins?... là... maintenant le loup !... Comment... il n'a pas de barbe?...

MADAME DE NYMBE. — Qui ça?...

M. DE NYMBE. — Votre loup?...

MADAME DE NYMBE. — Mais on ne fait plus de loups à barbe!... Enfin, je ne peux pourtant pas m'habiller comme les dominos de Gavarni!... (*Elle arrange son loup et met ses gants.*)

M. DE NYMBE, *pensif*. — Tout le monde va la remarquer!... C'est désolant!... Enfin, je ne veux pas la contrarier... il ne faut pas contrarier les femmes... C'est maladroit!... Ça m'ennuie joliment de la conduire au bal de l'Opéra... Mais elle en mourait d'envie... C'est la comtesse Gypsy et la duchesse de Grenelle qui lui ont monté la tête... Madame d'Aiguillon aussi!... Mais enfin, heureusement madame d'Aiguillon n'est pas de notre loge!... Elle a vraiment les allures trop... vives... et les passions aussi!... je ne veux pas que ma femme la voie souvent... et soit vue avec elle surtout!... il est vrai que ce soir on ne les reconnaîtra pas... je l'espère, du

moins!... J'ai peut-être tort de conduire ma femme à l'Opéra... Mais je ne crois pas prudent de sevrer les femmes de distractions... relativement honnêtes!... Il faut, pour ne pas être... enfin, je me comprends!... leur laisser une très grande liberté... au moins apparente!... J'ai donné rendez-vous à Folleuil, il m'aidera à surveiller... sans avoir l'air!... C'est un ami! Folleuil, un vieil ami!... Un ami sûr!...

MADAME DE NYMBE. — Voilà!... Je suis prête!...

M. DE NYMBE. — Partons... je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, de vous recommander une tenue....

MADAME DE NYMBE. — Ah! mais non!... Je vais à l'Opéra pour m'amuser!... ces dames aussi... et nous nous amuserons, entendez-vous!... et comme bon nous semblera!... et sans vous!...

M. DE NYMBE. — Comment, sans moi? mais...

MADAME DE NYMBE. — Oui... nous circulerons!... nous voulons qu'on nous parle, qu'on nous traite... cavalièrement... Oh! tranquillisez-vous! Ça n'ira pas plus loin...

M. DE NYMBE, *amer.* — Merci!...

MADAME DE NYMBE. — D'ailleurs, si vous étiez tout le temps pendu à mes jupes, on devinerait qui je suis et c'est inutile...

M. DE NYMBE, *à part.* — En effet... (*Haut.*) Mais vous aurez peur?... Ces interpellations, ce brouhaha, cette cohue, ce... laisser aller auxquels vous n'êtes pas habituée... Vous vous décontenancerez... vous perdrez la tête...

MADAME DE NYMBE. — Moi? j'aurai un aplomb monstre!... vous verrez ça!

M. DE NYMBE, *timidement.* — J'ai, à tout hasard, donné rendez-vous à Folleuil... il pourra nous être utile... nous...

MADAME DE NYMBE. — Vous avez bien

fait... il n'y a pas de bonne partie sans Folleuil !...

M. DE NYMBE. — N'est-ce pas?... il est si gai, si... (*A part.*) Et puis, c'est un vieil ami!...

A L'OPÉRA, DANS L'ESCALIER

On regarde beaucoup madame de Nymbe, M. de Nymbe qui lui donne le bras est énervé.

M. DE NYMBE. — Alors, ça vous amuse?...

— Follement !...

— Drôle d'idée que vous avez eue de venir ici !

— Pourquoi ? Prenez garde, vous serrez ma manche, ça froisse mes pavots.

— Ah ! ils vont en voir bien d'autres, vos

pavots!... et vous aussi!... Non seulement vous serez bousculée et froissée involontairement, mais on vous chiffonnera, avec préméditation le plus souvent...

— Mais j'y compte bien!...

M. DE NYMBE, *vexé*. — Ah! c'est différent!...

DU HELDER, *les croisant, bas à M. de Nymbe*. Femme du monde?...

M. DE NYMBE, *agacé*. — Non...

DU HELDER, *à madame de Nymbe qui rit en regardant un masque représentant le Grand Ministère*. — Tiens! tu ris bien!... Tu as de gentilles petites quenottes!... Laisse-moi voir ton âge?... Ouvre ton petit bec?...

MADAME DE NYMBE, *ouvrant la bouche toute grande*. — Vas-y!

Stupéfaction de M. de Nymbe.

DU HELDER. — Sais-tu que tu es un petit

domino très galbeux?... Tu as eu bien tort de choisir pour cavalier cet animal-là... Tu t'ennuieras... Lâche-le, et viens avec moi?...

MADAME DE NYMBE. — Non!... Mais tu peux venir avec nous!..

M. DE NYMBE, *à part*. — Allons bon!...

Une femme costumée en crevette passe près d'eux. Elle n'a qu'un maillot et un corsage en satin changeant rose et gris ; elle paraît absolument nue.

MADAME DE NYMBE, *avec admiration*. — Ah! la jolie femme!... et qu'elle est bien faite!

LA FEMME, *s'arrêtant*. — Mieux que toi, ma vieille ramure!... Si t'étais tournée comme ça, t'aurais pas tant d'étoffe sur l'dos!...

M. DE NYMBE. — Ça commence bien!...
(*Voyant que madame de Nymbe va répondre*).
Comment! vous allez vous *engueuler* au bal

de l'Opéra?... il ne manquait plus que ça!... (*Ils passent et arrivent au couloir des premières.*)

M. DE NYMBE, *timidement*. — Si nous gagnions la loge, qu'en pensez-vous?

DE RUPIN, *un peu gris; il les arrête et s'accroche désespérément à M. de Nymbe*. — Ah! vous voilà!... Je cherchais justement quelqu'un de notre bande pour m'aider à retrouver Fanny!... J'ai perdu Fanny!...

— Soyez tranquille, elle est déjà retrouvée... par un autre...

— Croyez-vous?... C'est égal, ça m'ennuie d'avoir perdu Fanny... Où peut être Fanny?

MADAME DE NYMBE, *d'une voix de gaceroche*. — Mòssieu a perdu Fanny... Vous n'avez pas vu Fanny?

M. de Nymbe est saisi. De Rupin se penche et aperçoit madame de Nymbe.

— Tiens, mais elle a pas l'air mal du tout, la femme que vous remorquez là... sans compter qu'on ne perd pas grand'chose de ses charmes!... Bigre!... elle pourrait se présenter ainsi vêtue au conseil de revision sans que l'œil de l'autorité fût nullement gêné... Ça plaque! matin oui, ça plaque!...

On arrive à la loge entre colonnes.

MADAME DE NYMBE, à *M. de Nymbe*. — Il n'y a personne, ces dames sont à se promener...

FRONTIGNAN, qui passe dans le corridor. — Veux-tu que j'entre pour meubler?

MADAME DE NYMBE. — J'crois bien! entre vite!

DE RUPIN, assis sur le rebord de la loge. — Fanny m'a dit : « Dans une loge de côté... un bouquet de gardenias à l'épaule. »

MADAME DE NYMBE. — Eh bien, mais alors, la voilà!... là... en face de nous...

Vous ne voyez pas... cette grande femme maigre?

— Maigre ! Mais Fanny n'est pas maigre !

— Enfin, maigre ou pas, elle a un bouquet de gardenias, c'est certain...

DE RUPIN. — Non, mon bijou, tu te mets le doigt dans l'œil!.. dans ton joli petit « lœi-lœil » ; celle-là a deux bouquets de gardenias, c'est trop!... Fanny n'en a qu'un... à ce qu'elle m'a dit, du moins... Aurait-elle voulu me dépister en en mettant deux?...

— Comment, deux?

— Eh! oui, deux!...

— Mais non...

— Enfin, je les vois bien, peut-être !

FRONTIGNAN, à madame de Nymbe. — Je vais payer d'un bon conseil votre hospitalité, pas aussi écossaise que je le souhaiterais... Ne discutez pas avec Rupin... ce soir!... ce serait, je crois, inutile... La dame en question n'a

qu'un bouquet, mais il en voit deux et s'obstinera à en voir deux, bien malgré lui, jusqu'à l'heure plus avancée de la nuit où il en verra trois...

MADAME DE NYMBE, à *M. de Nymbe*. — Emmenez-le, et allez voir ce que deviennent les autres...

M. DE NYMBE. — Quoi, vous voulez rester seule?...

— Parfaitement!... D'ailleurs, je ne serai pas seule; monsieur me tiendra compagnie, n'est-ce pas, Monsieur?

FRONTIGNAN, *très alléché*. — Avec joie!...

M. DE NYMBE, qui n'ose pas résister, sort, laissant madame de Nymbe et Frontignan en tête-à-tête.

FRONTIGNAN. — Excellentes, ces loges!... et propices au flirt!... qu'en dis-tu?

— Rien...

— C'est peu!... Aimes-tu flirter?...

— Ça dépend...

— De quoi?...

— De celui qui me le propose.

— Tu es moins bête que je ne l'aurais cru!...

— Vous êtes trop bon... Puis-je savoir pourquoi vous me croyiez si bête que ça?...

— Parce que tu es trop bien faite ! (*Il lui passe la main derrière la taille.*) Tiens ! tu n'as pas de corset?...

— Jamais !

— Oh ! c'est admirable !...

— Ah ça, vous n'avez donc... fréquenté que des infirmes?

— Cré nom ! quelle taille !... et tout ça dur comme du bois... J'espère que moralement tu n'es pas de bois... Allons, viens?...

— Où ça?...

— Oh ! fais pas la bête ! viens !...

— Mais où?

— Ben... là... (*Il indique le petit salon au fond de la loge.*)

— Ah! bon! je comprends... Eh bien, non! Je ne suis pas... ce que vous croyez...

— Ah!... j'attendais ça!..., ôte ton loup?...

— Non....

— Tu ne veux pas! Garde-le!... Mais tu n'es pas grêlée, au moins! (*Il cherche à l'entraîner dans le salon, lorsque M. de Nymbe, méfiant, rentre dans la loge accompagné de la comtesse Gypsy.*)

DEVANT LA PORTE DE LA LOGE

MADAME DE NYMBE.

LA COMTESSE GYPSY. Domino égyptien à tête de sphinx.

Ces dames sont appuyées dans le corridor contre la porte de leur loge. Passe le COMTE

DE PROVENCE, qui fouille coins et recoins d'un regard mélancoliquement vague.

La comtesse Gypsy l'interpelle.

— Que cherches-tu?

— Rien...

— Que si : veux-tu que je te dise à quoi tu penses?

— Tout sphinx que vous soyez, je vous en défie...

— Je te le dirai tout de même!... (*Déclamant*). Tu cherches une âme sœur de la tienne!... Tu rêves d'une femme jeune, belle, pure, qui n'aime ni les bijoux, ni l'argent, qui ne prise en fait de valeurs que la valeur morale et méprise le monde et le plaisir!... Tu veux encore qu'un coup de foudre la précipite dans tes bras, où tu espères la conserver toute la vie... que dis-je?... durant l'éternité même!...

— Mais...

— Enfin, tu veux aimer... tu épouserais presque au besoin.... Tiens, Folleuil! Hé! Folleuil, pst! pst!...

— Vous appelez M. de Folleuil; alors, bonsoir!

— Tiens, c'est l'idée de voir Folleuil qui te fait fuir ainsi?

— Oui! je le déteste, moi, ce monsieur gouailleur et sceptique qui ne croit à rien, n'aime rien, et qui, au mépris de toutes les convenances...

— Je vois ce que c'est!... Folleuil aura soufflé sur tes illusions... Ah! c'est qu'il n'en a plus beaucoup, d'illusions, lui!... pauvre garçon!

— Il n'a pas l'air à plaindre!...

— Parce qu'il est gai... il affecte d'être gai... C'est qu'il se raidit... Il a été si malheureux!...

— Vraiment? On ne le dirait pas!... Et quels chagrins a-t-il éprouvés?...

— Des chagrins de ménage...

LE COMTE DE PROVENCE, *stupéfait*. —
Il est marié?

MADAME DE NYMBE, *mystérieusement*. —
Chut !... on ne parle jamais de ça... Sa femme
a voulu l'assassiner... A moins que ce ne soit
lui... Je sais bien qu'il y a une histoire comme
ça... mais je ne me souviens plus du tout
lequel des deux a cherché à se débarrasser de
l'autre...

— C'est lui, n'en doutez pas !... Cet homme
a un regard qui m'effraie... (*Il regarde Fol-
leuil avec horreur et s'éloigne à pas comptés.*)

M. DE NYMBE. — C'est stupide !... Il va
aller raconter cette bête d'histoire à tout le
monde... (*Il rentre dans la loge avec la
comtesse Gypsy.*)

DU HELDER, *très monté, s'approchant de
madame de Nymbe*. — Filons ! toi, tu me
plais...

— Comment, filons?

— Oui; je t'emmène...

— Oh! oh! Mais on ne m'emmène pas comme ça, moi! Et d'abord, où voulez-vous m'emmener?

— Souper... pour commencer... Ensuite...

— Ensuite?...

DU HELDER, *se rapprochant*. — Ne disons donc pas de bêtises!...

— Je n'en dis jamais... J'en ferais plutôt!...

— Tu as de jolis bras...

— Vous ne les voyez pas bien...

— Je vois que tu n'as pas de manches...

Or, si tu n'avais pas de jolis bras, tu aurais des manches...

— Très profond!

— N'est-ce pas? Quand tu me connaîtras davantage, ma profondeur t'étonnera...

— Tu crois?

— Tiens ! tu as aussi de jolies jambes ! (*Il relève un peu la jupe, et madame de Nymbe le laisse faire.*)

— Eh oui, elles sont pas mal, mes jambes!...

— Croirais-tu que j'ai eu un instant l'idée que tu étais une femme du monde ?

— Ah bah ! Eh bien, cette idée, tu ne l'as plus ?

— Non, depuis que je vois tes jambes !

— Vraiment ! Quel signe particulier ont-elles donc?...

— Jamais une femme du monde n'a des jambes tournées comme ça ! La belle jambe exige un passé... actif... Il faut avoir été trot-tin, gardeuse de dindons, mendiante ou danseuse pour que le développement nécessaire se soit produit...

— Ah ! Eh bien, tu n'as pas eu un passé actif, toi, car tu as des jambes de coq... Ah

mais, dis donc, c'est assez... exploré comme ça !

— Oh ! tu fais ta tête... (*Il devient de plus en plus pressant ; madame de Nymbe le congédie et se met à causer avec la duchesse de Grenelle qui vient d'arriver.*)

LA DUCHESSE. — Je m'amuse!... Dieu que je m'amuse!...

MADAME DE NYMBE. — Eh bien, votre mari n'a pas l'air de s'amuser, lui!...

LA DUCHESSE. — Mon mari!... il est ici!... (*Elle l'aperçoit.*) Ah ! par exemple ! ah bien ! attends un peu!... (*Elle court au duc, lui prend le bras, et l'entraîne au foyer.*)

AU FOYER

LE DUC DE GRENELLE, LA DUCHESSE,
hermétiquement masquée.

— Alors, je vous plais?

— Si vous me plaisez... Mais je brûle de vous le dire... dans ma loge...

— Oh! oh! comme ça! tout de suite?... Et que dirait la duchesse, si elle apprenait cette... frasque?

— Rien; elle est bonne, indulgente, elle sait pardonner une faiblesse...

— Et puis, elle vous aime tant!

— Ah! elle m'aime tant?.. Vous la connaissez?

— Oh! non; mais j'entends parler d'elle par mes amis...

— Et on dit qu'elle m'aime?

— Dame! elle vous le prouve bien! Vous êtes horriblement rat avec elle... et elle a si peur que vous croyiez qu'elle vous aime par intérêt, qu'elle préfère emprunter à d'autres l'argent dont elle a besoin, plutôt que de vous confier ses ennuis...

— Comment ! elle emprunte ?... Mais quoi, et à qui ?

— Cent mille francs à Xaintrailles, d'abord...

— A Xaintrailles ! Et il les lui a prêtés ?...

— Mais oui...

— Vous m'étonnez !...

— C'est égal, il est dur pour une femme qui se consacre uniquement à vous de...

— Oh ! uniquement... est-ce bien sûr ?

— On le dit, et on ajoute qu'elle a bien tort !...

— Parce que ?

— Parce qu'un vieux mari doit être généreux !... C'est sa seule manière de prouver son amour...

— Sa seule manière, permettez...

— Ah ! ne protestez pas, je ne suis pas crédule, moi !...

LE DUC DE GRENELLE, *pensif, à part.* —
Un million de fichu ce mois-ci... cent mille

francs à remettre à ma femme pour rembourser Xaintrailles ! Les banques bien pensantes et les femmes légitimes finissent par coûter terriblement cher !... Pauvre petite emme... qui n'a rien osé me dire !... (*Il essuie une larme.*)

LA DUCHESSE, à part. — Il le croit !... j'aurai les cent mille francs !... Ce que je m'amuse !...

DANS UNE LOGE DE FACE

MADAME D'AIGUILLON. En domino Louis XIV de damas broché bleu et argent. Seule dans sa loge, elle suit attentivement les évolutions d'un danseur costumé en *Vendredi*; costume très sommaire. Un maillot couleur... sauvage et une guirlande

de plumes sur la tête; du reste, très beau garçon.

Entre M. D'AIGUILLON suivi du petit
DE LASTYNG.

— Vous semblez absorbée?

— Mais nullement...

— Voici Lastyng qui va vous tenir compagnie...

— Vous vous en allez?...

— Je vais faire un tour. (*Il sort.*)

LE JEUNE DE LASTYNG, très exalté. —
Me pardonnerez-vous, Madame?

— Vous pardonner, quoi?

— Ma hardiesse...

— Votre hardiesse! J'aime les gens hardis!...

(*Un temps.*) Mais je ne trouve pas que vous le soyez...

— Ah! Et si je l'étais?

— Eh bien, nous verrions...

Le jeune de Lastyng reste interloqué sous

le feu des regards que madame d'Aiguillon lui lance à travers son loup. Il balbutie un instant, puis se lève et s'en va.

Madame d'Aiguillon reprend sa contemplation. Le quadrille vient de finir. Debout, planté en face d'elle, le sauvage s'éponge le front. Elle lui fait signe; il écarquille les yeux et croit rêver. Elle fait un second signe qu'elle accompagne d'une fleur enlevée à son bouquet de corsage. Il se décide à monter.

DANS LA LOGE ENTRE COLONNES

FOLLEUIL, LA COMTESSE GYPSY, MADAME DE NYMBE, M. DE NYMBE, LA DUCHESSE DE GRENELLE.

LA DUCHESSE, à *Folleuil* qui entre. —
Avez-vous vu mon mari?...

— Oui!... Je viens de l'apercevoir aux prises avec un domino qui semblait très entreprenant!...

— Pauvre homme!

— Je crois qu'il aurait bien voulu s'en aller...

— Que se passe-t-il donc dans la loge en face?

— Il est imprudent de regarder avec trop de persistance dans les loges au bal de l'Opéra...

— Mais c'est madame d'Aiguillon qui est là...

— Raison de plus!...

— Je ne vois plus rien!...

— Ne le regrettez pas, croyez-moi!...

— Je vais recirculer...

— Restez donc un peu tranquille et racontez-moi vos petites aventures.

LA COMTESSE GYPSY. — Moi, j'ai été embrassée par un masque superbe!...

— Est-il indiscret de vous demander quelle impression vous a produit ce baiser?...

— Agréable, c'était un bon baiser sonore... J'aime assez ça!...

— Merci du renseignement!...

— Il me semble que madame d'Aiguillon fait des signes à ce sauvage...

— Oh! ce n'est pas possible!...

— Pourquoi non? Elle éprouve peut-être le besoin de se faire... respecter....

MADAME DE NYMBE. — Eh bien, moi, je vais me promener!

M. DE NYMBE, *effaré*. — Seule?

— Certainement!...

— Mais c'est de la folie! (*A part*). Je n'ose insister pour l'accompagner...

— Dame! je suis là pour m'amuser!

— Reviendrez-vous ici?...

— Oui...

— Quand ?

— Je ne sais pas...

LA COMTESSE GYPSY. — Moi aussi, je vais me promener!... et je ne sais pas non plus quand je reviendrai!...

M. DE NYMBE. — Mais enfin?... (*Elles sortent en lui refermant la porte sur le nez.*)

DANS LE COULOIR

LA COMTESSE GYPSY est arrêtée par
M. D'AIGUILLON.

— Dis-moi une énigme, beau sphinx?...

— Inutile, tu ne la devinerais pas...

— Tu ne veux rien me dire ?

— Ta bonne aventure, si ça te plaît!..

— J'écoute...

— Donne ta main...

— Voilà !... Ah ! ne me chatouille pas ?...

Eh bien, qu'attends-tu ?

— Dois-je être franche ?

— Oui, tu peux lever le voile qui me dérobe...

— Ta femme te trompe....

— C'est ce que tu appelles lever le voile ?...

— Attends donc ; elle te trompe avec...

— Je sais...

— Avec un sauvage...

— Un sauvage !...

— Oui...

— Depuis quand ?...

— Depuis un quart d'heure !...

D'AIGUILLON, *bondissant*. — Comment, ici ? (*Il s'élançe, la comtesse le retient.*)

— Je t'engage à être très calme.... Ce sauvage te semblera un sauvage sans importance, un masque vulgaire !... erreur ! Ne va surtout

pas le malmener, c'est un ambassadeur...

— Tu dis?

— Je te dis que c'est un ambassadeur nouvellement débarqué, auquel M. de Freycinet a recommandé d'étudier la situation incognito... Tâche d'avoir barre sur lui, mais exploite ça adroitement... Tu as trop d'esprit pour te formaliser d'un incident aussi naturel...

M. D'AIGUILLON. —....

DANS L'ESCALIER

MADAME DE NYMBE, UN JEUNE HOMME

— Où allez-vous?

— Où ça me plaît!...

— Voulez-vous me permettre de vous y accompagner?

— Ça ne vous amuserait pas!

— Que si! C'est vous que ça ennuierait!...

MADAME DE NYMBE, *le toisant*. — Peut-être?... Vous amusez-vous ici?...

— Non!...

— Pourquoi?

— C'est la première fois que je viens au bal de l'Opéra... Je rêvais du plaisir, des aventures, des séductions... et toutes les femmes auxquelles je parle me rient au nez et s'en vont...

— Elles ont tort!... (*l'examinant attentivement*), car vous êtes charmant...

— Je ne suis pas plus laid qu'un autre; mais mon habit est râpé, j'ai des gants nettoyés et je rogne sur mes repas depuis un mois pour payer mon entrée... Tout ça saute aux yeux, voyez-vous?

— Je ne trouve pas!...

— C'est que vous êtes bonne... ou vieille...

MADAME DE NYMBE. — Je ne suis ni vieille ni bonne!.. (*Un temps.*) Voulez-vous souper avec moi?

— Hélas! Madame, ça m'est interdit par ma bourse!...

MADAME DE NYMBE, *embarrassée.* — Mais... je... vous invite...

— Ah! ça non! Si vous me permettez de vous accompagner, j'en serai très heureux... je vous regarderai... (*Avec élan.*) Oh! je vois bien à présent que vous êtes jeune et belle...

MADAME DE NYMBE, *perplexe.* — Et les autres qui m'attendent!... Bah! dans une heure je les aurai rejoints... et je ne ferai pas de mal, après tout!...

TROIS HEURES DU MATIN
DANS LA LOGE ENTRE COLONNES

FOLLEUIL, M. DE NYMBE, LA COMTESSE GYPSY, MADAME DE NYMBE ET LA DUCHESSE DE GRENELLE.

M. DE NYMBE — Enfin, soyez gentilles, racontez-nous un peu ce que vous avez fait depuis que vous nous avez abandonnés...

LA COMTESSE GYPSY. — Moi, je me suis follement amusée!... Tout le monde m'a plus ou moins intriguée, jusqu'au duc de Grenelle qui m'a entraînée dans sa loge et m'a fait des propositions... malhonnêtes.... Je ne savais comment m'en dépêtrer et je ne voulais pas me faire reconnaître...

M. DE NYMBE *anxieux, à sa femme.*
— Et vous?

MADAME DE NYMBE, *un peu embarrassée*. — Oh!... moi... j'ai intrigué un tas de gens de connaissance!... j'ai... (*Folleuil la regarde, elle rougit.*)

M. DE NYMBE. — Vous avez?...

MADAME DE NYMBE. — Eh bien, j'ai soupé, là!... je mourais de faim!...

M. DE NYMBE, *stupéfait*. — Soupé?... seule?...

MADAME DE NYMBE. — Seule... mon Dieu oui!... (*A part.*) C'est vrai!... C'est singulier, je n'ai rien à me reprocher et pour rien au monde je n'oserais avouer la vérité...

II

CHEZ LES DE NYMBE

Petit salon tendu en satin amande fraîche, semé de licornes d'argent. Borne ronde, de laquelle sort une énorme gerbe de pivoines soufre; de ces pivoines greffées de roses qui sentent si bon. Un piano dissimulé sous des draperies semblables à la tenture. Ces draperies sont fixées et retenues par des miniatures anciennes; même arrangement à la cheminée. Pas de pendule. Un groupe de Clodion entouré d'un massif de pivoines. Sièges moelleux, bas et profonds. Lampes voilées de dentelles. Un feu très gai. Le coussin sur lequel repose habituellement *Pluton* est vide.

MADAME DE NYMBE. Robe de peluche gris cendre, décolletée en cœur devant et derrière. Façon très simple, mais très provocante. Manches au coude, à sabots de dentelle de Flandre. La même dentelle enroulée autour de la poitrine et retenue sur l'épaule par un paquet d'œillets de Chine. Cheveux simplement tordus en 8 sur le haut de la tête et dégageant bien la nuque, couverte de frisons d'un noir bleu.

LA COMTESSE GYPSY. Robe de cachemire de l'Inde blanc, garnie de zibeline et décolletée en zigzag de la plus étrange façon. Ce décolletage, innocent à première vue, est extrêmement révélateur. La zibeline entoure les épaules et tourne en suivant les sinuosités du corsage. Bouquet de roses de Noël. Pas de manches, une vieille guipure sortant de la fourrure et voilant légèrement le haut du bras. Cheveux plats nattés en une seule

natte qui se promène sur le dos comme un gros serpent fauve. Pas un bijou.

M. DE NYMBE.

Madame de Nymbe semble préoccupée, la comtesse Gypsy est nerveuse.

MADAME DE NYMBE. — Quelle heure est-il?

M. DE NYMBE. — Huit heures.

— Ah! il ne viendra plus!...

— Que si! Il sait que nous ne dinons qu'à huit heures, et vous connaissez assez Folleuil pour savoir qu'il n'arrive jamais avant l'heure...

— Ni même à l'heure...

— Il est certain qu'il est souvent en retard...

— Moi, j'ai l'idée qu'il ne viendra pas...

— Il aurait écrit!....

— C'est vrai; il est grincheux, mais très poli!...

— S'il vous voyait, Mesdames, il serait

prodigieusement flatté de votre agitation... car, positivement, vous êtes... fébriles...

— Mais du tout!... Nous aimons bien Folleuil et nous désirons passer la soirée avec lui... N'est-ce pas naturel?

— Très naturel...

— Comme vous dites ça?... On croirait que s'il ne venait pas, vous seriez content?...

— Moi? Et pourquoi cette pensée, grand Dieu?

— Dame! quand Folleuil est là, il...

— Vous voulez dire qu'on ne s'occupe guère que de lui; nous en avons tous pris notre parti...

Tout à coup ces dames bondissent. Le timbre a retenti; FOLLEUIL paraît.

— Ah! c'est vous!

— Je croyais que vous ne viendriez pas!...

— Est-ce que je suis en retard?

— Non, mais...

— Alors, pourquoi croyiez-vous que je ne viendrais pas?

— Je ne sais pas!... Nous pensions... Ah! que c'est gentil à vous d'être venu!

— Pourquoi donc ça? Est-ce que d'habitude je ne viens pas quand vous m'invitez?

M. de Nymbe, étonné de la chaleur de cet accueil, commence à se méfier légèrement.

MADAME DE NYMBE. — Chauffez-vous donc!...

— Non, merci...

— Vous n'avez pas froid?...

— Si!... Mais vous savez bien que votre chien n'aime pas à voir vos invitèss'approcher du feu et que... Tiens! où est-il donc?

M. DE NYMBE, *stupéfait, s'apercevant que le coussin est vide.* — Comment!... Pluton n'est pas là?

— Non...

— Est-ce qu'il est mort?

— Oh! non... Il est resté dans ma chambre...

FOLLEUIL, *se chauffant*. — Bizarre!... très bizarre!... Je me chauffe avec volupté... Ah! c'est délicieux de pouvoir s'approcher du feu sans entendre un grrrr... grrrrrr... menaçant, tout le temps qu'on occupe cette place dangereuse... Ah! on s'aperçoit de l'absence de Pluton!... moins que de sa présence pourtant!... car, ce qu'il est désagréable, cet animal-là, ce n'est rien de le dire!... C'est l'hiver surtout!... il est là... il s'allonge... il est gros comme un veau!...

— Enfin, vous détestez les chiens, voilà la vérité?...

— Moi? je les adore!... mais en plein air seulement...

— C'est-à-dire lorsqu'on n'en jouit pas!...

— Oh! j'en jouis bien assez!...

Folleuil a chaud, il se trouve dans l'atmosphère qui lui convient; quand on annonce le dîner, il est d'une humeur charmante et dit à madame de Nymbe en traversant le grand salon :

— Il fallait bien que ce fût pour dîner chez vous, sans ça je ne me serais jamais décidé à sortir... Je suis fatigué des grands dîners à en être malade!... je commence à avoir un véritable dégoût de toute nourriture... Vous me pardonnerez de manger à peine; si j'étais resté chez moi, je me serais fait servir une croûte au pot au coin de mon feu, rien que ça...

— Vous ne mangerez pas beaucoup plus ici, il y a quatre plats à dîner...

— C'est parfait!... mais malheureusement, je n'ai plus d'appétit... tous ces mets compliqués...

On s'assoit. Un instant de silence.

FOLLEUIL, *joyeux*. — Comment! Une croûte au pot? Ah! ça me fait un plaisir!

M. DE NYMBE. — Il est d'un gourmand, ce Folleuil!

— Mon cher ami, quand tu seras dans l'état dans lequel je suis...

— Ne parle donc pas toujours de l'état dans lequel tu es... C'est désagréable!...

— Elle est délicieuse, cette croûte au pot!.. Quelquefois... on y met des légumes... Mais elle est bonne, très bonne...

MADAME DE NYMBE. — Ce qui veut dire qu'elle serait bien meilleure avec des légumes; rassurez-vous, il y a des carottes et des poireaux...

— Des poireaux!... une vraie fête, alors!...

Folleuil se sert un énorme paquet de poireaux qui filent et s'enroulent autour de la cuiller. M. de Nymbe le regarde narquoisement.

— Il me semble que pour quelqu'un qui est « dans un état »; tu ne vas pas mal?... Quand tu auras digéré cette plaque de poireaux, — si elle passe, — tu pourras, être rassuré...

— Tu crois que c'est lourd? Erreur! les poireaux sont, au contraire, excellents pour les estomacs délabrés...

— Vraiment, vous avez une manière de parler de vous, on croirait toujours que vous êtes près de votre fin!...

— Pas en ce moment, car, grâce à vous, je me trouve tout à fait en appétit!... Nymbe a beau me toiser avec mépris... et s'abstenir de manger des poireaux...

— Je les déteste!...

— Allons donc! N'en croyez pas un mot!... il dit ça parce qu'il trouve que ce n'est pas « distingué » et qu'il n'en veut pas manger devant vous; mais, si vous le voyiez

ailleurs... à la chasse, par exemple!... Il s'empiffre, vous n'avez pas idée de ça!... Ah! ce consommé est vraiment parfait!...

— Je suis très contente que vous le trouviez bon...

— Avec un consommé comme celui-là et un seul plat, je dinerais à merveille et ce serait très sain pour moi... C'est positivement tuant, ces diners auxquels on sert douze plats...

— Pourquoi mangez-vous de tant de choses?

— Eh! que voulez-vous qu'on fasse?... Si j'étais quelqu'un de très riche... et de très haut placé... Tenez, le duc d'Aumale... je voudrais être le duc d'Aumale, pour beaucoup de raisons, mais surtout parce que je me donnerais la satisfaction de « tomber » cette mode absurde des diners à séries de plats... Je servais à mes invités une « croûte

au pot » comme celle-ci... un « bœuf ménage à l'anglaise »... Je suis sûr que vous n'avez jamais mangé de vrai bœuf ménage à l'anglaise?... un rôti quelconque, un légume, un plat sucré... et pas autre chose; ce serait exquis, bien entendu!... j'imposerais cette habitude des dîners simples, et tout le monde se porterait beaucoup mieux, car enfin, il est dangereux de... (*Il repousse machinalement le plat qu'on lui présente.*)

— Comment! vous ne prenez pas de bœuf à l'anglaise?

FOLLEUIL, *stupéfait*. — Du bœuf à l'anglaise! (*Il le regarde avec défiance.*) Du vrai?

— Mais oui, du vrai.....

— Ce n'est pas celui qui a servi à faire le bouillon, alors?

MADAME DE NYMBE, *riant*. — Mais non!...

M. DE NYMBE. — Il devient impossible avec ses manies!...

LA COMTESSE GYPSY. — C'est excellent!... Ainsi, il ne faut pas que ce bœuf ait servi à autre chose ?

FOLLEUIL, *goûtant le bœuf*. — Exquis ! Non, Madame, on le fait bouillir entouré d'une calotte de graisse et ficelé dans un linge...

M. DE NYMBE, *cessant de manger*. — Ah ! tu nous dégoûtes... avec tes histoires de linge!...

FOLLEUIL, *continuant son explication à la comtesse Gypsy*. — Bouillir à petit feu, dans une très petite quantité d'eau ; alors il se fait une concentration du suc, le morceau s'imbibe de ce suc comme une éponge et... jugez du résultat?... Peut-on manger rien de meilleur ?

M. DE NYMBE, *abasourdi*. — C'est inouï!... Folleuil, l'élégant Folleuil, racontant à la comtesse Gypsy et à madame de Nymbe

« comment on fait bouillir de la viande dans des linges, avec une calotte de graisse »... et mangeant de cette viande d'une façon révoltante !... sans parler des poireaux de tout à l'heure !... J'en ai l'appétit coupé, moi !... Je le trouvais très bon, ce bœuf !... Mais tous ces singuliers détails...

— Laissez donc, ce qu'il me raconte est très intéressant...

MADAME DE NYMBE, à *Folleuil*. — Vous avez à diner une timbale de mauviettes, des perdreaux rôtis, des petits pois et une crème paysanne...

— J'ai dîné, moi !... Ah ! il est bon, très bon, votre corton !...

— Je sais que vous l'aimez...

M. DE NYMBE. — Très dangereux, ce corton ! tu sais, *Folleuil*, ça donne la goutte...

FOLLEUIL. — Ah ! ouiche ! C'est, du reste, parfaitement possible...

Le dîner est très gai. Folleuil, qui disait avoir fini après le bœuf, mange de tout et termine en versant ses fraises dans un bol de crème...

En rentrant au salon, M. de Nymbe se demande pourquoi on soigne ainsi Folleuil. Qu'est-ce qui peut avoir déterminé madame de Nymbe à combiner un dîner pour « lui » ? Il sait qu'elle a les gros plats en horreur.

Madame de Nymbe sert le café. Après avoir servi la comtesse Gypsy, elle offre une tasse à Folleuil.

— Je n'en prends plus depuis quelque temps, ça m'énerve trop... Mais il est toujours si bon chez vous... vous êtes à moitié Turque, vous...

— Comment ! je suis à moitié Turque ?

— Enfin, vous avez habité Constantinople... Je vais en prendre une petite tasse...

M. DE NYMBE. — Ça te fera du bien !... Tu

nous racontes que tu es souffrant et tu manges, tu manges à effrayer!... C'est ce cataplasme de fraises et de crème, surtout!... si j'avais ça sur l'estomac, je suis sûr que ça y resterait!...

— Oui, mais moi, je suis autrement solide que toi!... (A madame de Nymbe.) Ça ne commence donc pas de bonne heure, ce soir?

— Quoi?

— Le théâtre? Je vois que vous me laissez m'asseoir et savourer mon café en paix... sans me houspiller comme d'habitude... Où va-t-on?...

MADAME DE NYMBE. — Mais, nulle part!

FOLLEUIL, *ahuri*. — Vous dites?

MADAME DE NYMBE. — Que nous passons la soirée ici... tranquillement... si vous n'y voyez pas d'objection...

— D'objection... moi?... je suis ravi!... Rester ici... mais c'est le paradis!... C'est la

première fois que je dine chez vous sans aller, aussitôt que je sors de table, m'enfermer dans une loge, où je ne peux pas allonger mes jambes... et sans avoir fumé, encore !

— A propos, fumez donc !... vous savez, on fume ici...

M. DE NYMBE. — Ici?... Mais ça va oxyder les licornes !...

— Du tout, du tout...

Madame de Nymbe tend à Folleuil une boîte de cigares ; pendant ce temps, M. de Nymbe, qu'on a oublié de servir, se verse mélancoliquement une tasse de café.

Folleuil s'installe sur un vaste crapaud capitonné dans lequel il enfonce jusqu'aux cheveux, et allume son cigare.

— Que vous êtes charmantes ce soir ! jusqu'à vos toilettes qui sont simplettes et réussies... Cette chaleur bienfaisante,

ce salon doucement parfumé, cette lumière calme... Et Pluton qui n'est pas là surtout!... il me semble que je rêve!... Chaque fois que j'ai diné chez vous autrement que pour vous accompagner au théâtre, il y avait toujours un grouillement bruyant... des gommeux qui disaient des pauvretés, des traînes gigantesques dans lesquelles on s'emberlificotait les jambes à chaque pas, une musique assourdissante, et allant, venant, gambadant à travers tout ça, Pluton!... Pluton escaladant ceux qui ont le malheur d'être de ses amis, leur posant son énorme patte sur le bras au moment où ils boivent paisiblement leur tasse de café, ou encore, venant coller son nez mouillé et froid dans le cou d'un invité confiant... Est-ce vrai, tout ça, Nymbe?... Tu ne dis rien, toi?...

— Dame!

— Tu veux insinuer que je parle tout le

temps?... Je vais me taire; je ne parle jamais en fumant...

LA COMTESSE GYPSY. — Voulez-vous que nous fassions un peu de musique ?

— Ah ! c'est ça !... excellente idée !...

Ces dames se dirigent vers le piano. Madame de Nymbe s'y assoit.

La comtesse Gypsy cherche dans la musique.

— Qu'est-ce que je vais vous chanter ?

FOLLEUIL. — Chanter ! Ça ne va pas vous faire mal de chanter comme ça tout de suite en sortant de table ?

— Mais non.

M. DE NYMBE. — La comtesse n'a pas trop mangé, elle !

— Est-ce que tu as trop mangé, toi ?

— Ce n'est pas pour moi que je parle...

— Ah ! je croyais ! Chantez-nous quelque chose de gai... non, de tendre, ou les deux...

— Voulez-vous que je cherche dans les vieilleries que vous aimez ?

Et madame de Nymbe bouleverse le casier « où on ne prend jamais rien ». Folleuil est décidément inquiet. Cette avalanche de bons procédés doit cacher une arrière-pensée terrible ! mais laquelle ? Il se creuse vainement la tête et n'ose questionner, tant il craint de voir se fondre toutes les bonnes dispositions de ces dames.

La comtesse commence par chanter : « Quand le bien-aimé reviendra » de la Nina de Dalayrac ; c'est l'air préféré de Folleuil qui est aux anges ; il est certain qu'il n'a pas souvent l'occasion d'entendre cela ; puis *Plaisir d'amour*, une vieille romance de Martini, *Joconde*, *les Porcherons*, etc., etc., et termine par *Don Juan* et *la Flûte*. Madame de Nymbe, qui sait que Folleuil raffole du menuet de Louis XIII, le joue ; tout à coup,

la comtesse Gypsy, voyant rire M. de Nymbe, se penche et regarde; Folleuil s'est légèrement assoupi... il dort... la bouche un tantinet entr'ouverte; mais ces dames décident qu'il faut respecter son sommeil. M. de Nymbe dit que c'est son heure et qu'il ne dort pas plus d'un quart d'heure habituellement; alors madame de Nymbe continue à jouer discrètement en sourdine une fugue de Bach, afin qu'il ne soit pas éveillé par le brusque arrêt du piano. Quant à M. de Nymbe, il regarde consciencieusement les albums de photographies. Lorsque Folleuil a terminé sa petite sieste, il s'approche de ces dames; il est tout à fait dispos et guilleret; il tripote la natte de la comtesse Gypsy.

— C'est gentil, cette grosse natte qui vous frétille dans le dos!... Ça doit vous chatouiller?

— Non...

— Et ce décolletage « tortueux »? Et cette dentelle qui voile le haut du bras, est-ce assez joli? Ça appelle le baiser...

Et, crac, il s'incline et effleure l'épaule du bout des lèvres. Ça été plus fort que lui, il n'a pu arrêter l'impulsion. Madame de Nymbe, qui s'est remise au piano, et M. de Nymbe, qui regarde pour la cinquième fois les albums de photographies, n'ont rien vu. Néanmoins, Folleuil se relève lestement; la comtesse est vive et il craint une... manifestation de cette vivacité. Certainement, elle n'est pas bégueule, elle est même assez fantaisiste, mais elle n'aime pas à laisser prendre l'offensive, — à ce qu'il a entendu dire, car, pour sa part, il n'a jamais osé s'y frotter; — donc, il se redresse et jette furtivement sur la comtesse un coup d'œil inquiet; il est stupéfait de voir qu'elle lui sourit avec bonté. Qu'est-ce que cela veut dire?

— Vous êtes très... aimable ce soir, Folleuil ?...

— Écoutez, il se passe quelque chose d'extraordinaire dont j'ai profité... jusqu'à présent... Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— Mais...

— Oh ! ne cherchez pas à me donner le change... Ce dîner exquis et selon mes goûts, cette soirée paisible, cette musique,... ces toilettes, mon sommeil respecté et, par-dessus tout, l'expulsion de Pluton !... Qu'avez-vous à me demander, voyons ?

— Rien que de très innocent...

— Vous m'étonnez !...

— Insolent !...

— Je m'attends à quelque chose de monstrueux, mais d'avance je m'engage à faire tout ce que vous voudrez... je me sens incapable de vous rien refuser... Vous m'avez fait passer une soirée !... Ah ! quelle soirée !... Je

voudrais que vous eussiez toujours quelque chose à me demander... Quelle bonne petite existence je m'arrangerais!... Voyons... j'écoute... C'est donc bien effrayant?

— Pas du tout!... Nous voulons retourner au bal de l'Opéra, et nous voulons que vous y veniez avec nous, on ne s'amuse pas sans vous!...

FOLLEUIL, *navré*. — Patatras!... Oh! quant à ça non!... tout ce que vous voudrez excepté ça!...

LA COMTESSE GYPSY, *piquée*. — C'est bon!...

MADAME DE NYMBE. — Nous trouverons facilement d'autres cavaliers!...

M. DE NYMBE, *à part*. — Seigneur!... j'aime encore mieux que ce soit lui... un vieil ami!... (*Bas à Folleuil.*) Accepte, mon ami, accepte... j'aime encore mieux toi qu'un autre, fais ça pour moi?...

III

A L'OPÉRA, UNE HEURE DU MATIN,
DANS UNE LOGE

LA COMTESSE GYPSY. Robe de crêpe de Chine héliotrope brodé d'argent; mantille de dentelle d'argent; bouquets de tubéreuses.

FOLLEUIL.

MADAME DE NYMBE. Robe de damas fleur de pêcher; mantille de blonde; bottes de roses-thé.

M. DE NYMBE.

MADAME D'AIGUILLON. Robe de satin bleu paon; mantille de dentelle espagnole; bouquets de plumes de paon.

DU HELDER.

M. de Nymbe regarde d'un air navré madame d'Aiguillon qu'on n'a pu éviter cette fois.

MADAME DE NYMBE. — Oh! je veux bien m'amuser, aujourd'hui!...

LA COMTESSE GYPSY. — Moi aussi!

FOLLEUIL, à madame d'Aiguillon. — Et vous, Madame, êtes-vous dans les mêmes dispositions?

MADAME D'AIGUILLON, avec expression.
— Oh! oui!

M. DE NYMBE. — Et c'est dans ce but que vous méditez de nous abandonner?

— Précisément...

FOLLEUIL... — Permettez-moi de vous dire, que dans ce cas, ce n'était pas la peine de tant insister pour vous faire accompagner par nous... par moi...

— Vous vous trompez, Folleuil; votre

présence à l'Opéra nous rassure; d'ailleurs, nous ne vous laissons peut-être pas pour longtemps; il est possible que nous revenions ici très vite...

— Oui, n'est-ce pas, si les gens que vous rencontrerez sont encore plus embêtants que nous?

— Vous êtes tous charmants, mais nous vous voyons toute l'année, du Helder, mon mari et vous : ce que nous voudrions rencontrer ici, c'est du nouveau, de l'imprévu, quelque chose de piquant, de mouvementé...

— Et vous espérez trouver ça... toutes seules?...

— Mais sans doute...

— Eh bien, vous vous trompez, ah ! mais là, complètement ! Tout intelligentes que vous soyez, vous ne saurez intriguer personne...

— Que si !

— Que non !... Enfin, vous nous raconterez votre nuit, j'espère, et nous verrons qui a raison. Tiens ! Madame d'Armyde et madame de Nacre !

— Où donc ?

— Là-bas... en face de nous !...

— A quoi les reconnaissez-vous ?

— Mais, à leurs toilettes ; elles ont les mêmes que l'autre jour.

Ces dames échangent un coup d'œil que Folleuil et M. de Nymbe saisissent au vol.

LA COMTESSE GYPSY, *se levant*. — A tout à l'heure !...

MADAME D'AIGUILLON. — Nous allons chercher des aventures... de vraies ! Regardez-nous bien afin de nous retrouver : héliotrope, fleur de pêcher et paon. Avez-vous bien vu ?

FOLLEUIL, *montrant sa tête et son cœur*. — C'est gravé là... et là...

Ces dames sortent de la loge. Sur un signe de Folleuil, du Helder sort derrière elles.

FOLLEUIL, à *M. de Nymbe*. — Je parierais qu'elles vont changer de costumes; elle ne veulent pas être reconnues par nous.

(*A du Helder qui rentre.*) Eh bien?

— Eh bien, je les ai suivies; elles sont montées en fiacre et la princesse a donné l'adresse de sa couturière, rue Taibout, 28.

— J'en étais sûr!... D'autant plus que madame d'Aiguillon a eu soin d'appuyer sur la pédale, en me recommandant de me souvenir des couleurs....

M. DE NYMBE, *inquiet*. — Pourvu que nous les reconnaissons!

— Oh! que oui!... D'abord elles reviendront bien vite rôder par ici; ensuite, la comtesse Gypsy a une grande mèche de cheveux un peu bouclés du bout, qui traîne plus bas que la taille et sortira toujours de la mantille.

M. DE NYMBE. — Ma femme a des souliers à talons d'argent ; il est peu probable qu'elle les change, ils sont blancs ; d'ailleurs, avec n'importe quels souliers, je reconnaitrai toujours ses pieds, ils n'ont pas leurs pareils au monde. Quant à madame d'Aiguillon, sa croupe andalouse est trop révélatrice pour que sa présence nous échappe...

— Mais il va peut-être leur arriver quelque histoire désagréable, seules ainsi?...

M. DE NYMBE, *agacé*. — Eh bien, tant mieux ! Ça leur apprendra à rester tranquillement à leur place, au lieu de venir traîner ici... Ça me révolte, ces choses-là!...

FOLLEUIL. — Alors, pourquoi les tolères-tu?... Tu pourrais empêcher ta femme de...

M. DE NYMBE. — Ce serait dangereux!... il ne faut jamais avoir l'air de surveiller les femmes!...

Une heure plus tard, dans le couloir.

FOLLEUIL, FRYLEUSE, DU HELDER,
DE RUPIN, LE DUC DE GRENELLE causent
adossés à la porte de la loge.

DU HELDER, *bas, poussant Folleuil.* —
Là... à gauche... regarde... voilà ces da-
mes... et ce pauvre de Nymbe qui cher-
che au foyer?...

— Je les ai vues... N'ayons pas l'air...

MADAME DE NYMBE. Toilette de pékin
aurore toute garnie de myrte; mantille
d'Angleterre.

LA COMTESSE GYPSY. Robe de satin
blanc; mantille de point d'esprit; de gros
bouquets de chardons jetés partout.

MADAME D'AIGUILLON. Robe de velours
feuille de rose, couverte de liserons grim-
pants; mantille de vieux venise.

Toutes trois hermétiquement voilées et
masquées.

IV

DE RUPIN, *ne les reconnaissant pas et désignant madame de Nymbe.* — Rudement campée, cette gaillarde-là!...

FOLLEUIL, *la toisant dédaigneusement.*
— Euh! euh!

Madame de Nymbe très surprise s'arrête brusquement.

DE RUPIN. — Tiens! on dirait qu'elle est vexée!

MADAME DE NYMBE, *furieuse.* — Non, je ne suis pas vexée! Votre ami est un serin voilà tout!

LE DUC DE GRENELLE, *saisi.* — Oh! tu ignores donc à qui tu parles, enfant? C'est Folleuil, le célèbre Folleuil...

MADAME DE NYMBE, *interrompant*. —

Connu!... trop connu même!

FOLLEUIL. — Tu es sévère, beau masque! ai-je donc eu, sans m'en douter, le malheur de te déplaire?

— Non...

— Alors, que me reproches-tu?

— D'être égoïste et souvent mal élevé...

— Que ça? Ainsi, tu aimes les gens bien élevés?... Tu as raison... en principe; mais il en faut un peu des autres, quand ce ne serait que pour reposer...

— Je n'aime pas ce genre de repos...

— Voici précisément la crème de ce que nous avons de mieux en fait d'hommes bien élevés!... M. le comte de Provence, qui s'avance à pas lents... Oh! pour bien élevé, il l'est, celui-là! je t'en répons!... Il va te dire tout de suite une jolie fadeur sur ta personne, sur n'importe quelle partie de ta personne...

ta bouche probablement... C'est ce qui attire le plus l'attention... Non pas qu'elle soit absolument correcte, ta bouche, c'est une petite « gueulette », mais un amour...

— Mais...

— Veux-tu parier qu'il te parlera des perles qui la meublent, ou du corail dans lequel elle est ciselée, ou peut-être même des deux?... Parions-nous?

— Ça dépend de ce que nous parions...

— Un baiser!... Si je gagne, je t'embrasserai!... Ça te va-t-il?

— Mais du tout! Dis donc, il n'est pas avantageux pour moi, ce pari-là!

LE DUC DE GRENELLE. — Mais, folle enfant, ne sais-tu pas que Folleuil est avare de ses baisers?...

FOLLEUIL, *au comte de Provence*. — Madame et moi parlions de vous, mon cher ami, et elle me disait des choses charmantes...

LE COMTE DE PROVENCE, *s'inclinant cérémonieusement*. — Je suis heureux qu'une aussi jolie bouche ait dit...

FOLLEUIL. — C'est d'autant plus flatteur que, depuis qu'elle nous honore de sa présence, cette jolie bouche n'a encore dit que des choses désagréables...

LE COMTE DE PROVENCE. — N'importe, pourvu que l'écrin, s'entr'ouvrant, laisse voir les perles qu'il renferme, on doit...

FOLLEUIL, *riant*. — Est-il assez lyrique, hein? Qu'en dites-vous?

MADAME DE NYMBE. — Ah! mais vous avez triché!...

— Moi? Pas du tout!...

— Si! vous attaquez...vous ouvrez la voie... Il fallait le laisser partir tout seul... C'est tricher!...

Le comte de Provence ahuri les regarde sans comprendre.

FOLLEUIL, *voulant faire entrer madame de Nymbe dans la loge.* — Allons!

— Quoi?

— Eh bien! je veux vous embrasser...

— Ah! mais non! Vous n'avez pas loyalement gagné!...

— Oh! vous n'êtes pas belle joueuse!...
C'est petit de contester les coups!...

— Soit, je paie! Mais les préparatifs sont inutiles; nous sommes très bien ici!...

— Non!... J'aime être à mon aise quand j'embrasse... Ici, on est poussé... Ça peut faire dévier le baiser...

— Vous êtes un vieux maniaque!

Ils entrent dans la loge. Madame de Nymbe tend la joue à Folleuil, qui lui prend la tête, la maintient solidement entre ses mains, l'incline légèrement, pose ses lèvres contre l'oreille, et savoure son baiser sans se presser...

MADAME DE NYMBE, *un peu émue et repoussant Folleuil.* — Ah! mais... ça ne se fait pas... On n'embrasse pas là!... Vous savez très bien que ce n'était pas dans nos conventions...

— Pensiez-vous que j'allais embrasser votre loup? D'ailleurs, on n'avait pas précisé la place!...

— Naturellement!...

— Voyons, ne vous fâchez pas... Vous m'avez l'air d'un petit domino qui mérite des égards... Embrasse-t-il donc si mal, ce pauvre Folleuil?... (*Retenant madame de Nymbe qui veut sortir.*) Non... non... restez un instant... Vous ne dites rien?... Est-ce que vraiment ce malheureux petit baiser, tout innocent, vous a déplu à ce point?...

— Oh! tout innocent...

— Ma parole! en voulez-vous un autre? Vous verrez la différence?...

— Ne soyez pas mécontente, arrangeons les choses ; ce baiser vous ennuie ?... eh bien, rendez-le-moi!...

Madame de Nymbe hausse les épaules sans répondre et rejoint dans le couloir madame d'Aiguillon et la comtesse Gypsy qui causent avec du Helder, Fryleuse [et le comte de Provence, toujours de plus en plus correct.

LA COMTESSE GYPSY, à *Folleuil*. — C'est ta loge qui est là?

— Oui. Pourquoi ? Tu veux y entrer ?

— Non !... Je n'ai pas perdu de pari, moi !

— Le regrettes-tu ? Oh ! ne fais pas la moue sous ton loup !... L'exécution n'a rien eu de pénible... (*A madame de Nymbe.*) N'est-ce pas ?

MADAME DE NYMBE, plus impressionnée qu'elle ne veut le laisser paraître. — Au contraire !...

Un groupe de masques, au milieu desquels est un superbe Kroumir, passe à côté d'eux. Le Kroumir tombe en arrêt sur madame d'Aiguillon, la considère un instant et pousse une exclamation joyeuse; madame d'Aiguillon reste impassible.

LE KROUMIR. — C'est toi?... Eh bien, qu'est-ce que c'est?... on ne reconnaît plus les amis?...

Madame d'Aiguillon tourne le dos et affecte de causer avec du Helder.

LE KROUMIR, *contemplant les splendeurs que met en lumière la nouvelle pose de madame d'Aiguillon.* — Parbleu! il me semblait bien que c'était toi!... à présent, j'en suis sûr!... y en a pas deux qui soient architecturées comme ça! Allons! finis tes manières!

MADAME D'AIGUILLON. — ...

LE KROUMIR. — Ah! mais ça ne se terminera pas en queue de poisson comme

l'autre jour... J'te gobe... Fichtrel tu as des rondeurs qui m'émeuvent...

Il prend à pleine main la rondeur en question. Madame d'Aiguillon pousse un cri; le Kroumir retire sa main qui reste marquée en couleur bronze sur le satin feuille de rose tendu sans un pli à la place touchée. Explosion de rires.

LE KROUMIR, *avançant de nouveau sa main.* — Faut-y la paire?

Du Helder énervé le repousse brutalement; le Kroumir lève le poing; du Helder frappe; les masques prennent parti pour le Kroumir; de Rupin et Fryleuse appuient du Helder. Bousculade. Madame de Nymbe effarée se réfugie contre Folleuil, qui l'enlève au milieu de la foule et s'éloigne rapidement avec elle. Un garde de Paris veut les emmener chez le commissaire de police; du Helder se refuse obstinément à le suivre, tandis que le Krou-

mir et ses amis ne font aucune difficulté.

DE RUPIN, à *du Helder*. — Mais va donc de bonne grâce... Qu'est-ce que ça peut te faire de descendre t'expliquer au poste?

DU HELDER, *bas, montrant madame d'Aiguillon*. — Mais c'est madame d'Aiguillon !...

DE RUPIN, *ahuri*. — Ah ! bah !... C'est égal, il faudra y aller quand même, ainsi...

Du Helder, madame d'Aiguillon, la comtesse Gypsy au bras de Fryleuse, de Rupin, le Kroumir et la bande de masques sont emmenés par les gardes de Paris.

Entrée au poste. Le commissaire est occupé à interroger d'autres tapageurs ; ils attendent. Ces dames sont ravies ; elles s'amuseut follement ; enfin, c'est à leur tour ! Le commissaire dit au garde de Paris de lui rendre compte de l'affaire.

LE GARDE DE PARIS. — Je les ai trouvés

se battant dans le couloir, mais je ne sais pas comment ça a commencé...

DU HELDER. — Ça a commencé parce que cet individu est venu plaquer sa sale main sur la robe de madame... où elle est restée marquée...

LE COMMISSAIRE. — Voyons ça?...

Madame d'Aiguillon se retourne et on aperçoit la main magistralement imprimée sur la partie très rebondie de la robe. Le commissaire se mord les lèvres pour ne pas rire et interroge le Kroumir d'un ton sévère.

LE KROUMIR. — Dame! elle ne voulait pas me reconnaître!...

MADAME D'AIGUILLON. — Mais je ne le connais pas!...

LE KROUMIR, *indigné*. — Oh! si on peut mentir comme ça!

LE COMMISSAIRE. — Allons, vos noms?

MADAME D'AIGUILLON, *effarée, à la com-*

tesse Gypsy. — Ah! mon Dieu! mais c'est impossible! il faut dire à ces messieurs qui nous sommes?

LA COMTESSE GYPSY. — Oh! non! ce ne serait plus amusant!... laissons-leur entendre que nous ne pouvons pas nous compromettre... mais sans nous nommer... Tenez, je vais expliquer ça à Fryleuse qui nous tirera d'affaire....

Elle parle bas à Fryleuse, qui parle bas à du Helder, lequel s'approche du commissaire de police et veut lui parler bas aussi.

LE COMMISSAIRE. — Dites tout haut ce que vous avez à me dire, Monsieur...

DU HELDER. — Ah! Eh bien, monsieur le commissaire, je vous prie de ne pas demander le nom de madame... vous avez le mien et ceux de ces messieurs; nous serons à votre disposition pour tous les renseignements que

vous désirerez, mais madame est une femme du monde, et vous comprenez...

LE KROUMIR. — Oh! là là! une femme du monde!... elle m'a fait des signes!... oui, des signes!... (*A madame d'Aiguillon.*) Ose un peu dire que tu m'as pas fait des signes quand je dansais!...

DU HELDER. — Mais madame était dans le couloir, et...

LE KROUMIR. — C'est pas aujourd'hui! c'est à l'autre bal! que j'étais en sauvage et qu'elle était dans la loge entre colonnes...elle m'a appelé, j'suis monté...

DU HELDER, DE RUPIN et FRYLEUSE, très intéressés. — Et...?

LE KROUMIR. — Et elle m'a dit : « Ce sera pour une autre fois!... » Alors, moi, aujourd'hui...

LE COMMISSAIRE. — Allons, c'est bon!... sortez, on vous connaît et on vous surveillera!...

LE KROUMIR. — Et eux, on leur dit rien, parce qu'y-z-ont un habit!... La v'là l'égalité... la v'là!... et elle m'a fait des signes!...

DU HELDER, DE RUPIN et FRYLEUSE, jouant l'indignation. — Oh! elle a fait des signes!...

Ils remontent l'escalier en criant sur un ton chantant : « Elle a fait des signes! »

Aussitôt cent voix répètent en chœur : « Elle a fait des signes! »

Les masques et le Kroumir suivent en grommelant :

— On vous surveillera! on a l'œil sur vous!... Eh bien, et eux donc?... En v'là un gouvernement d'habits noirs!...

DU HELDER, arrêté au haut de l'escalier et haranguant la foule. — Non, Messieurs, au bal de l'Opéra il n'y a ni habits noirs, ni masques, ni différences de castes, ni privilèges... l'odieux privilège est prohibé... il

n'y a que des républicains, que dis-je, que des frères...

LA FOULE, désignant madame d'Aigillon. — Le loup ! le loup ! le loup !

DU HELDER. — Cette infortunée ne peut pas se démasquer... elle a l'œil crevé...

V

Quand la bataille a commencé, Folleuil et madame de Nymbe se sont éclipsés adroitement ; elle est toute émue, et s'appuie gentiment au bras de Folleuil ; un grand garçon, joli et bien tourné, mais gauche et gêné dans son habit, la regarde avec une extrême attention. Folleuil le reconnaît à l'instant : c'est celui avec lequel, au dernier bal, il a vu madame de Nymbe descendre l'escalier. Elle aussi l'a reconnu ; elle devient

subitement pour Folleuil d'une amabilité excessive; elle lui parle bas, le regarde presque tendrement. Le monsieur va, vient, s'approche, hésite et finit par agacer Folleuil, qui dit à madame de Nymbe :

— Est-ce que ce monsieur est votre cavalier, par hasard ?

— Mais pas du tout...

— Vous ne le connaissez pas ?...

— Mais non...

— Dans ce cas... je me trompe... Pauvre diable ! il n'a pas l'air riche...

— En effet...

— Si je lui offrais cent sous pour aller souper !...

— Y songez-vous ?

— Mais oui... il vous regarde comme s'il voulait vous manger...

— Et vous pensez que cent sous me remplaceraient avantageusement ?

— Sans doute. Vous ne l'amuseriez pas du tout et il ne vous amuserait probablement pas davantage; de même que chaque âge, chaque monde a ses plaisirs. Je ne sais pas au juste à quel monde vous appartenez, mais j'ai assez de nez pour voir que ce n'est pas au même que ce monsieur-là. Il serait fort gêné en face de vous, tandis qu'il peut, pour une bonne pièce de trois francs, s'amuser de tout son cœur, avec une grisette quelconque qui parlera la même langue que lui. Regardez-le?... A-t-il l'air assez bête, ce malheureux!

Madame de Nymbe regarde le monsieur en riant; il s'éloigne précipitamment d'un air navré.

FOLLEUIL, à madame de Nymbe qui a ôté son gant. — Tiens! tiens! vous avez une très jolie main!...

— Vous vous y connaissez?

— Oui, et votre main en dit long !...

— Comment ! les mains disent quelque chose ?

— Il est des gens et je suis de ceux-là, auxquels elles apprennent tout...

— Vraiment ? Je serais curieuse de savoir ce que vous apprendrait la mienne...

— Je vais vous le dire, mais pas ici, au milieu de ce mouvement de va-et-vient ; entrons dans ma loge, voulez-vous ?

— Oh ! pourquoi ?

— C'est à prendre ou à laisser ; ici, je suis muet comme une carpe...

Madame de Nymbe entre dans la loge où elle s'assoit dans une pose résignée et tend mélancoliquement la main à Folleuil.

— Ça à l'air de vous ennuyer ? (*Il lui prend la main.*) Vous tremblez ?

MADAME DE NYMBE, très nerveuse. — Non, je ne tremble pas !...

— Oh! la mignonne petite menotte! Oh!
(*Il lui embrasse la main; elle veut la retirer, mais il l'enferme entre les siennes.*) Commençons notre examen!... La main fine et très souple annonce la race!... La première phalange du pouce est courte, c'est un signe de laisser aller et d'insouciance!... Oh! les doigts sont pointus, pointus! ce qui indique une grande impressionnabilité à saisir tout ce qui offre une occasion de plaisir...

— En effet, j'aime à m'amuser!...

— Oh! pourquoi faire la bête? Et avec Folleuil, encore! « Plaisir » ne signifie pas ici la valse ou le théâtre; je serai, du reste, plus précis et je vais vous expliquer...

— Inutile... je sais...

— Ah! je pensais bien que vous connaissiez ça!... vous devez être même une fine connaisseuse, et...

— Mais...

Il est impossible de rien voir de plus beau que votre ligne de cœur !.. Le mont de la lune sillonné de jolies petites rides signifie inquiétudes, caprices et curiosités de tous les genres!... Oh! une étoile! Vous avez une étoile sur le mont de Jupiter!

— Est-ce que c'est mauvais signe?

— Non... ça annonce tout bonnement que vous avez aimé, que vous aimez, ou que vous aimerez un homme remarquable!...

— Comment?

— C'est écrit! Quand on a une étoile sur le mont de Jupiter, ça ne rate jamais!

— Ensuite?

— Ensuite, vous êtes fine, honnête et droite, au fond; mais vous courez à la poursuite d'un songe creux, d'un idéal insensé; vous voulez essayer de tout, espérant un jour rencontrer... Quoi?... Vous ne le savez pas vous-même, n'est-il pas vrai?

— Mais je...

— Ah ! ne me dites pas non !... Je vous vois, je vous sais... — d'après les lignes de votre main, — comme si je vous avais pétrie moi-même !... Si vous étiez bien dirigée, vous, vous seriez une femme adorable... Mais voilà, vous êtes absolument incapable de vous diriger vous-même; de l'excentricité vous arriverez à la légèreté, et dame, vous devrez à Dieu un rude compte, pour avoir gâché une ravissante nature comme la vôtre... comme doit l'être la vôtre...

— Ah ! mon Dieu ! Mais vous devenez lugubre...

— Vous avez raison; je radote ! Il faut vous prendre pour ce que vous êtes et ne pas chercher à vous entraver !... Je vois aussi ça dans votre main... Où en étions-nous?... Ah ! au bras !... voyons le bras ?... A la bonne heure ! vous n'avez pas de manches ! Ah !

c'est gentil ! c'est délicieux !... (*Il tâtonne et remonte le long du bras ; madame de Nymbe frissonne ; Folleuil est étonné.*) Oh ! mais, vous êtes très... vibrante !... C'est charmant ! J'adore les femmes qui vibrent comme ça ! Et puis, il se dégage de vous une électricité... un fluide... Ah ! j'éprouve du bien-être, moi !... Et vous ? (*Il appuie sa joue contre le bras de madame de Nymbe et reste sans bouger.*)

MADAME DE NYMBE, *essayant de rire.* — Est-ce que vous dormez ?

— Non... je rêve... c'est si bon !

MADAME DE NYMBE, *retirant son bras.*
— Achéons-nous ?

FOLLEUIL, *se redressant.* — Oui... Comme vous le voyez, votre main n'indique que de bonnes aptitudes ; eh bien, vous faites un usage détestable de tout ça...

— Comment ?

FOLLEUIL, *lui reprenant la main.* — Je lis des choses affreuses!...

— Voyons ces choses... affreuses?...

FOLLEUIL, *menaçant.* — Ah! vous voulez les entendre!... Ah! vous croyez que c'est une farce?... Eh bien, je lis: « Qu'une belle dame en robe de satin rose ornée de pavots a été vue à la sortie du dernier bal de l'Opéra montant en voiture, rue Auber, avec un... monsieur... (monsieur est extrêmement poli) parfaitement inconnu de nous tous ». Est-ce exact?

— C'est exact; après?

— Après? Comment! « après »? Ah mais, c'est que précisément après, il n'y avait personne en troisième, et leur... entretien eut lieu sans témoins... dit la chronique....

— Si vous m'aviez dit tout de suite que vous me reconnaissiez, Folleuil, c'eût été plus délicat...

— Allons donc!... Est-ce que je vous aurais tenue un petit peu à moi, comme ça, pendant cinq minutes?... Jamais de la vie! Et elles ont été bien bonnes, ces cinq minutes-là, allez!... Je vous demande seulement pardon de m'être mêlé en dernier lieu de ce qui ne me regardait pas... J'ai eu tort!...

— Nullement, car je vais vous répondre. Il n'y a pas eu de témoins, dites-vous? Eh bien, il aurait pu y en avoir...

FOLLEUIL, *incrédule*. — Oh!

— Oui. J'ai emmené, en effet, souper ce malheureux garçon que... qui... Quand je dis « souper », c'est inexact, car il n'a voulu toucher à quoi que ce soit, et je...

FOLLEUIL, *appuyant*. — « A quoi que ce soit? » Bien vrai, ça?...

— Absolument!... J'ai rencontré dans l'escalier ce grand imbécile qui m'a fait ses confidences.... Il venait comme moi au bal de

l'Opéra pour la première fois; il en rêvait depuis un mois, se figurant des merveilles, comme moi aussi !... Or, il s'ennuyait profondément !...

— Et il vous a invitée à souper; c'était pas bête, ça, pour se distraire !...

— Pas du tout, c'est moi qui l'ai invité !...

— Ah ! c'est plus drôle !

— Mais il a refusé, acceptant seulement de m'accompagner....

— Et...?

— Et comme je mourais de faim, j'ai mangé, et il est resté en contemplation devant moi, me regardant d'un air si bête et si respectueux...

— Ça vous agaçait, hein ? l'air respectueux ?

— Mais du tout !...

— Oh ! que si !... Et vous vous êtes séparés comme ça !

— Oui....

— Vrai ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai !

— Ah ! vous ne savez pas le plaisir que vous me faites !... vous m'ôtez un poids...

— Mais en quoi ça vous intéresse-t-il ?

— Oh ! vous allez vous moquer de moi ; tant pis ! Je vous dirai tout de même ce que j'ai à vous dire : Je vous adore !... Eh bien, oui, là ! c'est dit !

— Comment ! c'est aujourd'hui seulement que...

— Eh ! parbleu ! Si vous croyez que vous êtes encourageante ?... Je n'ai plus vingt-cinq ans, moi !... et l'idée de vous voir m'éclater de rire au nez me séduisait médiocrement.... Je vous ai vue toujours si moqueuse, si éplucheuse... Je dois reconnaître, du reste, pour être juste, que j'ai alimenté soigneusement

cette disposition de votre esprit; mais, vous entendant parler des autres et entendant ces même autres se confier l'accueil... déconcertant qu'ils avaient reçu de vous, je n'osais pas risquer...

— Ah! bah!

— Non... c'est vrai!... jamais je ne vous aurais dit ce que je vous dis là, ailleurs qu'au milieu de ce brouhaha où se perd le ridicule d'une déclaration aussi intempestive; car enfin, il n'y a pas à dire, elle est ridicule et intempestive, ma déclaration, faite dans un pareil endroit, quand je peux vous la faire cent fois par jour chez vous!...

— Ne gâtez donc pas un tout petit mouvement de sincérité et d'émotion, mon bon Folleuil; convenez simplement, avec moi, que la vie de convention qui nous est faite n'est pas toujours gaie, et par-

donnez-moi de vous avoir forcé à nous accompagner une dernière fois au bal de l'Opéra, puisque j'y ai trouvé le comble de l'imprévu, de l'épatant, de l'inouï : une déclaration attendrie de Folleuil ! Ça mérite qu'on y songe !...

— Parlez-vous sérieusement ?

— Ça ! c'est ce qu'on n'a jamais pu savoir !...

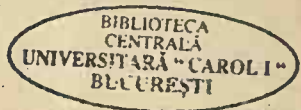
M. DE NYMBE, *entrant brusquement dans la loge.*) — Est-ce que... Ah ! ma femme est là... ! (*A Folleuil.*) Et avec toi !... Moi qui était d'une inquiétude !... Si j'avais pu me douter qu'elle était avec toi, j'aurais été bien tranquille !... Un vieil ami !...



TABLE

	Pages.
EN RETARD.....	1
FIN DE SAISON.....	33
AVEC LUI!!!.....	63
CONSEILS MATERNELS.....	80
LAWN-TENNIS.....	113
L'HOSPITALITÉ ÉCOSSAISE.....	143
LA GOUTTIÈRE.....	182
OH! VERTU!.....	213
INVOCATION.....	226
TROP DE DIPLOMATIE.....	246
UN VIEIL AMI.....	266

Bourloton. — Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.



VERIFICAT
2007